

p. o. germ.
1711

[Friedrich II.]

[Friedrich II. v. Preußen]

POËSIES
Diverses



A BERLIN

chez Chretien Frederic Voss

MDCCLX

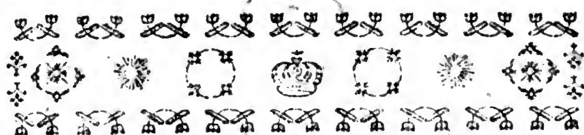
TABLE.

ODES.

E'PITRES.

E'PI-

AVANT-



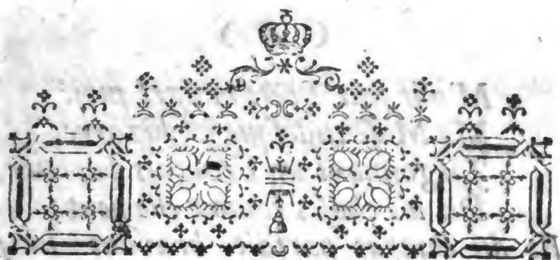
AVANT PROPOS
DE
L'EDITEUR.

L'ouvrage que nous donnons au public, n'a pas été composé dans l'intention qu'il vît le jour; c'est le fruit de l'amusement d'un grand Prince, qui s'est assés fait connoitre au monde par d'autres parties que par des ouvrages de poësie. Il ne les avoit communiqués qu'à un petit nombre de personnes, qu'il honoroit du nom de ses amis. L'ouvrage a paru en France d'une maniere clandestine, sans que l'on sache précisément qui soupçonner de cette trahison. Celui qui l'a volé, & qui l'a publié, a joint la méchanceté à l'indiscrétion, en falsifiant entierement l'ouvrage. Ce détracteur a eu l'impudence de retrancher un grand nombre de vers, & d'en insérer quantité d'autres remplis de traits satiriques & indécens, que l'auguste Auteur ne s'est jamais permis contre per-

 sonne.

ſonne. Ce ſont ces méchancetés, & l'intercalation de tant de vers étrangers, qui l'ont fait condescendre à l'impreſſion du Manuſcrit original. Il ne croyoit ſes poëſies ni aſſés correctes, ni aſſés agréables, ni aſſés inſtructives, pour les publier, & ne cherchant que le plaiſir de ſurmonter la dificulté, il ne croyoit pas l'avoir aſſés vaincue, pour que l'ouvrage pût paſſer pour bon. Il en eſt de la Poëſie comme de la Muſique, elle ne ſoufre pas du médiocre; voilà pourquoi les grands *Virtuoſi* d'Italie marquent tant d'antipatie contre les concerts des *Diletante*. Enfin ſi ces vers deſtinés à l'oubli paroiſſent, le public les doit à la délicateſſe de ce Prince, qui a voulu juſtifier l'innocence de ſes amuſemens. Qu'il me ſoit cependant permis d'ajouter à ceci une réflexion: s'il ſe trouve des hommes aſſés éfrontés, aſſés pervers pour trahir un Roi, pour mettre de côté le reſpect, la déférence, & jusqu'aux égards dûs à tout auteur, en falſifiant ſon ouvrage, & en le produiſant dans cet état hideux, quel jugement ces procédés nous font-ils faire des mœurs & de la profonde corruption de notre ſiecle? S'il ſe trouve des téméraires & des inſenſés, dont la perfide malignité n'épargne pas les Rois, quel ſera le ſort des particuliers, que la méchanceté peut braver avec impunité? C'eſt au public à juger. Au reſte nous garantiſſons l'autenticité de cette édition, & nous nous flatons, que les Lecteurs auront lieu d'être ſatisfaits des ſoins que nous avons pris pour la rendre correcte.

PRE-



PRÉFACE.

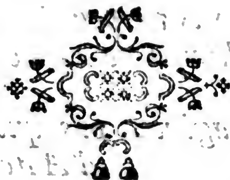
C'EST *à vous, mes amis, que j'offre cet Ouvrage ;*
D'un cœur qui vous chérit c'est un léger hommage.
Vous y verrez du sérieux
Entre-mêlé de badinage,
Des traits un peu facétieux,
Dont la morale au moins est sage.

Mais n'imaginez pas que la morgue d'Auteur,
De l'amour propre en moi fortifiant l'erreur,
M'inspire dans cette Préface.
Ma passion m'a fait la loi,
Et les charmans accords d'Horace

M'ont

M'ont fait Poëte malgré moi.
Ma Muse tudesque & bizarre,
Jargonnant un Français barbare,
Dit les choses comme elle peut;
Et du compas parfait bravant la simétrie,
Le purisme gênant, & la pédanterie,
Exprime au moins ce qu'elle veut.

Libre de cette servitude,
Un trait d'imagination
Vaut mieux, au gré de ma raison,
Que cette froide exactitude
Dont les Modernes font l'étude,
Et qu'on reprouve à l'Hélicon.



POESIES

POËSIES DIVERSES.



POËSIES DIVERSES.

ODE I.

A LA CALOMNIE.



Quel est ce Monstre, ou ce Fantôme
Qui poursuit sans cesse mes pas?
Echapé du sombre Roiaume,
Ses yeux me lancent le trépas;
Ce Spectre livide & farouche
Vomit de sa profane bouche
Des flots d'amertume & de fiel:
Hors le mensonge, & l'imposture,
L'aigreur, la fourbe, & le parjure,
Il n'eut jamais de corps réel.

Barbare fille de l'Envie,
Je reconnais tes lâches traits,
A ta rage, non assouvie
De trahisons & de forfaits;
A l'impudence de tes œuvres,
A tes serpens, à tes couleuvres
Qu'alaite l'animosité;
Au voile qui couvre ta tête,
Au son de ta fausse trompette,
Organe de l'iniquité.

Des noirs flambeaux de Tisiphone
Animant les sombres lueurs,
Tu les agites près du Thrône,
Qui disparait sous leurs vapeurs;
Et dès que ta fureur l'assiege,
De l'innocence, qu'il protege,
Il n'entend plus les tristes cris;
Bientôt complice de ton crime,
Le Thrône, en te servant, oprime
Tous ceux que ta haine a proscrits.

Du masque de la Politique
Tu couvris tes diformes traits:
L'audace de ta langue inique
Aux Roix intenta le procès;
D'un mugissement éfroiable
Contre moi ta haine coupable
Fait retentir toutes les Cours:
Désormais l'ame des Ministres,
Tu changes, ô projets sinistres!
En sombres nuits leurs plus beaux jours.

Ainsi

Ainſi l'agile Renommée,
Pleine de tes diſcours pervers,
De ta rage qu'elle a ſemée,
Empoiſonne tout l'Univers.
De ſes nouvelles afamée,
L'Europe, avalant la fumée
Qu'exhale ton ſoufle infecté,
Dans les erreurs où tu la plonges,
Prend les oracles des menſonges,
Pour l'arrêt de la vérité.

Ta rouille s'atache ſans ceſſe
Aux noms célebres & fameux;
Leur beauté trop brillante bleſſe
Tes yeux louches & ténébreux:
L'afreux Démon, qui te poſſede,
Flétrit CÉSAR chez NICOMEDE,
N'épargna pas les SCIPIONS,
Tu fis exiler BELISAIRE,
Ta Magie aux yeux du Vulgaire
Changea leurs lauriers en chardons.

Quel fut jamais le grand mérite
Contre lequel tu ne t'aigris?
Tu ne pourſuivis point THERSITE,
Mais ACHILLE entendit tes cris;
Pour éteindre le héroïſme,
En Grece on vit de l'Oſtraciſme
S'armer tes diſciples cruels;
Les grands hommes ſont tes victimes.
Leur ſang répandu par tes crimes
Fume encor ſur tes noirs autels.

Luxembourg, dans ta fole irresse,
Fut accusé d'enchantemens;
*) Eugene même en sa jeunesse
Porta les marques de tes dents;
Colbert, Ministre respectable,
Du vil oprobre qui l'acable
Fait encor rougir les Français;
De Louis, ce Monarque auguste,
On vit prostituer le Buste
Le moment d'après son décès.

Ton poignard, qui frape la Gloire,
Fait ressusciter les Héros;
Plus d'un Guerrier dut sa victoire
Aux aiguillons de ses Rivaux:
Et s'il franchit tous les obstacles,
Son nom, après tant de miracles,
Sert d'antidote à tes venins;
En t'acharnant aux noms célebres,
Leur grand éclat dans tes ténebres
En éblouit plus les humains.

*) On l'apelloit à Paris Dame Claude, comme à Rome on apelloit Cesar la femme de tous les maris.

Je

Je ne crains donc plus les reproches
D'avoir soufert de ton courroux,
Quand tous les traits que tu décoches
Sur la vertu portent leurs coups.
En vain l'on s'opose à ta ruse,
Minerve, en s'armant de Méduse,
Ne saurait te pétrifier:
Du tems seul l'heureux bénéfice
Peut, en découvrant ta malice,
Au grand jour nous justifier.

Et vous, ses nourrissons perfides,
Par le monstre même alaités,
Vous dont les langues parricides
Ont sucé ses méchancetés!
Confondez votre voix profane,
De l'imposture infame organe,
A ses farouches hurlemens;
Battés plutôt les flots de l'onde,
De ma tranquilité profonde
Rien n'ébranle les fondemens.

Tandis qu'en nos jardins éclose,
Et voltigeant de fleurs en fleurs,
De son Nectar qu'elle compose
L'abeille amasse les douceurs;
En suçant une plante vile
Des frelons la troupe stérile,
Prépare & distile son fiel;
Quand vers la ruche industrieuse
Bourdone la mouche envieuse,
L'essaim prend son essor au ciel.

Ainſi quand heureuſe & tranquile,
Satisfaite de ſon deſtin,
L'Innocence, toujours utile,
Travaille au bien du genre humain;
L'on voit entre tes mains barbares
Les fers tranchans que tu prépares;
Eguiſés avec tant d'ardeur,
Pour détruire jusqu'au veſtige
Le nouveau monument qu'érige
Et la ſageſſe & le bonheur.

Cent fois j'ai vû tes mains ingrates,
Par d'indignes rafinemens,
Careſſer les morts, que tu flates
Pour mieux déchirer les vivans:
Tes crimes, que la nuit recele,
Craignent le jour qui te décele,
Semblable aux lugubres corbeaux,
Qui dans les cyprès les plus ſombres
De leurs cris éfrayant les ombres,
S'atroupent au tour des tombeaux.

Et toi, venimeuſe vipere,
Toi dont la morſure d'aſpic
Bleſſa ce Régent débonnaire,
Prince né pour le bien public;
Tigre ſanguinaire & ſauvage,
Je renonce à l'ingrat ouvrage
D'adoucir tes féroces mœurs;
Plutôt ſous ſon ardent Tropique,
Le Maure des monſtres d'Afrique
Pourait-il domter les fureurs.

Soyez

Soyez l'émule de VIRGILE,
Et regnez ſur le double mont,
Mais les hurlemens de Zoïle
Vous dégradent de l'Hélicon;
Et l'Aigle audacieuſe & fiere,
Qui s'élevait dans ſa carriere
Juſqu'au palais du Dieu du jour,
Baiſſant l'aile, qu'elle déploye,
Subitement oiſeau de proye
Se change en rapace Vautour.

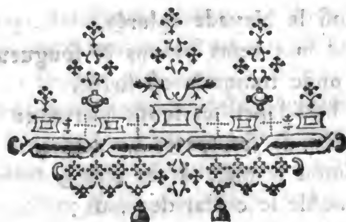
En conſacrant la Calomnie,
Le cœur enflé de ſes venins,
Vous proſtituez le génie
Vos chants & vos concerts divins.
N'abuſez point de votre veine.
Des fontaines de l'Hippocrene
Son fiel empoiſonne le cours.
Je préfere à votre éloquence
Le ſage & vertueux ſilence
De BERNARD chantre des amours.

Ainſi la Nayade éplorée,
Quand aux vents mutins & fougueux
Son onde tranquile eſt livrée,
Sent bouilloner ſes fonds pierreux:
Du ſein de ſes grotes profondes,
Le limon ſe mêle à ſes ondes,
Et trouble le criſtal des eaux;
Mais dans le calme, tranſparente
Et plus claire ſuivant ſa pente,
Rien d'impur n'altere ſes flots.

Ainſi

Ainsi ces forfaits qu'on publie,
S'ils sont nouveaux, frapent les airs,
On les méprise, on les oublie;
Le libelle est rongé des vers.
Le seul mérite véritable
En soi trouve un apui durable
Contre l'imposteur éfronté:
Il opose, sans qu'il s'abuse,
A l'iniquité qui l'accuse
L'équitable Postérité.

La vérité défigurée
Triomphe à la fin de l'erreur,
Contre l'imposture sacrée
JULIEN trouve un défenseur:
Lorsque la haine & sa cohorte,
Lorsque la jalousie est morte,
La vertu paraît sans abri;
Et toujours dans l'auguste Histoire
Nous voyons refleurir la gloire
Que l'envieux avait flétri.



ODE

ODE II.

A GRESSET.

DIVINITÉ des vers & des êtres qui pensent!
Du palais des esprits, d'où partent tes éclairs,
Du brillant sanctuaire où les humains t'encensent,
Ecoute mes concerts.

Rien ne peut résister à ta force puissante,
Tu frapes les esprits, tu fais couler nos pleurs,
Ton éloquente voix, flateuse ou foudroiante,
Est maîtresse des cœurs.

Tes rayons lumineux colorent la Nature,
Ta main peupla la mer, l'air, la terre & les cieux,
Pallas te doit l'Egide, & Vénus sa Ceinture;
Tu créas tous les Dieux.

Sous un masque enchanteur la fiction hardie
Cacha de la vertu les préceptes charmans;
La vérité sévere en parut embellie,
Et toucha mieux nos sens.

Tu chantas les Héros: ton sublime génie,
En son immensité bienfaisant & fécond,
Relevant leurs exploits, embellissant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils sont.

AUGUSTE doit sa gloire à la lyre d'HORACE,
VIRGILE lui voua ses nobles fictions;
Séduits par leurs beaux vers, les mortels lui font grace
De ses proscriptions.

Tandis

Tandis qu'apesantis, vaincus par la matiere,
Les vulgaires humains, abrutis, fainéans,
Végetent sans penser, & n'ouvrent la paupiere
Que par l'instinct des sens;

Tandis que des Auteurs l'éloquence déchue
Croasse dans la fange au pied de l'Hélicon,
Se déchire en serpent, ou se traîne en tortue
Loin des pas d'Apollon:

O toi, fils de ce Dieu, toi nourrisson des Graces!
Tu prens ton vol aux cieux qu'habitent les neuf sœurs,
Et l'on voit tour à tour renaître sur tes traces
Et des fruits & des fleurs.

Tes vers harmonieux, élégans sans parure,
Loin de l'art pédantesque en leur simplicité,
Enfans du Dieu du goût, enfans de la Nature,
Prêchent la volupté.

Tes soins laborieux nous vantent la paresse;
Et chacun de tes vers paraît la démentir:
Non, je ne connais point la pesante molesse
Dans ce qu'ils font sentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athènes,
Tu moissonnes en paix la gloire des talens,
Tandis que l'Univers, envieux de la Seine,
Aplaudit à tes chants.

Berlin en est frapée: à sa voix qui t'apelle,
Viens des Muses de l'Elbe atendrir les soupirs,
Et chanter, aux doux sons de ta lyre immortelle,
L'amour & les plaisirs.

ODE

ODE III.

LA FERMETÉ.

Fureur aveugle du carnage,
Tiran deſtructeur des mortels,
Ce n'eſt point ton aveugle rage
A qui j'érige des autels;
C'eſt à cette vertu conſtante,
Ferme, héroïque, patiente,
Qui brave tous les coups du Sort,
Inſenſible aux cris de l'envie,
Qui pleine d'amour pour la vie,
Par vertu mépriſe la mort.

Des Dieux la colere irritée
Contre l'ouvrage audacieux
Du téméraire Prométhée,
Qui leur ravit le feu des cieux,
Du fatal préſent de Pandore
Sur l'Univers a fait éclore
Des maux l'aſſemblage infernal:
Mais par un reſte de clémence,
Ces Dieux placerent l'eſpérance
Au fond de ce préſent fatal.

Sur ce prodigieux théatre
Dont les humains ſont les acteurs,
La nature, envers, eux marâtre
Semble ſe plaire à leurs malheurs:
Mérite, dignité, naiſſance,
Rien n'exempte de la ſoufrance,
Dans nos deſtins le mal prévaut;
Je vois enchaîner GALILE'E,
Je vois ME'DICIS exilée,
Et CHARLES *) ſur un échafaut.

Ici ta fortune ravie
Anime ton reſſentiment;
Là ce ſont les traits de l'envie
Qui percent ton cœur innocent;
Ou ſur ta ſanté floriſſante
La douleur aigue & perçante
Répand ſes cruelles horreurs;
Ou c'eſt ta femme ou c'eſt ta mere,
Ton fidele Achate, ou ton frere,
Dont la mort fait couler tes pleurs.

Tels ſur une mer orageuſe
Navigent de frêles vaiſſeaux,
Malgré la fougue impétueuſe
Des barbares tirans des flots;
Par les vents les vagues émues,
Soudain les élancent aux nues,
Les précipitent aux enfers;
Le Ciel annonce leur naufrage,
Mais raſſurés par leur courage,
Ils bravent la fureurs de mers.

Ainſi

*) *Charles I. Roi d'Angleterre.*

Ainſi dans ces jours pleins d'alarmes,
La conſtance & la fermeté
Sont le bouclier & les armes
Que j'opoſe à l'adverſité:
Que le Deſtin me perſécute,
Qu'il prépare ou hâte ma chute,
Le danger ne peut m'ébranler.
Quand le vulgaire eſt plein de crainte,
Que l'eſpérance ſemble éteinte,
L'homme fort doit ſe ſignaler.

Le Dieu du tems d'une aile prompte
S'envole & ne revient jamais;
Cet Etre en s'échapant nous compte
Sa fuite au rang de ſes bienfaits;
Des maux qu'il fait & qu'il éface,
Il emporte juſqu'à la trace;
Il ne peut changer le Deſtin:
Pourquoi dans un ſi court eſpace,
Du malheur d'un moment qui paſſe
Gémir & ſe plaindre ſans fin?

Je ne reconnais plus OVIDE,
Triſte & rampant dans ſon exil,
De ſon tiran flateur timide,
Son cœur n'a plus rien de viril;
A l'entendre, on dirait que l'homme,
Hors des murs ſuperbes de Rome,
Ne trouve plus d'eſpoir pour ſoi:
Heureux ſi pendant ſa diſgrace
Il eût pu dire comme HORACE,
Je porte mon bonheur en moi!

Puiſſans eſprits philoſophiques,
Terreſtres citoyens des cieux,
Flambeaux des écoles ſtoïques,
Mortels vous devenez des Dieux;
Votre ſageſſe incomparable,
Votre courage inébranlable
Triomphent de l'humanité:
Que peut ſur un cœur inſenſible
Déterminé, ferme, impaſſible,
La douleur & l'adverſité?

Régulus ſe livre à Carthage,
Il quitte patrie & parens,
Pour aſſouvir dans l'eſclavage
La fureur de ſes fiers tirans:
J'eſtime encor plus Bélisaire
Dans l'oprobre & dans la miſere,
Qu'au ſein de la proſpérité;
Si Louis paraît admirable,
C'eſt lorſque le malheur l'accable,
Et qu'il perd ſa poſtérité.

Sans effort une ame commune
Se repoſe au ſein du bonheur;
L'homme jouït de la fortune
Dont le hazard ſeul eſt l'auteur.
Ce n'eſt point dans un ſort proſpere
Que brille un noble caractere;
Dans la foule il eſt confondu:
Mais ſi ſon cœur croît & s'éleve
Lorſque le Deſtin ſe ſouleve,
C'eſt l'épreuve de la vertu.

L'aveugle

L'aveugle ſort eſt inflexible,
En vain voudrait-on l'apaiſer;
A ſa deſtinée invincible
Quel mortel pourrait s'opoſer?
Non, toute la force d'ALCIDE
Contre un torrent d'un cours rapide,
N'aurait pu le faire nager:
Il nous faut d'une ame conſtante
Soufrir la fureur inſolente
D'un mal qu'on ne ſaurait changer.



ODE IV.

LA FLATERIE.

QUELLE fureur? Quel Dieu m'inſpire?
Quel feu s'empare de mes ſens?
Viens Muſe, reprenons la lyre,
Cédons à tes enchantemens;
Soutiens-moi, vertueux ALCIDE,
Toi dont la valeur intrépide
Combatit des monſtres afreux;
Comme toi vengeur de la terre,
Il faut que je porte la guerre
A des monſtres plus dangereux.

Les tempêtes dont le ravage
Briſe les vaiſſeaux aux rochers,
Et couvre les mers du naufrage
De cent audacieux nochers:
Les airs dont l'haleine empeſtée
Fait de la terre dévaſtée
L'afreux théatre d'Atropos,
Sont moins craints ſur cet hémiſphere
Que n'eſt le flateur mercénaire,
Qui corrompt le cœur des Héros.

L'inſi-

L'insinuante flaterie
Est la fille de l'intérêt,
L'artifice qui l'a nourrie,
Des vertus lui donna l'apprêt;
Elle est sans cesse au pied du thrône,
Son vain encens qui l'environne,
Enivre les Rois & les Grands;
Le masque de la politesse
Couvre la rampante bassesse
De ses faux aplaudissemens.

Tel un serpent caché sous l'herbe,
Serrant ses anneaux tortueux,
Dérobe sa tête superbe
A l'Africain audacieux:
Il rampe ainsi pour le surprendre;
Le piege qu'il a sû lui tendre
Est caché sous l'émail des fleurs;
Ou telle une vapeur légere
Egare, à l'instant qu'elle éclaire,
Les trop crédules Voyageurs.

Un Adulateur politique
Couvre par la feinte douceur
D'un éternel panégyrique,
L'apprêt d'un venin corrupteur;
Sa bouche est trompeuse & perfide,
Sa langue est un dard homicide
Qui frape & perce sans effort,
Comme le chant de la Syrene
Dont la mélodie inhumaine
Par le plaisir donne la mort.

O Ciel! quelle métamorphose,
En cedre change le roseau!
D'un vil chardon fait une rose,
Ou d'un ciron fait un taureau!
MEVIUS devient un VIRGILE,
THERSITE est l'émule d'ACHILLE;
Tous les objets sont confondus:
Rois, connaissez la flaterie,
C'est elle dont l'idolâtrie
De vos vices fait des vertus.

Souvent son indigne bassesse
Adora d'infames Tirans,
Aprouva leur scélératesse
Et leur vendit cher son encens.
La fortune présomptueuse,
La trahison, l'audace heureuse
Trouverent des adulateurs;
CARTOUCHE orné d'une couronne,
Ou CATILINA sur le thrône,
Auraient-ils manqué de flateurs?

Lorsque pressé de veine en veine
Mon sang s'embrase en s'agitant,
Et porte sa flamme soudaine
Jusques dans mon cœur palpitant;
Que déjà mon ame obscurcie
M'abandonne à la frénesie;
En vain le flateur éfronté,
D'une éloquence décevante,
Vantera ma couleur brillante
Et l'embonpoint de ma santé.

Loin

Loin que la basse flaterie
Puisse colorer nos défauts,
Cette coupable idolâtrie
Ternit la gloire des Héros;
Loués ou blâmés par les hommes,
Nous demeurons ce que nous sommes,
Malades, sains, dispos, perclus:
Non, ce n'est point votre éloquence,
C'est l'aveu de ma conscience
Qui décide de mes vertus.

Louis qui fit trembler la terre,
Ce Roi dont on craignait le bras;
Louis était grand à la guerre
Et très-petit aux Opéras.
Tous ces monumens de sa gloire,
Qu'un Roi consacre à sa mémoire,
Rendent son triomphe odieux;
Et je méconnais sur le thrône
Le Conquérant de Babylone
Lorsqu'il se dit le fils des Dieux.

Réveillez-vous de votre ivresse,
Rois, Princes, Savans & Guerriers,
Et subjuguez une faiblesse
Qui flétrit vos plus beaux lauriers:
Voyez l'océan du mensonge
Où votre aveugle amour vous plonge;
Vous vous noyez par vanité;
Que votre ame aux flateurs rebelle
Brise le miroir infidele
Qui lui cache la vérité.

 O vérité

O vérité pure & brillante!
O fille immortelle des Cieux!
De la demeure étincelante
Daignez descendre sur ces lieux;
La lumiere est votre partage,
Dissipez le sombre nuage
Dont l'orgueil couvre la raison;
Comme aux doux rayons de l'Aurore
Le brouillard épais s'évapore,
Qui s'étendait sur l'horison.

Ministres, qui suivez l'exemple
Des CINEAS & des MORNAY,
Vous seuls vous méritez un Temple
Aux plus grands hommes destiné;
Vous dont la critique sévere
En reprenant a l'art de plaire,
Vous êtes seuls de vrais amis;
Flateurs, n'employez plus la ruse,
Ne croyez point qu'elle m'abuse,
Je connais vos traits ennemis.

CESARION, ami fidele,
Plus tendre que PIRITHOÜS,
Je retrouve en toi le modele
De la premiere des vertus.
Que notre amitié sans faiblesse
Nous dévoile avec hardiesse
Et nos erreurs & nos défauts:
Ainsi l'or que le feu prépare,
Se purifie & se sépare
Du plomb & des plus vils métaux.



ODE

ODE V.

LE RÉTABLISSEMENT DE L'ACADÉMIE.

QUE vois-je! Quel ſpectacle! O ma chere Patrie!
Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours;
L'ignorant préjugé, l'erreur, la barbarie
Chaſſés de tes Palais, ſont bannis pour toujours:
Les beaux Arts ſont vainqueurs de l'abſurde ignorance,
Je vois de leurs Héros la pompe qui s'avance,
Dans leurs mains les lauriers, la lyre & le compas;
La Vérité, la Gloire,
Au Temple de Mémoire
Accompagnent leurs pas.

Sur le vieux monument d'un ruineux Portique,
Abattu par les mains de la groſſiéreté,
S'éleve élégamment un Temple magnifique
Au Dieu de tous les arts & de la vérité;
C'eſt-là que le ſavoir, la raiſon, le génie,
Ayant vaincu l'erreur à force réunie,
Elevent un trophée aux Dieux leurs protecteurs;
Ainſi qu'au Capitole
Se portait le ſimbole
Du ſuccès des Vainqueurs.

Sous

Sous le regne honteux de l'aveugle ignorance,
La terre était en proie à la ſtupidité,
Ses tiraniques fers tenaient ſous leur puiſſance
Les membres engourdis de la ſimplicité;
L'homme était ombrageux, crédule, abject, timide,
La vérité parut & lui ſervit de guide;
Il ſecoua le joug des paniques terreurs,
Sa main briſa l'idole
Dont le culte frivole
Nourriſſait ſes erreurs.

Sur la profonde mer où navige le ſage,
De ſa faible raiſon uniquement muni,
Le ciel n'a point de borne & l'eau point de rivage,
Il eſt environné par l'immenſe infini;
Il le trouve par-tout & ne peut le comprendre,
Il s'égare, il ne peut ni monter ni deſcendre,
Tout ofuſque ſes yeux, tout échape à ſes ſens;
Mais l'obſtacle l'excite,
Et la gloire l'invite
A des travaux conſtans.

Par un dernier effort la raiſon fit paraître
Ces ſublimes devins des myſteres des Dieux,
C'eſt par leurs ſoins que l'homme aprend à les connaître,
Ils éclairent la terre, ils liſent dans les cieux;
Les aſtres ſont décrits dans leur oblique courſe,
Les torrens découverts dans leur ſubtile ſource;
Ils ont ſuivi les vents, ils ont peſé les airs,
Ils domtent la Nature,
Ils fixent la figure
De ce vaſte Univers.

L'un

L'un par un prisme adrait & d'une main savante
Détache cet azur, cet or, & ces rubis,
Qu'assemble des rayons la gerbe étincelante,
Dont Phébus de son thrône éclaire le pourpris.
L'autre du corps humain, que son art examine,
Décompose avec soin la fragile machine
Et les ressorts cachés à l'œil d'un ignorant;
Et tel d'un bras magique
Vous touche & communique
L'électrique torrent.

Je vois ma Déité, la sublime éloquence,
Des beaux jours des Romains nous ramener les tems,
Ressusciter la voix du stupide silence,
Des flammes du Génie animer ses enfans.
Ici coulent des Vers, là se dicte l'Histoire,
Le bon goût reparaît, les filles de Mémoire
Dispensent de ces lieux leurs faveurs aux mortels,
N'écrivent dans leurs fastes
De leurs mains toujours chastes
Que des noms immortels.

Tel au faîte brillant de la voûte azurée
On nous peint de cent Dieux l'assemblage divers;
La Nature est soumise à cette ame sacrée
Qui gouverne les cieux, la terre, & les enfers;
Dans cette immensité chacun a son partage:
Aux antres de l'Etna Vulcain forge l'orage,
Eole excite en l'air des aquilons mutins,
Tandis que Polymnie
Par sa douce harmonie
Enchante les humains.

Telle

Telle brille en ces lieux cette auguste assemblée,
Ces sages Confidens, ces Ministres des Dieux,
Ces célestes flambeaux de la terre aveuglée,
Le préjugé lui-même est éclairé par eux ;
Leurs soins ont partagé l'empire des Sciences,
Leur Sénat réunit toutes les connoissances ;
Leur esprit a percé les sombres vérités,
Leurs jeux sont des miracles,
Leurs livres des oracles
Par Apollon dictés.

Fleurissez Arts charmans, que les eaux du Pactole
Arrosent désormais vos lauriers immortels ;
C'est à vous de régner sur le monde frivole,
C'est au peuple ignorant d'honorer vos Autels :
J'entens de vos concerts la divine harmonie,
Le chant de Melpomene & la voix d'Uranie ;
Vous célébrez les Dieux, vous instruisez les Rois ;
Une main souveraine,
Un goût puissant m'entraîne
Sous vos suprêmes loix.



ODE VI.

LA GUERRE

DE 1747.

BELLONE, jufqu'à quand ta rage frénétique
Veut-elle défoler nos peuples malheureux?
Et pourquoi voyons-nous de leur fang héroïque
En tous lieux prodiguer les torrens généreux?
La terre infortunée eft livrée au pillage,
Aux flammes, aux combats, aux meurtres, au carnage,
Et la mer n'aperçoit fur fes immenfes bords
Que des naufrages & des morts.

Ce monftre au front d'airain, le Démon de la guerre,
Monftre avide & de fang & de deftruction,
Ne s'eft donc arrogé l'empire de la terre
Que pour l'abandonner à la profcription?
Jamais le vieux Caron n'a tant chargé fa barque;
De fes funeftes mains la redoutable Parque
N'a jamais à la fois rompu tant de fufeaux,
Où tenaient les jours des Héros.

La difcorde barbare, encor toute fanglante,
Secouant fes flambeaux, excitant fes ferpens,
De l'antique cahos fombre & farouche amante,
Ebranle la nature, & pourfuit les vivans;
Elle guide leurs pas d'abymes en abymes,
Le défefpoir, la mort, la trahifon, les crimes,
Complices & vengeurs de fes cruels forfaits,
Couvrent la terre de cyprès.

Quel tranſport inoui? Quel nouveau feu m'anime?
Un Dieu ſubitement s'empare de mes ſens,
Apollon me poſſéde, & ſon eſprit ſublime
Va prêter à ma voix ſes immortels accens.
Que l'Univers ſe taiſe aux accords de ma lyre,
Rois, peuples, écoutez ce que je dois vous dire,
Apaiſez les tranſports de vos ſens agités,
Pour recevoir ces vérités!

Vous, Juges des Humains, vous nés Dieux de la terre,
Opreſſeurs orgueilleux de ce triſte Univers;
Si vos bras menaçans ſont armés du tonnerre,
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers:
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire;
Ces humains ſont vos fils, ayez un cœur de pere:
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre propre ſang.

Tel qu'un paſteur prudent, à ſon devoir fidele,
Défend & garantit ſon troupeau bien-aimé,
Contre la dent du loup & la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé;
Quand le tiran des bois s'échape & prend la fuite,
Son troupeau ſe repoſe & paît ſous ſa conduite,
Et s'il traît ſes brebis, s'il les tond dans ſes bras,
Sa main ne les égorge pas.

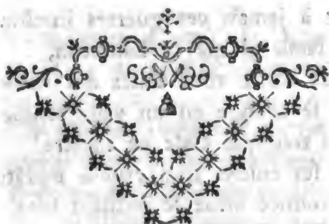
Tel

Tel eſt pour ſes ſujets un tendre & bon Monarque,
Humain dans ſes conſeils, humain dans ſes projets,
Il alonge pour eux la trame de la parque,
Il compte tous ſes jours par autant de bienfaits;
Ce n'eſt point de leur ſang qu'il achete la gloire,
Il laiſſe à ſes vertus le ſoin de ſa mémoire;
Tels furent ces Héros: Titus, Marc-Antonin
Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres inteſtines,
L'ambition fatale alume ce flambeau,
De l'Univers entier vous faites des ruines,
Et la terre ſe change en un vaſte tombeau;
Quelle ſcene tragique étale ce théatre!
L'Europe à ſes enfans trop cruelle marâtre,
De l'Aſie étonnée arme le puiſſant bras,
Pour les dévouer au trépas.

La Sibérie enfante un eſſaim de barbares,
Les froids glaçons du Nord mille fiers aſſaſſins,
Je les vois réunis, Caſpiens & Tartares,
Marcher ſous les drapeaux Bataves & Germains:
Quel démon excita votre farouche audace?
Oui, l'Europe pour vous n'a plus aſſez de place,
La fureur des combats vous guide ſur les mers,
Pour troubler un autre Univers.

Quitte enfin le séjour de la voute azurée,
Déeſſe dont dépend notre félicité,
O paix, aimable paix, ſi long-tems deſirée,
Viens fermer de Janus le temple redouté;
Bannis de ces climats l'intérêt & l'envie,
Rends la gloire aux talens, à tous les arts la vie:
Alors nous mêlerons à nos ſanglans lauriers,
Tes myrtes & tes oliviers.



ODE

ODE VII.

LES TROUBLES DU NORD.

L'UNIVERS ébranlé ne reſpire qu'à peine,
Tout le ſang fume encor que ſa rage inhumaine
Avait fait ruiſſeler dans l'horreur des combats;
On ne voit ſur la terre
Que traces de la guerre,
Et traces du trépas.

Tel, après que la flamme exerça ſa furie,
Accablé des débris de ſa triſte patrie,
L'habitant malheureux voit dans l'abattement
Ces monumens funeſtes,
Ces ruines, ces reſtes
D'un long embraſement.

Tels nos triſtes regards nous découvrent nos pertes,
Du Danube & du Rhin les campagnes déſertes;
De la fureur des Rois les veſtiges ſanglans,
Des murs réduits en poudre,
Des palais que la foudre
Laiſſe encor tout fumans.

Les cris des orphelins, les veuves éplorées
Demandent triſtement aux lointaines contrées,
Les auteurs de leurs jours ou leurs époux péris:
Ah! familles trop tendres,
Il n'eſt plus que les cendres
De vos parens chéris.

Dans ſon épuiſement, l'Europe frénétique
Sentit de ſes tranſports la folie héroïque,
Et ſa faibleſſe enfin rallentit ſes fureurs,
Déſarma la vengeance,
Régrima l'inſolence
De ſes fiers opreſſeurs.

La paix, du haut des Cieux de Bellone vengée,
Vint planter ſur ces bords l'olive négligée;
Sous cent verroux de bronze elle enferma Janus.
Ramenant ſur ces rives
Les Muſes fugitives,
Qu'on ne connaiſſait plus.

C'eſt toi, fille du Ciel, dont la douce puiſſance,
Ramene les plaiſirs, les arts & l'abondance,
Qu'exilait loin de nous l'impitoyable Mars:
Le peuple qui reſpire
Sous ton heureux empire,
Ne craint plus les hazards.

Mais déjà ſous l'Etna, l'audacieux Typhée
Sent renaître en ſon ſein ſa fureur étoufée;
Il veut rompre les fers qui cauſent ſon tourment;
De ſon terrible goufre,
Le bitume & le ſoufre
Coulent comme un torrent.

Des froids antres du Nord s'élévent des tempêtes,
Un orage nouveau vient menacer nos têtes,
Le fer de l'étranger veut couper nos moiſſons;
Quelle eſt l'ardeur funeſte,
Ou bien quel feu céleſte
Embraſa ſes glaçons?

O! vous

O! vous qui n'enfantez que des complots ſiniſtres,
Fléaux du genre humain, ambitieux Miniſtres,
D'eſclaves entourés tous flétris de vos fers,
Vos funeſtes intrigues
Vos cabales, vos brigues
Déſolent l Univers.

Votre eſprit occupé de projets tiraniques,
Pour uſurper le nom de fameux Politiques,
De crimes, d'atentats, de forfaits enivré
Se livre à ſon caprice,
Et pour lui la Juſtice
N'a plus rien de ſacré.

De la foi de vos Rois l'auguſte privilege
Ne ſaurait arrêter l'audace ſacrilege,
Ni l'impétueux cours de vos débordemens;
La guerre qui s'élance,
Flate votre arrogance
En rompant vos ſermens.

Déplorables ſujets, qu'on mépriſe & qu'on brave,
Nés libres, mais au fond eſclaves d'un Eſclave,
Contre des Inconnus, quand il veut ſe venger,
Gladiateurs ſans haine
Vous courrez dans l'arene
Pour vous entr'égorger.

Mais le péril s'accroît, les nuages groſſiſſent,
Les vents ſont déchaînés & les cieux s'obſcurciſſent;
Le tonnerre en grondant va tomber en éclats,
Menaçant de ſa chute
Les provinces en bute
De deux puiſſans Etats.

De notre illusion le brouillard se dissipe,
Dans cet énigme obscur je lis nouvel Oedipe,
Que l'Aigle des Césars par un dernier effort,
Tremblant, mais plein de rage,
Enhardit au Carnage
Tous ces guerriers du Nord.

Sécouant ses flambeaux, la discorde infernale
Répandant les venins de sa bouche fatale,
D'une nouvelle Amate empoisonna le cœur;
Elle trouble la terre,
Elle apelle la guerre
Pour servir sa fureur.

Ah! quand reviendrez-vous, heureuses destinées,
Qui sous le vieux Saturne ourdites les années,
Et les jours fortunés de l'Univers naissant?
Serait-ce que nos crimes
Nous rendent les victimes
D'un Vengeur tout-puissant?

Et quoiqu'en aboyant l'indiscrete Satire
Divulgue avec aigreur que l'Univers empire,
Que nous serons suivis de plus méchans neveux;
Méprisons ces chimeres,
Oui, nous valons nos peres,
Ils valaient leurs ayeux.

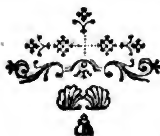
Mais quel Dieu secourable a par sa voix puissante
Arrêté dans son cours l'audace violente,
Dont étaient animés nos furieux rivaux?
Il prolonge la treve
Il émousse le glaive
Qu'aiguisait Atropos.

Tel

Tel que le Dieu puiſſant qui domine ſur l'onde,
D'un coup de ſon trident frapa la mer profonde,
Dont l'Amant d'Orithie excitait la fureur;
Les vagues s'apaiſerent,
En grondant reſpecterent
Les loix d'un Dieu vainqueur.

Ainſi lorſque Louis en Albion s'explique,
Que l'Univers entend de ſa voix pacifique
Retentir en tout lieu les magnanimes loix;
Mars ſuſpend les alarmes,
Et renferme ſes armes
Qui menaçaient cent Rois.

Venez, plaiſirs charmans, venez graces naïves,
Que vos jeux déſormais embelliſſent nos rives,
Je conſacre mon luth au beau Dieu des amours;
Je ſuis ſous ſon empire,
Déjà ce Dieu m'inſpire,
Adieu Mars pour toujours.



ODE VIII.

AUX PRUSSIENS.

PEUPLES, que la valeur conduisit à la gloire,
Héros ceints des lauriers que donne la victoire,
Enfans chéris de Mars, comblés de ses faveurs,
Craignez que la paresse,
L'orgueil & la molesse
Ne corrompent vos mœurs.

Par l'instinct passager d'une vertu commune
Un Etat sous ses loix asservit la fortune,
Il brave ses voisins, il brave le trépas;
Mais sa vertu s'éface,
Et son empire passe,
S'il ne le soutient pas.

Tels furent les vainqueurs de la fiere Ausonie,
Ennemis des Romains, rivaux de leur génie,
Ils imposaient leur joug à ces peuples guerriers;
Mais Carthage l'avoue,
Le séjour de Capoue
Flétrit tous ses lauriers.

Jadis tout l'Orient tremblait devant l'Attique,
Ses valeureux Guerriers, sa sage politique,
De ses puissans voisins arrêtait les progrès,
Quand la Grece oprimée
Défit l'immense armée
De l'orgueilleux Xercès.

A l'om-

A l'ombre des grandeurs elle enfanta les vices,
L'intérêt y trama ses noires injustices,
La lâcheté parut où régnait la valeur,
Et sa force épuisée
La rendit la risée
De son nouveau vainqueur.

Ainsi, lorsque la nuit répand ses voiles sombres,
L'éclair brille un moment au milieu de ses ombres,
Dans son rapide cours un éclat éblouit;
Mais dès qu'on l'a vu naître,
Trop prompt à disparaître,
Son feu s'anéantit.

Le Soleil plus puissant, du haut de sa carriere,
Dans son cours éternel dispense sa lumiere,
Il dissout les glaçons des rigoureux hivers,
Son influence pure
Ranime la nature
Et maintient l'Univers.

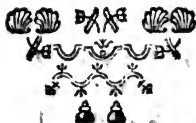
Ce feu si lumineux dans son sein prend sa source,
Il en est le principe, il en est la ressource;
Quand la vermeille Aurore éclaire l'Orient,
Les astres qui pâlissent,
Bientôt s'ensévelissent
Au sein du Firmament.

Tel est, ô Prussiens, votre auguste modele,
Soutenez comme lui votre gloire nouvelle,
Et sans vous arrêter à vos premiers travaux,
Sachez prouver au monde
Qu'une vertu féconde
En produit de nouveaux.

Des Empires fameux l'écroulement funeste
N'est point l'effet frapant de la haine céleste;
Rien n'était arrêté par l'ordre des Destins;
Où prospere le sage,
L'imprudent fait naufrage,
Le sort est en nos mains.

Héros, vos grands exploits élevent cet Empire,
Soutenez votre ouvrage, ou votre gloire expire;
D'un vol toujours rapide il faut vous élever;
Et montél près du faîte,
Tout morte qui s'arrête
Est prêt à reculer.

Dans le cours triomphant de vos succès prosperes,
Soyez humains & doux, généreux, débonnaires,
Et que tant d'ennemis sous vos coups abattus,
Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage,
Qu'à vos rares vertus.



ODE



ODE IX.

A MAUPERTUIS.

La vie eſt un ſonge.

O MAUPERTUIS, cher MAUPERTUIS,
Que notre vie eſt peu de choſe!
Cette fleur qui brille aujourd'hui,
Demain ſe fane à peine écloſe:
Tout périt, tout eſt emporté
Par la dure fatalité
Des arrêts de la deſtinée;
Votre vertu, vos grands talens
Ne pourront obtenir du tems
Le ſeul délai d'une journée.

Mes beaux jours ſe ſont écoulés;
Ainſi qu'une onde fugitive
Mes plaiſirs ſe ſont envolés,
Aucun pouvoir ne les captive:
Déjà de la froide raiſon
Je ſuis la ſtoïque leçon;
Lorſque je baiſſe, elle s'éleve,
Le préſent s'échape ſans fin,
L'avenir eſt très incertain,
Et le paſſé eſt moins qu'un rêve.

Hom-

Homme si fier, homme si vain
De ce que ton faible esprit pense,
Connais ton fragile destin,
Et réprime ton arrogance;
Ton terme est court, il est borné;
Le sort du jour où l'homme est né,
L'entraîne vers la nuit fatale;
Là dans la foule confondus,
Les VIRGILES, les MEVIUS
Ont une destinée égale.

Vous que séduit l'éclat trompeur
D'un bien passager & frivole,
Vous qui d'un métal suborneur
Avez fait votre unique idole,
Pour qui voulez-vous l'amasser?
Vous que le monde voit passer
Comme une fleur qui naît & tombe,
Mortels, déplorez vos erreurs;
Vos richesses & vos grandeurs
Vous suivront-elles dans la tombe?

Comment à tant de vains objets
Immole-t-on sa destinée?
Comment tant de vastes projets
Pour une course aussi bornée?
Héros, qui préparez des fers
A ce malheureux Univers,
Pour rétablir votre mémoire,
Rapellez-vous ces Conquérans
Inscrits dans les fastes du tems,
Pourrez-vous égaler leur gloire?

Je veux que de vos grands exploits
La terre paraisse alarmée,
Et qu'au niveau du nom des Rois
Vous éleve la renommée;
La paix termine vos combats,
Enfin victime du trépas,
On dit un mot de votre vie,
Bientôt les siecles destructeurs
Font périr toutes vos grandeurs;
L'homme meurt, le Héros s'oublie.

Tant de grands hommes ont été,
Les siecles grossiront leur nombre;
Elevez-vous à leur côté,
Vous serez caché dans leur ombre:
Si votre ignorante fureur
Prit l'ambition pour l'honneur,
Quel sera votre sort funeste?
Souvent un tiran furieux
Vante ses exploits glorieux,
Quand tout l'Univers le déteste.

Que de siecles sont écoulés,
Depuis qu'une force féconde
Fixa les élémens troublés,
Et du chaos forma le monde!
Le tems soumet tout à sa loi,
Le présent s'enfuit loin de moi,
L'avenir s'empresse à le suivre:
Homme, ton terme limité
N'est qu'un point dans l'éternité,
Etre un moment, s'apelle vivre.

Si l'homme pouvoit ſubſiſter
Au moins deux âges dans ce monde,
Peut-être oſerait-on flater
L'orguëil ſur lequel il ſe fonde;
Vos vœux, mortels audacieux,
Vont à vous égaler aux Dieux,
Vous, nés pour ramper dans la fange,
Pour vivre un inſtant, pour périr,
Vous, nés pour vous anéantir,
Vous aſpirez à la louange!

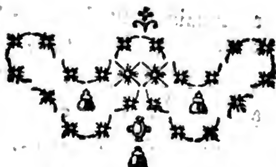
Pourquoi reçhercher le bonheur?
Pourquoi craindre le bras céleſte?
Le bien eſt un ſonge flateur,
Et le mal un ſonge funeſte;
Tous ces divers événemens
Sont des objets indiférens
Pour qui connaît notre durée:
Partez chagrins, plaiſirs, amours,
Je vois la trame de mes jours
Dans la main d'Atropos livrée.

Biens, richeſſes, titres, honneurs,
Gloire, ambition, renommée,
Eclats faux, éclats impoſteurs,
Vous n'êtes que de la fumée;
Un regard de la vérité
De votre fragile beauté
Fait évanouir l'aparence;
Non, rien de ſolide ici-bas,
Tout juſqu'aux plus puiſſants Etats,
Eſt le jouet de l'inconſtance.

Con-

Connaissons notre aveuglement,
Nos préjugés & nos faiblesses,
Tout ce qui nous paraît si grand
N'est qu'un amas de petitesses;
Transportons-nous au haut des cieux,
De sa gloire jettons les yeux
Sur Paris, sur Pekin, sur Rome;
Leur grandeur disparaît de loin,
Toute la terre n'est qu'un point,
Ah! que sera-ce donc de l'homme?

Nous nageons pleins de vanité
Entre le tems qui nous précede,
Et l'absorbante éternité
De l'avenir qui nous succede.
Toujours occupés par des riens,
Les vrais Tantales des faux biens,
Sans cesse agités par l'envie,
Pleins de ce songe séduisant,
Nous nous perdons dans le néant,
Tel est le sort de notre vie.



ODE



ODE X.

AU COMTE DE BRUHL.

IMITATION D'HORACE,

Il ne faut pas s'inquiéter de l'avenir.

ESCLAVE malheureux de ta haute fortune,
D'un Roi trop indolent Souverain absolu,
Surchargé de travaux dont le soin t'importune,
BRUHL, quitte des grandeurs l'embarras superflu:
Au sein de ton opulence,
Je vois le Dieu des ennuis,
Et dans ta magnificence
Le repos fuit de tes nuits.

Descend de ce Palais dont le superbe faîte
Domine sur la Saxe en s'élevant aux cieux,
D'où ton esprit craintif conjure la tempête
Que souleve à la Cour un Peuple d'envieux,
Vois cette grandeur fragile,
Et cesse enfin d'admirer
L'éclat pompeux d'une Ville,
Où tout feint de t'adorer.

Laſſe d'un faſte égal qui toujours ſe répete,
Connaiſſant le beſoin d'un moment de loiſir,
Souvent la vanité chercha dans la retraite
La liberté naïve avec le doux plaiſir;
Et dans un ſéjour champêtre
Qu'ornoit la ſimplicité,
L'opulence a vu renaître
Un rayon de ſa gaieté.

Déjà le Printems fuit, l'aſtre du jour nous brûle,
Le repos nous invite à vivre ſous ſes loix;
Déjà nous reſſentons l'ardente canicule,
Le paiſible berger cherche l'ombre des bois;
Et ſuſpendant ſon haleine,
L'Amant de Flore épuiſé
Laiſſe ſécher dans la plaine
Le jaſmin qu'il a baiſé.

Tandis que la nature au repos eſt livrée,
Ton eſprit inquiet veille ſur les Saxons;
Tu crains déjà de voir la guerre déclarée,
Et la Pruſſe liguée avec cent Nations,
Les Vagabonds de l'Euphrate
Ravager ces vaſtes champs,
Qu'en eſclave le Sarmate
Cultive pour ſes Tirans.

Les Dieux, par un effet de leur haute ſageſſe,
Ont couvert l'avenir de nuages épais;
Ils confondent toujours la vaine hardieſſe
Qui nous porte à percer ces ténébreux ſecrets:
Remplis de reconnaiſſance,
Jouiſſons de leurs bienfaits,
Et plions ſous leur puiſſance
Sans nous en plaindre jamais.

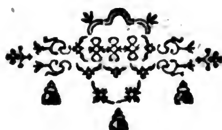
L'homme régle auſſi peu le jeu de la fortune,
Qu'il peut régler du Rhin le cours majeſtueux;
Tantôt il porte en paix ſon tribut à Neptune,
Tantôt on voit groſſir ſes flots impétueux,
Gonflé des eaux des montagnes
Briſer ſes freins impuiſſans,
Et ravager les campagnes,
En noyant leurs habitans.

Que l'air ſoit dès demain chargé de noirs nuages,
Ou qu'un ſoleil brillant embelliſſe les Cieux;
Qu'importe à ma vertu, le vain bruit des orages,
Et de l'aſtre des jours l'apareil radieux?
Dieu même n'eſt pas le maître
De réformer le paſſé,
Le tems promt à diſparaître,
L'a dans ſon vol éfacé.

Connaiſ-

Connaissez la fortune inconstante & légere,
La perfide se plaît aux plus cruels revers;
On la voit abuser le sage, le vulgaire,
Jouer insolemment tout ce faible Univers;
Aujourd'hui c'est sur ma tête
Qu'elle répand ses faveurs,
Dès demain elle s'aprête
A les emporter ailleurs.

Fixe-t-elle sur moi sa bizarre inconstance?
Mon cœur lui saura gré du bien qu'elle me fait;
Veut-elle en d'autres lieux marquer sa bienveuillance?
Je lui remets ses dons sans chagrin, sans regret;
Plein d'une vertu plus forte,
J'épouse la pauvreté,
Si pour dot elle m'aporte
L'honneur & la probité.



ODE XI.

A VOLTAIRE.

Qu'il prenne son parti sur les aproches de la vieillesse & de la mort.

Soutien du goût, des arts, de l'éloquence,
Fils d'Apollon, Homere de la France,
Ne te plains point que l'âge, à pas hâtifs,
Vers toi s'achemine,
Et sans cesse mine
Tes jours fugitifs.

La Providence égale toutes choses;
Le doux Printems se couronne de roses,
L'Eté de fruits; l'Automne de moissons;
L'Hiver, l'indolence
A la jouissance
Des autres saisons.

Voltaire, ainsi l'homme trouve en tout âge
Des dons nouveaux dont il tire avantage;
S'il a passé la fleur de ses beaux jours,
La raison diserte
Remplace la perte
Du jeu, des amours.

Quand

Quand il vieillit, sa superbe sagesse,
Avec dédain condamne la jeunesse,
Qui par instinct suit une aimable erreur;
L'ambition vaine
L'excite & l'entraîne
Aux champs de l'honneur.

Lorsque le tems qui jamais ne s'arrête,
De cheveux blancs a décoré sa tête,
Par sa vieillesse il se fait respecter;
L'intérêt l'amuse
D'un bien qui l'abuse,
Et qu'il faut quitter.

Toi, dont les Arts filent la destinée,
Dont la raison & la mémoire ornée
Font admirer tant de divers talens;
Se peut-il, VOLTAIRE,
Qu'avec l'art de plaire,
Tu craignes le tems?

Sur tes vertus ce tems n'a point de prise,
Un bel esprit nous charme à barbe grise,
Lorsque ton corps chemine à son déclin;
Le Dieu du Permesse
Te remplit sans cesse
De son feu divin.

Je vois briller la beauté rajeunie,
Des premiers ans de ce vaste génie:
Et c'est ainsi que l'astre des saisons,
Des bras d'Amphitrite
Lance aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux rayons.

Hélas! tandis que le faible vulgaire,
Qui, sans penser, languit dans la misere,
Traîne ses jours & son nom avili;
Sortant de ce songe,
Pour jamais se plonge
Dans un sombre oubli:

Tu vois déjà ta mémoire estimée,
Et dans son vol la promte renommée
Ne publier que ta prose & tes vers;
Tu reçois l'hommage,
(Qu'importe à quel âge?)
De tout l'Univers.

Ces vils rivaux dont la cruelle envie
Avait versé ses poisons sur ta vie,
Que tes vertus ont si fort éclipsés;
Vrais pour ta mémoire,
A chanter ta gloire,
Se verront forcés.

Quel avenir t'atend, divin VOLTAIRE,
Lorsque ton ame aura quitté la terre!
A tes genoux vois la postérité;
Le tems qui s'élance,
Te promet d'avance
L'immortalité





STANCES
PARAPHRASE DE L'ECLESIASTE.

HOMME, qui marches dans l'ombre
De tes préjugés flateurs,
De ces tirans enchanteurs
Je veux dissiper le nombre,
Et percer la vapeur sombre
Dont t'ofusquent tes erreurs.

Ce spectacle magnifique,
Ce monde où tant de plaisirs
Enflamment tes vains desirs,
N'est qu'un beau palais magique,
Qu'habite le crime inique,
Les regrets & les soupirs.

Sur ce théatre fertile
En tant de variétés,
Tout ce que ton œil débile
A pris pour des nouveautés,
Sont d'une scene mobile
De vieux objets répétés.

La tendre & brillante rose,
Qu'au matin on voit éclose,
Se fane à la fin du jour:
Tel est le sort sans retour
De l'objet qui t'en impose,
L'âge en banira l'amour.

L'œil qui briguait ton homage
S'éteint & perd sa splendeur;
L'éclat de ce beau visage
Se ride, & de sa pâleur,
Soufrant le livide outrage
N'inspire plus que l'horreur.

Si le faste & l'opulence
T'atirent par leurs apas;
L'Envie épiant tes pas
En trompant ton espérance
Va noyer ta jouissance
Dans une mer d'embaras.

Ou bien de sa bouche impie,
La farouche calomnie
Noircit tes brillans exploits,
Et de sa perfide voix
Excite contre ta vie
Et les peuples & les Rois.

Vainement ton cœur déplore,
Tant de destins ennemis;
Quel noir chagrin te devore?
A ton joug sois plus soumis!
Le bonheur dès ton aurore
Ingrat te fut-il promis?

Le Ciel à son gré dispense
Ses faveurs & son courroux;
Prosternés à ses genoux
Il trompe notre espérance,
L'Univers est pour nous tous
L'empire de l'inconstance.

L'or-

L'orgueil, au front insolent
Murmure des moindres peines;
Je vois dans ses plaintes vaines
L'effort toujours impuissant
D'un forçat faible & tremblant
Qui se débat dans ses chaînes.

L'ardeur de la passion
Dans le printems de la vie
Au tendre amour te convie;
La superbe ambition
Succede à cette folie
Mais tout n'est qu'illusion.

L'esprit humain flotant dans son incertitude,
Se plonge tour-à-tour, sans reglé, sans apui,
Dans les convulsions de son inquiétude,
Ou dans la létargie où l'assoupit l'ennui.

Pourquoi tant de travaux, & de soins inutiles?
Quoi sans cesse l'erreur nous doit-elle éblouir!
Le tems s'enfuit, mortels, aprenez à jouir
De momens passagers, & de plaisirs faciles;

La cabane où le pauvre à peine est à couvert,
Les palais somptueux des maîtres de la terre,
Sont sans distinction écrasés du tonnerre;
Tout homme doit soufrir, ou bien il a soufert.

Le même champ produit la plante salutaire,
Et les poisons mortels de l'afreuse Circé,
Une tombe engloutit l'orgueil & la misere,
Et la vertu du juste & le crime insensé.

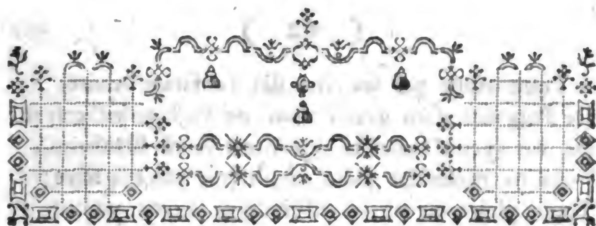
Dans le rapide cours de nos frêles années,
La plaintive douleur & la prospérité
S'absorbent dans l'oubli par les tems entraînées;
Tout ce qui fut est tel que s'il n'eût point été.

De ce vaste Univers l'éternel Architecte
Maître de la Nature, Auteur des élémens,
Mérite seul, mortel, que ton cœur le respecte,
Vengeur de l'orphelin, il punit les méchans.



EPITRE

ÉPITRES.



ÉPITRES.

ÉPITRE I.

A MON FRERE DE PRUSSE.

O VOUS, à qui je dois le plus ſincere amour,
En qui j'aime le ſang qui nous donna le jour,
De mes plus chers Parens la reſſemblante image;
Vous qui de leurs vertus héritez l'aſſemblage:
O Frere, en qui je vois briller, avant les ans,
Toutes les qualités qu'ont les Héros naiſſans;
Recevez d'un cœur franc un hommage ſincere,
La vérité vous parle, elle a droit de vous plaire.

Votre

Votre esprit par les Arts dès l'enfance éclairé,
De l'orgueil d'un grand nom ne s'est point enivré,
De vos ayeux fameux, que nous vante l'Histoire,
Vous ne prétendez point emprunter votre gloire;
Toute gloire étrangere est indigne à vos yeux:
La vertu, les talens ont-ils besoin d'ayeux?

Le courage d'ALBERT qu'on surnomme *l'Achille*,
N'est pour ses descendans qu'une leçon utile;
Celui qui de *Nestor* mérita le surnom,
Et ce Prince éloquent qu'on nomma *Ciceron*,
Ont reçu pour eux seuls ce tribut légitime,
Qu'aux talens, aux vertus doit la publique estime;
Mais il ne passe point à la postérité;
Qui veut avoir un nom, doit l'avoir mérité.

Ce Héros immortel dont l'ame magnanime
Dans la paix, dans la guerre également sublime,
Lui fit, par l'Univers, donner le nom de *Grand*,
Nous met comme des nains à côté d'un géant;
Il marqua nos devoirs, sa vie est notre livre;
Plus l'exemple nous touche, & plus il le faut suivre.

Si, malgré tous les soins & l'art du Jardinier,
Un chardon s'élevait à l'ombre d'un laurier,
Le fer retrancherait cette plante sauvage,
Placée indignement sous un si noble ombrage.

Les fils de Jupiter, s'ils n'étaient pas des Dieux,
N'en ont pas moins paru des Héros dignes d'eux.

C'est

C'eſt un roc élevé, que la haute naiſſance;
On y découvre l'homme à travers l'aparence,
Malignement ſuivi par des yeux atentifs,
On juge ſes deſſeins & leurs ſecrets motifs,
Et ſur ſes actions le Public intraitable
Prononce impunément l'arrêt irrévocable;
Le fard de la vertu ne le trompe qu'un tems,
Il lit au fond du cœur, ſes regards ſont perçans;
Ce cenſeur ſourcilleux, ce précepteur ſévere,
Condamne dans les Grands les défauts du Vulgaire;
Richeſſes, dignités, honneurs, rien ne nous ſert,
Un défaut nous décrie, un ſeul faux-pas nous perd:
De nos légers écarts la terre eſt informée,
Nous occupons tous ſeuls la promte renommée,
Ses cent bouches prônant nos vertus, nos défauts,
Ou nous font des cenſeurs, ou nous font des rivaux.

Ainſi, plus votre rang vous éleve en ce monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde;
C'eſt lui ſeul qu'on eſtime, & vous devez ſavoir
Combien ſur les humains l'exemple a de pouvoir.

L'exemple d'un Monarque impoſe & ſe fait ſuivre:
Lorſqu'AUGUSTE buvait, la Pologne était ivre;
Lorſque le grand LOUIS brûla d'un tendre amour,
Paris devint Cythere, & tout ſuivit la Cour:
Quand il ſe fit dévot, ardent à la priere,
Le lâche courtiſan marmota ſon Bréviaire.

Tout Prince eſt entouré de vils adulateurs,
De ſes goûts dépravés mercénaires flateurs,
Qui remplis de mépris pour ſon ame commune,
N'adorent en effet que l'aveugle fortune.

ALEXAN-

ALEXANDRE, dit-on, eût le torticoli,
De tous ses courtisans le cortege poli,
Par art négligemment laissait pencher la tête,
Des Seigneurs de la cour tel est l'usage honête;
Renversez à la fois la coupe, le poison,
Qui corrompant vos mœurs, perdrait votre raison.

Quel que soit le pouvoir qui vous tombe en partage,
Que le bien des humains soit toujours votre ouvrage,
Et plus ils sont ingrats, plus soyez généreux;
C'est un plaisir divin de faire des heureux:
Sur-tout n'abusez point d'une vaste puissance,
Et n'écoutez jamais la voix de la vengeance;
Qui ne peut se domter, qui ne peut pardonner,
Est indigne du rang qui l'apelle à régner.

De nos conditions le destin fut le maître,
Et nous sommes ici ce qu'il nous y fit naître;
Nos lots ont été faits quelquefois au hazard,
L'un guida la charrue, & l'autre fut César:
C'est ainsi que d'un bloc un Ouvrier peut faire
Un ustencile abject, ou le Saint qu'on révere:
Sa matiere est égale, & c'est sa volonté
Qui seule en fait l'usage & forme sa beauté.

Ainsi tous ces humains dont la terre fourmille,
Sont fils d'un même pere & sont une famille,
Et malgré tout l'orgueil que donne votre rang,
Ils sont nés vos égaux, ils sont de votre sang,
Ouvrez toujours le cœur à leur plainte importune,
Et couvrez leur misere avec votre fortune;
Voulez-vous en effet paraître au-dessus d'eux?
Montrez vous plus humain, plus doux, plus vertueux.

Tels

Tels ont été les Grands dont l'immortelle gloire
Se grave en lettres d'or au Temple de Mémoire;
Leur ame juste & pure, & sur-tout leur bonté
Annoblit à mes yeux la faible humanité,
Mon cœur en les nommant est ému de tendresse,
On fait en leur faveur grace à toute l'espece.
Peres de leurs sujets, délices des humains,
Leur nom devient le nom des meilleurs Souverains.

Il est un monstre afreux, né de la perfidie,
Cruel dans ses excès, & calme en sa furie,
Son visage hideux se cache sous le fard,
Son soufle est venimeux, sa langue est un poignard,
La trahison l'arma de ses noirs artifices,
Il fut par Tisiphone endurci dans les vices;
Il respire le meurtre, il blesse en caressant,
Il défend le coupable, il poursuit l'innocent:
De ses traits empestés l'ateinte est incurable;
L'afreuse Calomnie est son nom redoutable.

Craignez d'être surpris par ce monstre trompeur,
Fuyez de ses complots la cruelle noirceur:
Panchez vers l'accusé, tachez de le défendre,
Et ne jugez personne avant que de l'entendre.

Si vous voulez pour l'âge amasser un trésor,
Plus cher, plus précieux que les bijoux & l'or,
Dévouez vos beaux jours, dès votre adolescence,
Aux Arts ingénieux, à l'auguste Science;
C'est l'école où se forme & le cœur & l'esprit,
La sagesse est le lait dont l'ame se nourrit,
L'erreur est son poison, l'antidote est l'étude;
D'un si noble travail contractez l'habitude.

L'étude embrasse tout, tant elle a de grandeur,
L'air, la terre, la mer, le ciel & son auteur,
Les desseins du Très-Haut, ses ouvrages immenses;
Mais loin que votre esprit, fier de ses connaissances,
Perde sur l'infini son tems à méditer,
Au bord de cet abyme il faut vous arrêter.

Qu'avec votre savoir marche la modestie:
Ayez toujours pour but l'amour de la Patrie;
Qui s'instruit pour briller n'en devient pas meilleur,
C'est peu de s'éclairer, il faut régler son cœur.

Soyez l'ami des arts, & des talens le pere;
Mais sachez réunir, par un choix nécessaire,
Les qualités du Sage à celle du Héros:
Quittez, lorsqu'il le faut, les arts pour les travaux:
Au sein de ses exploits, le Vainqueur de Carthage
Entre Apollon & Mars partageait son hommage:
Volez à son exemple, étonnez l'Univers,
La Gloire a cent chemins, ils vous sont tous ouverts.

Il est une beauté dont la fraîcheur naissante
Des plus vives couleurs paraît resplendissante,
La santé sur son front brille dans sa vigueur,
La gaieté l'accompagne avec la belle humeur;
Tout en elle est transport, tout est rempli de vie,
Elle aime les plaisirs & même la folie;
Sur un thrône de fleurs elle embrasse Vénus,
Et le thyrse à la main folâtre avec Bacchus.
Ne connaissez-vous point cette aimable Déesse?
Mon Frere, elle est en vous, c'est la vive Jeunesse;
Craignez de ses excès l'égarement fatal,
L'abus de ses plaisirs change le bien en mal.

Le

La mollesse en tout tems fut contraire à la Gloire:
Sur elle remportez la premiere victoire;
Domtez vos passions, il en est encor tems,
Elles sont des humains esclaves ou tirans;
Qui ne les asservit sous un sceptre stoïque,
Est contraint de plier sous leur bras despotique;
Rien de plus flétrissant pour un cœur généreux,
Que d'être subjugué par leur pouvoir honteux;
Mais sur-tout des Héros évitez la faiblesse,
Fuyez d'un tendre amour l'amorce enchanteresse:
On peut à tous ses goûts se prêter sagement,
Le plaisir est plus fin, goûté modérément.
Je blâme comme vous cette misantropie
Qui veut nous séquestrer des biens de cette vie,
En nous interdisant tout genre de plaisirs.

Que seraient les humains sans vœux & sans desirs?
Des esprits engourdis, des êtres imbéciles,
De la société membres très-inutiles,
Qui n'étant animés par le bien ni le mal,
Seraient ensévelis dans un sommeil fatal:
Nos desirs sont des feux qui rechaufent notre ame;
C'est leur embrasement qu'on redoute ou qu'on blâme:
Il est certain milieu, qu'il faut savoir tenir,
La sagesse, MON FRERE, y fait enfin venir.

Mais c'est bien à mon âge à parler de sagesse:
De mes égaremens je sens toute l'ivresse,
Je sens, en proférant le nom de la vertu,
De mon aveu secret mon orgueil confondu;
Sans traîner ce discours & trop long & trop ample
Ah! je devrais plutôt vous prêcher par l'exemple.





ÉPITRE II.

A HERMOTHIME,

Sur l'avantage des Lettres.

Ecoutez, Hermothime, une amitié ſincere
Remplit mon cœur pour vous des ſentimens d'un pere:
Votre bonheur a fait l'objet de tous mes vœux,
Ah! faut-il vous prier de vouloir être heureux?

Si j'ai hâté les fruits de votre tendre enfance,
Je vois, plein de douleur, dans votre adoleſcence,
Le cours impétueux de vos égaremens,
Cet empire fatal qu'ont uſurpé vos ſens,
Le frein de la raiſon ſecoué dans un âge
Où d'horribles périls bordent votre paſſage,
Ces feux ſéditieux qui brulent votre cœur;
Tout ce que je prévois, hélas! tout me fait peur.

Vous entrez dans le monde encor jeune & novice,
Et marchant ſur les pas des compagnons d'Ulyſſe
Je vous vois priſonnier dans ce palais honteux
Où Circé transforma ces captifs malheureux;
C'eſt là que les plaiſirs ont la voix des Syrenes,
Leurs preſtiges charmans, l'or dont brillent vos chaînes;
La licence, le bruit, la fauſſe liberté
Vous tiennent engourdis dans votre oiſiveté.

Je vous dois mes ſecours, je veux d'un bras ſtoïque
Vous tirer malgré vous de ce palais magique,
Rompre un charme fatal, & faire évanouir
Ce ſonge du bonheur dont vous croyez jouir.

Si le vice abrutit & rend l'homme diforme,
Devez à vos vertus votre premiere forme;
Reprenez ces travaux qui relevent le cœur,
Qui nourriſſent l'eſprit, qui menent à l'honneur.
Je pardonne vos goûts au vulgaire imbécile,
Qui de ſes paſſions porte le joug ſervile,
Qui ne diſtingue point, dans ſa brutalité,
Le plaiſir crapuleux d'avec la volupté,
Les filles de Vénus d'avec les Propétides,
Et qui ne peut remplir des momens toujours vuides.

Suivez l'inſtinct du peuple, ou ſuivez la raiſon,
Qui vous fait par ma bouche une utile leçon;
Préférez ſes conſeils, la raiſon ſalutaire
N'interdit point à l'homme un plaiſir néceſſaire.
Aprenez que c'eſt moi qui dois vous enſeigner
Les plaiſirs qui ſur vous ſont dignes de regner;
Qui bien loin d'amollir ou de corrompre l'ame,
Nourriſſent dans l'eſprit une divine flamme,
Qui charment la jeuneſſe & la caducité,
Brillans dans la fortune & dans l'adverſité;
Ces vrais biens, au deſſus de la viciſſitude,
Nous ſuivent dans le monde & dans la ſolitude,
Malades comme ſains, de nuit comme de jour,
Dans nos champs, à la ville, en exil, à la cour,
Ils ſont dans tous les tems le bonheur de la vie.

Les Dieux, pour nous marquer leur clémence infinie,
Ayant pitié des maux des fragiles humains,
Leur ont prêté l'appui de deux êtres divins;
L'un c'est le doux sommeil, l'autre c'est l'espérance.

Mais de ces mêmes Dieux la puissante assistance
Pour les Sages exprès fit un consolateur,
Pallas nous amena ce secours enchanteur,
C'est l'étude en un mot, beauté toujours nouvelle,
Plus on la voit de près, plus elle paraît belle;
Les hommes fortunés que son amour remplit
Négligent les faux biens, & cultivent l'esprit,
La Science est le don que sa main distribue,
Mais ne présumez point qu'elle se prostitue;
Les Arts sont comme Eglé, dont le cœur n'est rendu
Qu'à l'Amant le plus tendre & le plus assidu.

Si vous savez l'aimer, prodigue en ses largesses,
Elle ouvrira pour vous des sources de richesses;
L'usage qu'on en fait les augmente encor plus,
C'est le trésor sacré de toutes les vertus.

La vérité, tenant la plume de l'Histoire,
Embrassant tous les tems, présente à la mémoire
Ces Empires puissans que le Ciel fit fleurir,
Qu'on vit naître, monter, s'abaisser & mourir.

C'est-là qu'on aprend l'art de regner sans puissance,
En pliant les esprits au gré de l'éloquence;
Qu'on se connaît soi-même & que maître de soi,
En domtant ses desirs, on est son propre Roi:
Qu'avançant pas à pas l'expérience sûre,
A force de sonder, devine la Nature;

Qu'à

Qu'à l'aide du calcul dont l'esprit est muni,
L'homme peut pénétrer jusques dans l'infini,
Remonter des effets à leurs premieres causes,
Et saisir les liens les plus secrets des choses.

Oui, le Sage en effet, maître des élémens,
Rassemble tous les lieux, réunit tous les tems:
Il voit avec mépris, sur ce triste hémisphere,
De la grandeur des Rois la splendeur passagere,
Et ces riens importans que l'on croit ici-bas
Si dignes d'exciter la fureur des combats;
Jamais des passions le charme ne l'abuse.

Ainsi lorsque METELLE assiégea Syracuse,
ARCHIMEDE ignoroit, dans un sage repos,
Le succès des Romains dans leurs derniers assauts;
Avidement épris d'une étude profonde,
Amant des vérités, il éclairait le monde;
Dans ce sublime extase il ne s'aperçut pas
Du monstre dont le fer lui porta le trépas.
Ce citoyen des cieux, habitant sur la terre,
Déplorait les humains qui se faisaient la guerre;
Son esprit, afermi contre les coups du sort,
Méprisait les faux biens, les malheurs, & la mort.

Mais ces antiques faits vous paraissent des fables
Voyez donc de nos jours des exemples sembables;
Voyez ce Philosophe entouré de jaloux,
Toujours persécuté, toujours modeste & doux.

LorsqueBAYLE entendit qu'un démon scholastique *),
Animé contre lui d'un zele fanatique,

*) *Jurica.*

Avait à Rotterdam fait rayer les tributs,
Que le Batave épris payait à ſes vertus;
Tout pauvre qu'il était, ſe mettant à ſourire,
Il plaignit ſon rival & pourſuivit d'écrire.

Malgré la noire envie, & les Grands en courroux,
Les tréſors de l'eſprit reſtent toujours à nous;
Ils ſont.... Mais je vous vois ſombre, diſtrait & tiede;
Je lis ſur votre front l'ennui qui vous excede;
„Obſervez, dites-vous, ſoixante bons quartiers,
„Qui diſtinguent mon nom de ceux des Roturiers;
„On connaît mes ayeux; mon antique nobleſſe
„M'allia dans l'Empire à mainte fiere Alteſſe;
„Je poſſede des biens, des talens, de l'eſprit,
„Et je plais, ſi j'en crois ce que le monde en dit;
„La nature, agiſſant comme une tendre mere,
„A ſi bien fait pour moi, que l'art n'a rien à faire,

J'en conviens, la nature eut des égards pour vous;
Mais ſans vous courroucer, qu'il ſoit dit entre nous,
Elle eut autant de ſoin de cette pierre brute,
De ce cocon de ſoie au ver ſervant de hute,
De la vigne qui croit ſauvage dans les champs.

C'eſt l'art qui les rafine, il taille les brillans,
Et ce cocon filé, paſſant ſur des roulettes,
Artiſtement tiſſu par mille mains adroites,
Eblouit dans l'étoffe, & ſes riches couleurs
L'égalent à l'Iris & ſurpaſſent les fleurs.

La vigne produirait ſans Jardiniers habiles,
Au lieu d'un doux nectar, des pampres inutiles;
Quand la nature a fait, c'eſt à l'art de polir,
Et le grand point conſiſte à ſavoir les unir.

Vous-

Vous avez de grands biens; mais pouvez-vous donc croire
Qu'un peu de vil métal vous comblera de gloire;
Et que de vos ayeux les insignes vertus
Honorent votre nom depuis qu'ils ne sont plus?
Votre esprit est imbu des préjugés vulgaires,
Vos parchemins usés ne sont que des chimeres,
Le mérite est en nous, non pas dans ces faux biens
Que le hazard reclame & reprend comme siens.
Quelle erreur d'y placer notre bonheur suprême!
Leur prix est idéal, ils ne sont rien d'eux-même.

Vingt mille francs à Brieg font un homme opulent;
S'il les porte à Berlin, il n'est qu'un indigent:
Quand Berlin le méprise & que tout Brieg l'admire,
Ne faut-il pas conclure, en plaignant son délire,
Que l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien,
Le cas qu'on fit de lui retombait sur son bien?

Ce sujet me rapelle un conte assez grotesque
D'un certain vieux BERNARD, personnage burlesque,
Qui Seigneur suzerain de huit millions d'écus,
Sans graces, sans talens, mais fier d'être un Plutus,
Tenait les vendredis par grandeur table ouverte,
Et pour tout parasite également couverte:
Dans la maison logeait un aimable BERNARD,
Qui nourri d'ambroisie, abreuvé de nectar,
Jeune écolier d'OVIDE, imitateur d'HORACE,
Sur le Pinde auprès d'eux avait choisi sa place.

Vint à cette maison un Duc des plus gourmets,
Qui sur ses doigts savait l'Apicius français.

Qui voulez-vous? lui dit un Suiſſe à bonne mine:
Celui des deux BERNARDS auprès duquel on dine,
Répondit le Seigneur d'un air déterminé,
Mépriſant les BERNARDS, eſtimant le diné,
Trouvant à la maiſon, à la table peut-être
Tout bon & rien de trop, exceptez-en le maître.

HERMOTHIME, les biens ne font que des jaloux,
Ils ſemblent nos amis, ils ſont à nos genoux:
La fortune à leur gré d'un ſot fait un VOLTAIRE,
Sommes-nous malheureux? nous ceſſons de leur plaire;
Leur lâche dureté nous traite en inconnus,
La main qui les nourrit ne les retrouve plus;
S'ils vantent des vertus qu'en nous ne vit perſonne,
Ils blâment des défauts que leur haine nous donne.

Le mérite, à la longue, à coup ſûr eſt vengé
D'un Midas par le peuple en grand homme érigé:
Tout l'aparcil pompeux de ſa magnificence
En vain cachait d'un fat la ſotte inſufiſance;
C'eſt un ballon bouffi qui s'enfle par le vent;
Percez-le, l'air s'échappe, il s'afaiſſe à l'inſtant.

La Fortune en ſes dons n'en a point de ſolides,
Ses progrès ſont ſubits, ſes chûtes ſont rapides;
Je mépriſe un faquin de titres revêtu,
Mon encens n'eſt offert qu'à la ſeule vertu,
Au jeune ALGAROTI, qui d'une ardeur active
Défriche ſon eſprit, l'embellit, le cultive,
Au ſceptique d'ARGENS, au ſage MAUPERTUIS,
A l'HOMERE Français, des arts le digne appui.

Voulez-

Voulez-vous être aimé? voulez-vous être utile?
Soyez ſage en vos mœurs, & dans les arts habile:
On rit d'un ignorant, on fuit un débauché,
Le mérite à la longue eſt toujours recherché,
Le beſoin le connaît, il l'implore, l'admire.

Le premier des plaiſirs eſt celui de s'inſtruire:
C'eſt peut-être le ſeul qui ſoufre des excès,
Et que les noirs remords n'accompagnent jamais.
Mais vos plaiſirs pervers, qu'avec raiſon je blâme,
Laiſſent en nous quittant un vuide afreux dans l'ame,
Et le peſant ennui blazé ſur tous les goûts,
L'air ſombre, l'œil éteint, vient s'endormir chez nous.

Si l'apas de la Gloire en ſecret vous atire,
Sachez que les talens ont le droit d'y conduire,
Et que la Renommée eut les mêmes égards
Pour les fils d'Apollon que pour les fils de Mars.
On a vû des Héros qui rendirent homage
Au mérite, à l'eſprit, à la vertu du Sage.

Le Vainqueur de l'Aſie, en ſubjuguant cent Rois
Dans le rapide cours de ſes brillans exploits,
Eſtimait ARISTOTE & méditait ſon livre;
Heureux ſi ſon humeur, plus docile à le ſuivre,
Réprimant un courroux trop fatal à CLITUS,
N'eût par ce meurtre afreux obſcurci ſes vertus.
Mais ce même ALEXANDRE, arrêtant ſa furie,
Dans Thebes de PINDARE épargna la patrie.

La Grece était alors le berceau des beaux arts,
La Science y naquit ſous les lauriers de Mars.
De la gloire des Rois vains juges que nous ſommes!
L'époque des beaux arts eſt celle des grands hommes.

Avant

Avant qu'on eût vu Rome au point de ſa ſplendeur,
Le Sénat n'honorait que la ſeule valeur;
Mais le grand AFRICAIN, deſtructeur de Numance,
Protecteur d'ENNIUS, ami de la Science,
Aprit par ſon exemple à ſes groſſiers rivaux,
Que les Arts n'ont jamais dégradé de Héros.
CÉSAR vint après lui, le Vainqueur de POMPÉE
Tint dans ſes mains le ſceptre, & la plume, & l'épée.

Depuis, l'heureux AUGUSTE, apaiſant l'Univers,
Dans un Temple pompeux plaça le Dieu des vers.
La Muſe de VIRGILE, & la lyre d'HORACE,
A la poſtérité pour lui demandant grace,
Par l'effet enchanteur de leurs illuſions
Détournerent nos yeux de ſes proſcriptions.

Après les ANTONINS, Mars rempli de furie,
Ramena dans ces lieux l'antique barbarie;
Apollon prit ſon vol vers la céleſte Cour,
Le Dieu du goût quitta ce terreſtre ſéjour;
Le Tibre vit les Huns ſe diſputer ſes rives,
Et l'on n'entendit plus que Muſes fugitives
Atendrir l'Orient de leurs triſtes récits.

Douze ſiecles après s'éleva MÉDICIS,
A ſa voix les beaux arts, rapellés à la vie,
Pour la ſeconde fois ornerent l'Italie.

FRANÇOIS PREMIER en vain chez ſes peuples groſſiers
Des Grecs & des Latins tranſplanta les lauriers;
Ces tems ſi fortunés n'étaient pas prêts d'éclore;
RICHELIEU par ſes ſoins en prépara l'aurore:

LOUIS

Louis à sa couronne ajouta ce fleuron,
Il eut, tout à la fois, Térence, Cicéron,
Sophocle, Euclide, Horace, Anacréon, Salluste,
Et l'on revit les jours d'Alexandre & d'Auguste.

Ainsi tous ces Héros, dans ces tems fortunés,
Ont été par les arts doublement couronnés:
L'exemple & le plaisir guidaient à la Science,
Et la Gloire en était l'illustre récompense.
Qu'heureux sont les mortels avides de savoir!
Eclairer notre esprit est pour nous un devoir.
La Science, Hermothime, est pour celui qui l'aime
Un organe nouveau de son bonheur suprême.

Esprits anéantis, Automates pesans,
Imbéciles humains, absorbés dans vos sens,
On voit revivre en vous ce Monarque superbe
Qui privé de raison dans les bois broutait l'herbe:
Votre vie est un rêve, un stupide sommeil;
Et vous aurez vécu sans avoir de réveil.

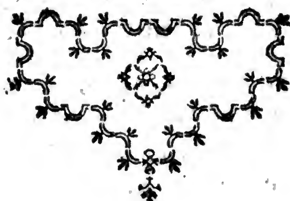
Craignez ce sort afreux, ô mon cher Hermothime,
Prêt à vous assoupir, que ma voix vous ranime:
Laissez, laissez périr des imprudens, des fous,
Plongés dans leurs plaisirs, noyés dans leurs dégoûts:
Oprobres des humains que le monde méprise.

La sagesse prospere où périt la sotise.
A tout Etre créé le Ciel accorde un don;
Aux animaux l'instinct, aux hommes la raison:
Qui vers les vérités sent son ame élancée,
Animal par les sens, est Dieu par la pensée.
Pourriez-vous négliger ce présent précieux
Qui rend l'homme mortel un Citoyen des Cieux?

L'esprit

L'esprit se perd enfin chez les Sardanapales,
Il est pareil au feu qu'atisaient les Vestales;
Il faut l'entretenir, l'étude le nourrit,
S'il ne s'accroît sans cesse, il s'éteint & périt.

Voilà le seul parti que le Sage doit suivre.
Végéter c'est mourir, beaucoup penser c'est vivre.



ÉPITRE III.

SUR LA GLOIRE, ET SUR L'INTÉRÊT.

Soit dégoût, ſoit dépit, ou bien ſoit que tout s'uſe,
Je reviens de l'erreur dont le monde s'abuſe.
Mon feu s'éteint, je touche à l'arriere-ſaiſon,
Il eſt tems d'écouter la tardive raiſon.
Tout plaît également à l'aveugle jeuneſſe;
D'autres tems, d'autres mœurs, à la fin la ſageſſe
Etouſe les tranſports de nos deſirs ardens:
Ah! remplaçons l'erreur par l'utile bon ſens,
Et la balance en main, peſons au poids du juſte
Les cruautés d'OCTAVE, & les vertus d'AUGUSTE.

Ce mot tant prodigué, le nom de vertueux,
Quel abus le fait prendre à tant d'ambitieux?
Les plus ſavans projets, & l'art le plus ſublime
Deviennent odieux lorsqu'ils ſervent au crime.
Qu'au milieu de Paris un Prélat inſolent
Gouverne les reſſorts d'un peuple turbulent:
Que la révolte enfin contre la Cour éclate,
Le tout pour s'ombrager d'un chapeau d'écarlate;
Qu'il laiſſe à ſon orgueil pervertir ſes talens:
J'y vois d'un forcené les excès violens.

Pour

Pour avoir usurpé l'autorité supreme,
Conduit sa tirannie avec art & sisteme,
Pour être habile, heureux, vigilant, séducteur,
Intrépide aux combats, & rapide vainqueur,
CROMWEL, qui de son Roi prépara le suplice?
Pouvait-il colorer sa barbare injustice?
Aurait-il pû soufrir qu'un impudent flateur
Osât nommer vertu son atroce fureur?

En vain l'encens dans Rome a fumé pour AUGUSTE,
Malgré l'Apothéose il fut cruel, injuste,
En noyant dans le sang le plus pur de l'Etat
La liberté, les loix, & les droits du Sénat,
Quelle horrible vertu qui répand l'épouvante!
De ses lauriers afreux la moisson abondante,
Sous sa coupable main, fut prompte à se flétrir.

Comment sans murmurer enfin peut-on soufrir
Qu'un lâche, un Harpagon, un misérable avare
Du nom de vertueux sans scrupule se pare?
Par quel droit ose-t-il prétendre à cet honneur?
D'un titre glorieux il est l'usurpateur:
Il n'a pas des vertus les dehors hipocrites,
Quels sont donc ses hauts faits, quels sont ses grands mérites?
L'insatiable soif qu'il a d'accumuler
Est l'unique talent, qu'il peut nous étaler;
Il en fait, jour & nuit, sa misérable étude.

Observez

Obſervez les accès de ſon inquiétude:
Son navire eſt frété, prêt à ſortir du port,
Un vent fâcheux l'arrête, il querelle le ſort,
Il brûle de partir, & ſon eſpoir le flate
D'acquérir les tréſors de l'Inde & de l'Euphrate.
D'enrichir ſes neveux dans ces climats lointains
Dont un fameux Génois découvrit les chemins:
Mais l'Aquilon s'apaiſe, on l'apelle, il s'embarque,
On leve l'ancre, il part plus content qu'un Monarque,
Il brave les dangers, il brave les ſaiſons,
L'Eté n'a plus de feux, l'Hiver plus de glaçons;
Plus dur dans ſes travaux que ne le fut ALCIDE,
Il n'eſt plus de péril quand l'intérêt le guide.

Un nuage orageux vient obſcurcir les airs,
Les flots, lancés aux Cieux, retombent aux Enfers:
Eole ſe déchaine, & pouſſe dans ſa rage
Le vaiſſeau démâté ſur le prochain rivage,
Et ſur des ais briſés pilotes, matelots,
Se ſauvent à la nage en abjurant les flots:
Notre avare maudit cet élément perfide;
A peine eſt-il ſauvé que l'intérêt avide,
Sans daigner lui donner le tems de ſe ſêcher,
L'entraîne en lui diſant, „Debout, il faut marcher,
„Mépriſe des dangers la terreur importune;
„Les chemins épineux ſont ceux de la Fortune.

Le péril qui n'eſt plus eſt bientôt oublié.
Ce malheureux avare, à l'intérêt lié,
N'héſite qu'un moment; ſa funeſte habitude,
L'ardente ſoif de l'or, l'eſpoir, l'inquiétude.

Chaſſent de ſon eſprit tout deſir de repos,
Le ſommeil ſur ſon front voit faner ſes pavots,
Et notre forcené, tout mouillé du naufrage,
Une ſeconde fois court afronter l'orage.

Pourra-t-il dévorer ſes tréſors amaſſés,
Ces barres, ces lingots dans ſa cave entaſſés?
Des faux & des vrais biens vains juges que nous ſommes!
Le ſort plus qu'on ne penſe égale tous les hommes;
A nos néceſſités le Ciel avait pourvu.
Quel uſage Midas fait-il du ſuperflu?
Je vois de jour en jour accroître ſes miſeres
Par de nouveaux beſoins devenus néceſſaires,
Moins riche des tréſors dont il ſent l'embarras,
Que pauvre de tous ceux qu'il ne poſſede pas.

C'eſt bien pis ſi ce fou, comblant le ridicule,
Sans jouïr de ſon bien ſans ceſſe l'accumule,
Afin qu'un beau matin la mort, à l'œil hagard,
De ſa tranchante faulx moiſſonnant le richard,
Mette en poſſeſſion de cette immenſe proie
Un parent afamé, qui s'en pâme de joie,
Qui ſans donner le tems d'enterrer le vilain,
Vuide ſon coffre fort, & boit ſon meilleur vin:
Tel eſt d'un faux eſprit l'égarement extrême!

L'avare eſt l'ennemi le plus grand de lui-même;
Mais l'ambitieux l'eſt de tout le genre humain:
Il marche à la grandeur le poignard à la main:
Ses deſſeins ſes hauts-faits ſont autant d'injuſtices,
Tout juſqu'à ſes vertus devient en lui des vices.
Ces triſtes paſſions charment des cœurs pervers,
Renverſent les Etats & troublent l'Univers.

Je

Je vais ſur ce ſujet vous conter une hiſtoire:
Le ſordide *Intérêt*, & la ſuperbe *Gloire*,
Voyageant par le monde, enrôlaient ici-bas
Tous ces fous qu'on voit naître en diférens climats;
Pâtres, Bourgeois, Guerriers, Prêtres, Seigneurs, Miniſtres,
Etaient bientôt ſéduits par leurs bienfaits ſiniſtres;
Ils virent, en paſſant près d'un petit hameau,
Un Berger peu connu qui guidait ſon troupeau,
Il ſe nommoit *Damon*, & malgré ſa naiſſance,
Des plus rares talens il avoit la ſemence,
De l'eſprit, un cœur tendre, & dans ſa pauvreté
Du goût pour le repos & pour la liberté,
Seul avec ſa *Philis*, ſes moutons, ſa houlette
Il vivoit loin du monde, heureux dans ſa retraite.

„Quel Berger, dit la *Gloire*, Ah! verrons-nous tous deux
„Qu'il nous faſſe l'afront d'être heureux à nos yeux?
„Nous avons égaré dans nos routes ſcabreuſes
„Des plus ſages humains les ames vertueuſes;
„Que de mortels ſans nous, dans le ſein de la paix,
„Jouiraient d'un bonheur que nous n'avons jamais!
„Aurons-nous vainement troublé toute la terre,
„Alumé tant de fois le flambeau de la guerre,
„Et nagé dans le ſang des Guerriers expirans?
„Quoi! tandis qu'ici-bas nous ſommes tout-puiſſans.
„Mon frere, verrons-nous lâchement, ſans rien dire,
„Que cet heureux Berger échape à notre empire?
„Ah! troublons ſon repos, égarons ſa vertu,
„Qu'il tombe dans le piege à nos pieds abattu.

Alors, pour mieux voiler leur funeſte impoſture,
Ils prennent d'un Berger l'habit & la figure,

Ils abordent *Damon* d'un air doux & flateur;
La *Gloire* parle ainsi: „Je te plains, cher Pasteur,
„Faut-il que les talens dont ton esprit abonde
„Restent ensévelis pour nous & pour le monde?
„Quitte l'obscurité, connais-toi mieux *Damon*,
„C'est une double mort que de mourir sans nom;
„Il faut à tes vertus une illustre carriere,
„Il est tems, viens, suis-moi, parais à la lumiere,
„Cesse de te cacher ton mérite éminent,
„La Fortune t'apelle & la Gloire t'atend.

„J'annonce à ton génie une grandeur certaine,
„Choisis, deviens Auteur, Ministre, ou Capitaine,
„De tes contemporains aplaudi, respecté,
„Ton nom peut passer même à l'immortalité.
„Vois-tu bien ces bergers, éblouis de ta gloire,
„S'écrier, tout surpris & ne pouvant le croire,
„C'est donc là ce *Damon* que nous connumes tous!
„*Colin* & *Licidas* en sont déjà jaloux,
„Ah, qu'ils vont envier tes grandeurs sans pareilles.

Damon à ce discours, nouveau pour ses oreilles,
Sent un trouble secret; un charme suborneur
A porté son poison jusqu'au fond de son cœur,
L'ambition soudain de son esprit s'empare.

L'*Intérêt* atentif s'aperçoit qu'il s'égare,
Il saisit le moment qu'il est déjà troublé,
Afin de lui donner un assaut redoublé,
Et d'exciter encor, dans le fond de son ame,
L'insatiable soif de son métal infame:
„Connais ton ignorance, ô rustique pasteur!
„Aprens de moi, dit-il, quel est le vrai bonheur:

Tu

„Tu n'es qu'un indigent, & tu crois être sobre;"
„Va, ta simplicité dans le fond n'est qu'oprobre,
„Quoi! *Damon* lâchement esclave d'un troupeau,
„Abreuve ses brebis, les tond de son ciseau,
„Tandis que tant d'humains, vivans dans l'opulence,
„Ont consacré leurs jours à la molle indolence?
„Ah! quel luxe charmant s'étale chez les Grands!
„Des Palais somptueux logent ces fainéans;
„Leurs promenades sont des pompes triomphales,
„Leurs repas des festins, leurs jeux des Saturnales;
„Les humains ici-bas aux richesses soumis
„Leur doivent leurs honneurs, leurs talens, leurs amis.
„Sans argent il n'est rien que misere & bassesse,
„On prône vainement la stérile sagesse;
„Un esprit merveilleux, un mérite divin,
„Vous laissent sans argent, un vertueux faquin.
„L'or a, dans ces climats, une entiere puissance,
„Il donne à tous vos goûts une heureuse influence;
„Faut-il faire valoir des droits litigieux?
„Votre cœur brûle-t-il d'un feu séditieux?
„Frapez d'un marteau d'or, les portes sont ouvertes,
„Vos talens sont prônés, vos sotises soufertes;
„De l'Univers entier ce précieux métal
„Est le premier mobile & le nerf principal.

Le malheureux *Damon*, que l'*Intérêt* assiege,
Ne peut plus résister & tombe dans le piege:
Ses moutons & *Philis*, objets de ses plaisirs,
Sont éfacés soudain par de nouveaux desirs,
Ce champêtre séjour lui devient insipide;
Des grandeurs & des biens sentant la soif avide,
Il abandonne enfin *Philis* & ses brebis.

Dieux! que devintes-vous, malheureuſe *Philis?*
Cette amante auſſi-tôt, demi-morte & glacée,
Rapelle ſon amant d'une voix opreſſée;
Ses larmes & ſes cris ne peuvent l'atendrir.
L'inconſtant de ſang-froid part ſans la ſecourir;
L'Intérêt l'endurcit, & la Gloire hautaine,
En mépriſant *Damon*, avec elle l'entraine.

Que d'atraits ſéduiſans n'a pas la nouveauté
Pour un jeune paſteur dont la ſimplicité
Sort novice & ſans fard des mains de la Nature!
Incertain ſur le choix, il erre à l'avanture,
Le deſir de briller & d'acquérir un nom,
Des neuf ſavantes ſœurs le rend le nourriſſon;
Sans ceſſe il ſe dépeint ſes hautes deſtinées,
Il en veut par ſes ſoins raprocher les années;
Ses rapides travaux abregent ſon chemin,
Il paſſe promptement par le pays latin:
Sans prendre ſes degrés ſur les bancs d'Uranie,
Secondé dans ſon vol des ailes du Génie,
On le voit, au grand jour publiant ſes écrits,
Se placer parmi vous, Meſſieurs les beaux eſprits!
Mais la fureur des vers & la rage d'écrire
Font hurler contre lui la mordante ſatire:
Il voit dans ſes cenſeurs un peuple de jaloux,
De ce genre de gloire il reſſent les dégoûts,
Et blâmant hautement ſon ardeur téméraire,
Fatigué de leurs cris, il aprend à ſe taire.
Damon quitte le Pinde, & des deſſeins plus hauts
L'élevent au théatre où brillent les Héros:
Il vole ſur les pas de Mars & de Bellone,
Il venge ſa patrie, il rafermit le thrône,

Il

Il brave les périls, il cherche les hazards,
Il conduit les aſſauts, il force les remparts,
Il reçoit ce bâton qui tourne tant de têtes,
Et ſes combats nombreux ſont ſuivis de conquêtes;
Quelques membres de moins, quelques ſuccès de plus,
Damon ſerait l'égal du Vainqueur de BRUTUS.

Mais on brigue, on conſpire, & l'implacable envie,
Répand avec fureur ſes poiſons ſur ſa vie;
Du front victorieux de ce jeune Guerrier
Elle vient arracher le ſuperbe laurier.

De ſes exploits, dit-on, il n'eſt point le mobile,
Des rivaux ignorans le font paraître habile;
Si l'Etat par ſon bras a pu ſe ſoutenir,
D'un auſſi grand ſervice il faudra le punir;
Ses vertus du Miniſtre ont alumé la haine,
Encore une victoire, & ſa perte eſt certaine;
Qu'il répande pour nous ſon ſang dans les combats,
Ce ſang augmentera le nombre des ingrats:
On l'accuſe, & ces bruits volent de bouche en bouche,
Le Courtiſan malin & le Guerrier farouche
Divulguent au hazard ces propos dangereux,
Et le peuple idiot eſt abuſé par eux.
Ah *Damon!* quelle épreuve! Ambition trompeuſe!
Telle eſt de tes Héros la récompenſe afreuſe!
Quand même leurs exploits ſemblent ſe ſurpaſſer
Souvent un envieux les fait tous éclipſer:
Damon dont l'impoſture oſe obſcurcir la gloire,
Deçu de ſon eſpoir au ſein de la victoire,
Perdu par ſes jaloux lorſqu'il vengeait l'Etat,
Quitte plein de dépit le métier de ſoldat;
Mais dans ce déſeſpoir l'ambition altiere
Lui fait tourner ſes pas vers une autre carriere.

Il parait tout-à-coup au fond d'un cabinet,
Grifonne des traités, met des projets au net;
Mais ce moderne Atlas, croyant porter l'Europe,
Devient fombre, rêveur, défiant, mifantrope;
Damon comme foldat fut fimple dans fes mœurs,
Il fe livra Miniftre aux vices des Grandeurs.

Lorfque la Politique, adoptant le fophifme,
S'imbut des trahifons du Machiavélifme,
On ne vit que fripons, que fourbes, que menteurs,
Que Miniftres trompés & Miniftres trompeurs;
On profcrivit l'honneur par ces fauffes maximes,
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes:
Cette corruption, qui l'infecte foudain,
Rend *Damon* foupçonneux, double, dur, inhumain.
Ivre de fon pouvoir & plein de fon fiftême,
Il ne voit, ne connait & n'aime que lui-même.
Ce n'eft plus ce berger gai, modéré, content,
Qu'un fort doux, mais uni, rendait compâtiffant;
C'eft un riche, écrafé du poids de fa richeffe,
Qui porte au fond du cœur le dégoût, la trifteffe:
Il aime fon aifance; il trouve des travaux,
Il cherche des amis; il trouve des rivaux;
Il doit de l'avenir deviner le miftere:
L'événement douteux lui devient-il contraire?
Le Public, prévenu contre l'infortuné,
Par un arrêt cruel l'a foudain condamné.
Tandis qu'il fe confume à fuporter fes peines,
Le tems, qui détruit tout, déjà glace fes veines.

Comme

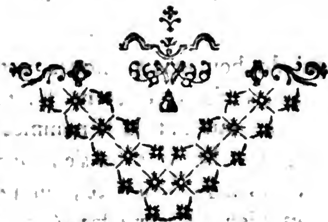
Comme l'on voit souvent de jeunes libertins,
Aux bachiques excès consacrant leurs festins,
Quand un sommeil heureux a cuvé leur ivresse,
Recouvrer au réveil l'esprit & la sagesse;
Ainsi, de son erreur rejettant le poison,
Damon retrouve enfin sa premiere raison:
Il maudit l'intérêt, la gloire & sa folie,
Et reprend ses moutons & sa premiere vie.
Philis à son retour, la constante *Philis*,
Embrassant son amant, vit ses vœux accomplis:
Damon jouit en paix d'une heureuse vieillesse,
Et goûta des plaisirs que donne la sagesse.

Heureux qui du bon sens pratiquant les leçons,
N'abandonna jamais Philis & ses moutons!
Les frivoles faveurs que fait la Renommée
Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée;
Un corps sain, des amis, l'aisance, un peu d'amour,
Sont les uniques biens du terrestre séjour;
Ils sont autour de vous, mais semblable à Tantale,
L'onde en vain se présente à sa levre fatale,
Le vrai bonheur est fait pour les cœurs vertueux.

Allés donc maintenant, *Avare*, *ambitieux*,
Follement vous boufir de pompeuses chimeres;
Nos fortunes, Mortels, ne sont que passageres.
Tel possede aujourd'hui de superbes jardins,
Qui seront dès ce soir peut-être en d'autres mains.
Ces biens nous sont prêtés, rien n'est sûr, tout varie,
Et le monde pour nous n'est qu'une hôtellerie.

Le tems emporte tout, les Maîtres, les Sujets;
Pour des momens si courts pourquoi ces longs projets?
Pourquoi, sans profiter des biens qu'on nous destine,
Nourrir en notre esprit une guerre intestine?
Ah! malheur à ce prix à qui veut s'élever?

Mais par tout ce discours qu'ai-je voulu prouver?
Que sur la mer du monde un pilote bien sage
Doit préférer le port aux risques du naufrage.





ÉPITRE IV.

A ROTTEMBOURG.

Sur les Voyages.

J'EN conviens, ROTTEMBOURG, quoique l'on en présume,
L'homme est un an animal guidé par la coûtume;
D'aveugles préjugés son esprit gouverné,
Est par un vieil usage aux abus enchaîné.
L'immortelle sotise, allant de race en race,
Maîtrisera toujours la faible populace;
Le siecle la transmet aux siecles à venir,
Tout sot est son sujet, né pour la soutenir,
Il pratique avec soin ce ridicule code.

Je ne vous peindrai point les travers de la mode,
Le bizarre pouvoir de ses frivoles droits,
Ses fantasques décrets, ses tiraniques loix,
Ses caprices, ses goûts, son audace éfrontée,
Ses changemens subits qui la font un Protée;
Je conterais plutôt les roses du Printems
Les épis de l'Eté, les grapes des sarmiens,
Et de l'Hiver glacé. . . . Mais sans ce préambule,
Un exemple au grand jour mettra ce ridicule.

Remar-

Remarquez, ROTTEMBOURG, que de peres chez nous,
Malgré leurs cheveux gris n'en étant que plus fous,
Prévenus pour un fils que leur amour protege,
Lui font courir l'Europe au sortir du College;
Lors même que ce fils est dépourvu de sens,
Pleins de leurs préjugés, ces obstinés parens
Osent nous soutenir qu'ainsi le veut l'usage,
Et qu'ils ont décidé que leur cher fils voyage;
C'est un remede sûr & dès long-tems prescrit,
Qui guérit la cervelle & donne de l'esprit.

Qu'un Dieu, fléau des sots, puisse un jour les confondre!
L'air qu'on prend à Paris, ou qu'on respire à Londre,
Rafinerait-il plus que celui de Berlin
Les fibres engourdis d'un cerveau né mal-sain?
L'esprit est inhérent & propre à la personne,
Le climat n'y fait rien, la Nature le donne;
Un organe bouché ne se formerait pas
Dans les serres où l'art mûrit les ananas.

Ah! verrai-je toujours l'Allemand imbécile,
De ses opinions esclave trop docile,
Penser & raisonner si ridiculement?

Un jour je m'emportai & leur dis brusquement;
„Avez-vous résolu dans votre frénésie
„De vous déshonorer avec votre patrie,
„En promenant par-tout, sans valable raison,
„L'oprobre de la Prusse & de votre maison?
„Et que diront de nous les nations polies?
„Certes leur vanité rira de nos folies,
„En voyant arriver ce vol de nos badauts,
„Ils nous traiteront tous de Huns, de Visigots;

„Je

„Je crois voir des Français qui ſecouant la tête
„Diront avec dédain: ah! que ce peuple eſt bête!
„L'eſprit eſt concentré chez les Pariſiens,
„Protégeons par pitié ces pauvres Pruſſiens.

Ainſi je leur parlai, les raillant ſans ſcrupule,
Des plus fortes couleurs peignant leur ridicule;
De léur opinion rien ne les fit changer,
Et l'Univers entier en dût-il enrager,
Les nations verront promener par le monde
Ce fils où tout l'eſpoir de leur maiſon ſe fonde.

Soit, qu'il voyage donc, s'il le faut, aujord'hui,
Je l'attens de pied ferme à ſon retour chez lui:
Que fait-il? qu'a-t-il vu pendant ſa longue abſence?
A-t-il l'eſprit de Stil? en a-t-il la prudence?
Point du tout, remarquez ſon plumet incarnat,
De ſtupide qu'il fut il eſt devenu fat;
Et jouant l'étourdi, ſans pouvoir jamais l'être,
C'eſt un lourdaut badin qui fait le petit-maître.

Chryſippe, dites vous, eſt un homme prudent,
Son fils qui doit partir a l'eſprit tranſcendant,
Son école eſt le monde, & ſon pere qui l'aime,
Aſſuré de ſes mœurs, l'abandonne à lui même;
Avec ſon eſprit vif joint à tant de talens,
Il ne fréquentera que les honnêtes gens,
Et les bonnes maiſons ... dites les dangereuſes;
Chez l'Abbeſſe *Paris* & ſes Religieuſes
Votre phénix des fils décemment introduit,
De ſon zele dans peu recueillera le fruit,
Au pieux exercice ardemment Catholique,
Il en emportera Dieu ſait quelle relique,

Qui

Qui macérant sa chair lui fera ressentir
D'un plaisir passager le cuisant repentir.

S'il passe chez l'Anglais, citoyen de taverne,
Impudent, crapuleux, ce Cynique moderne
Prendra tous les défauts de cette Nation,
Bizarre & singulier par afectation,
Il fera vanité d'étaler sa folie:
Dieu vous garde sur-tout, pour comble de manie,
Qu'il ne s'avise un jour d'avoir le Splin par goût,
Et poussant l'Anglicisme insensément à bout,
Pour marque des progrès qu'il fit dans son voyage,
Il ne se pende un jour à la fleur de son âge.

Si Paris le retient dans un hôtel garni,
Voyez son char superbe artistement verni,
Ses laquais chamarrés, ses festins, sa dépense,
Au Cours, à l'Opéra sa folle extravagance,
Et pour prix de ses soins son bien en moins d'un an
Fricassé par Manon, perdu dans un brelan;
Après tant de plaisirs, tant de galanterie,
Que va-t-il faire enfin dans sa triste patrie?

Ce Seigneur opulent, qui prodiguait son bien,
Puni de ses excès, doit par-tout & n'a rien,
Et pour lui la Fortune ayant tourné sa roue,
Sans laquais, sans carosse il trotte dans la boue;
Ses créanciers brutaux, par un arrêt fatal,
L'enverront dès demain crever à l'Hôpital.

Mais *Posthume*, dit-on, doit vous charmer sans doute.
Ce pere prévoyant choisit une autre route;
Son fils doit voyager en sage citoyen,
Il a pour conducteur un Théologien:

Cet

Cet auſtere Mentor, guidant ce Télémaque,
Saura le ramener innocent vers Ithaque,
Et des ſéductions garantiſſant ſon cœur . . . .

Sufit, je vous entens, ce dévot Gouverneur,
Brutalement ſavant, ſans monde, ſans manieres,
Déplacé dans le ſiecle & manquant de lumieres,
Aurait beſoin lui-même, afin qu'on le ſoufrit,
D'un maître qui daignat raboter ſon eſprit.

Que peut-il réſulter de ce choix ridicule?
Le pupile encloîtré, tenu ſous la férule
Par ce cuiſtre ombrageux, de ce dépôt jaloux,
Gardé dans ſa maiſon ſous de doubles verroux,
De priſons en priſons voyageant par le monde,
De l'Univers entier pourrait faire la ronde:
Il verrait tout au plus les dehors des cités,
Des enſeignes, des murs, & des antiquités,
Il n'aura fréquenté, grace au cuiſtre incommode,
Qu'un nombre d'artiſans, miniſtres de la mode,
Et ſi ſon plat dévot n'en eſt point alarmé,
Il verra de ballets un Maître renommé,
Qui juſqu'à l'entrechat portant ſa connaiſſance,
Fera couler ſes pas au gré de la cadence;
Le beau monde ſur-tout, qu'on recherche avec ſoin,
Sera fui du bourru, qui ne le connaît point,
Qui prend Londre & Paris pour des lieux exécrables,
Où le Ciel doit lancer ſes foudres redoutables.

Poſthume, je vous plains, il valait mieux, je crois,
Elever votre fils ſous vos auſteres loix;
Voyez comme il paraît ſombre, craintif, ſauvage,
La honte & l'embarras ſe lit ſur ſon viſage,

Vien-

Viendrait-il de Paris, cet azile des jeux?
Non, vous m'en imposez, ce fils sort des Chartreux
Ah l'utile projet! Ah la belle dépense!
Pour le tenir reclus, qu'alla-t-il faire en France?
Que sait-il? qu'a-t-il vu? qu'en fit son Directeur?

Mais voyez ses habits, ils sont du bon tailleur,
De ses cheveux tappés l'élégante frisure
D'un toupet arrangé releve la parure;
Il met du grand *Passot* le génie aux abois,
Ses manchettes d'un pied débordent ses longs doigts.

Eh quoi, pour s'ajuster fit-il ce long voyage?
Qu'on aurait épargné de longueur & d'ouvrage,
Si l'on eût fait venir par le plus court chemin
Cordonnier & friseur & tailleur à Berlin!
Un jour leur eût sufi pour orner sa figure:
Croyez-vous que ce fils pourra par sa parure,
Malgré son esprit sec & son cerveau perclus,
Nous faire illusion sur son peu de vertus?

Interrogeons pourtant quelques-uns de ces peres,
De leurs desseins secrets pénétrons les misteres;
Ils ont sans doute un but, & ces sages parens
Auront pensé sur-tout au bien de leurs enfans.
Dites, lorsque vos fils de leurs coûteux voyages
Reviendront étrangers par l'air & les usages,
Qu'ils seront plus Français, plus Anglais que Germains,
Quels utiles emplois leur préparent vos soins?
S'il faut juger des faits par notre expérience,
Le hazard en décide & non votre prudence.

Je

Je vois vos voyageurs s'empresser chaque jour;
L'un juge postulant se présente à la Cour,
Il a pris ses degrés, & soutenu ses theses
A l'Université des coulisses françaises;
De crainte que CUJAS ne gâtât son cerveau,
Il ne lut que MOUHI, MONCRIF & MARIVAUX;
Il n'est aucun discours que son esprit fertile
N'embellisse d'un trait cité d'un Vaudeville.
O le Juge excellent! Heureux sont les plaideurs
Dont le sort dépendra de pareils Raporteurs!

Le flasque Dameret, fils chéri de sa mere,
Jeune athlete énervé des combats de Cythere,
Desire de couvrir ses membres délicats
Du fer, & de l'acier dont s'arment les soldats;
Il n'a jamais connu VAUBAN, FOLARD, FEUQUIERE
Mais l'art d'aimer d'OVIDE est son cours militaire.

Cet autre à son retour va se mettre à l'écart,
Imite ses ayeux & se fait campagnard;
C'était bien employé d'aller en Angleterre,
Pour s'enterrer tout vif dans le fond d'une terre.

Voilà comme ces fous ont usé de leur tems;
Mais que dirai-je enfin de tant de jeunes gens,
Errans comme ce Juif qu'on dit courir le monde,
Qui livrés aux travers dont leur esprit abonde,
Prirent, en voyageant, un goût si vagabond,
Et ne pouvant depuis rester à la maison,
Se dévouant par choix aux grandes avantures,
Finirent en fripons tout chargé d'impostures?

L'Allemagne, féconde en plats originaux,
En compte chez les Grands des plus fous, des plus ſots :
Leur impuiſſant orgueil, plein de la Cour de France,
Imite les Louis par leur magnificence.
Des Princes, dont l'Etat contient six mille arpens,
Réduiſent en jardins la moitié de leurs champs,
Et pour avoir chez eux Marly, Meudon, Verſailles,
Opreſſent leurs ſujets gémiſſans ſous les tailles,
Dans leurs vaſtes palais on chercherait un jour,
Avant que d'y trouver le Prince avec ſa cour.
Dix hourets ſont leur meute, & cent gueux leur armée;
Ils ſont nourris d'encens, ils vivent de fumée;
C'eſt le faſte des Rois, gravé dans leurs cerveaux,
Qui hâte leur ruine au fond de leurs châteaux.
Hélas! pour gouverner leurs petites Provinces,
Fallait-il voyager, & voir tant d'autres Princes
Enfler leur vanité, ſe rendre malheureux?
Qu'on eût fait ſagement de les garder chez eux!

Ces exemples récens ne corrigent perſonne,
La coutume ſe ſuit, ſoit mauvaiſe, ſoit bonne.
L'homme eſt imitateur ſans penſer, ſans juger,
Comme il voit qu'on voyage, il s'en va voyager.

Une meute dépeint les gens de cette claſſe,
Elle ſuit Farfillau qui la mene & qui chaſſe,
S'il aboie, auſſi-tôt tout aboie après lui,
Sans connaître le cerf qui devant elle a fui,
Sans ſavoir où ce chien par ſa courſe les mene,
Ils japent après lui, ne le ſuivant qu'à peine,

Nos

Nos gothiques Ayeux, dans leur grossiéreté,
Ignoraient les douceurs de la société;
Les Arts qui fleurissaient en France, en Italie,
N'avaient point réchauffé la froide Germanie;
De la Seine & du Tibre ils décoraient les bords:
Le besoin demandait qu'on voyageât alors.
L'Allemagne depuis, quittant sa barbarie,
Par les Arts, à son tour, à la fin fut polie;
L'urbanité romaine orna toutes les cours,
Mais sans autre dessein on voyagea toujours;
Cet abus, en croissant, allant à la sotise,
Infecta nos vertus des mœurs de la Tamise.

Mais malgré la coûtume, & tous ses sectateurs,
Il est des gens sensés au-dessus des erreurs,
Qui préságeant de loin, & calculant d'avance,
Pesent leurs actions au poids de la prudence.

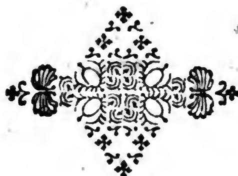
Oui, *Varus* a raison, il prétend que son fils
Augmente ses talens par des talens acquis,
Et des pays lointains raporte en sa patrie,
De la capacité, du goût, de l'industrie,
Afin que plus utile à soi-même, à l'Etat,
Dans l'emploi qui l'atend il serve avec éclat.

C'est ainsi que l'on voit sur des troncs ordinaires
Enter soigneusement des branches étrangeres,
Pour recueillir un fruit plus doux, plus excellent.

Ainsi l'heureux *Jason* revint en Conquérant
Raporter la toison dans Argos sa patrie;
Il faut au Voyageur un but & du génie.

Tandis que dans mes vers je vous tiens ce discours,
Je vois de chez *Vincent* partir de jeunes ours;
Coutume, opinion, vous gouvernez le monde,
Le sage vainement vous ataque, & vous frende.
Il n'est que trop certain, les écarts des ayeux
N'ont jamais corrigé leurs indiscrets neveux.
J'abandonne le monde en proie à sa bêtise,
Maudit soit qui prétend réformer sa sotise:
Qu'on s'abandonne au mal, qu'on s'abandonne au bien,
Voyage qui voudra, je n'en dirai plus rien.

Qu'on suive votre exemple; on aura mon sufrage,
Je condamne l'abus en aprouvant l'usage;
Si tous nos jeunes gens profitaient comme vous,
Je voudrais, ROTTEMBOURG, qu'ils voyageassent tous.



EPI-

ÉPITRE V.

A D'ARGENS.

Sur la faibleſſe de l'Eſprit humain.

Oui, je doute avec vous, j'adopte cher d'Argens,
La raiſon qui retient votre eſprit en ſuſpens,
Qui loin de décider légérement des choſes,
Vous fait modeſtement examiner les cauſes;
Vous connaiſſez l'erreur de nos opinions,
L'aveuglement honteux des ſuperſtitions:
Je vois entre les mains d'un Philoſophe libre,
Sa balance en flotant reſpecter l'équilibre.

Satisfait de douter, mais craignant d'afirmer,
Les fureurs des partis n'ont pu vous animer.
Fier & préſomptueux dans ma tendre jeuneſſe
J'aimais à décider: c'était une faibleſſe;
Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême, & l'orgueil des Docteurs.
En ſonge je volais aux plaines immortelles,
Ouvrant les yeux, j'ai vu que je n'avais point d'ailes:
Je ſus me défier d'un eſprit inventif,
Curieux mais léger, promt mais ſpéculatif,
Qui créant des erreurs, adorait ſon ouvrage.

— Il me femble, d'ARGENS, tout étant pour l'ufage,
Que nous avons reçu certain degré d'efprit,
Qui bien que limité pour nos befoins fufit,
Cet efprit fut pour nous un préfent néceffaire,
Et le Ciel le devait à l'humaine mifere;
Inférieur en force à tous les animaux,
L'homme aurait fuccombé fous le nombre des maux;
Imbécile en naiffant, expofé fans défenfe,
La mort l'eût moiffonné dès fa plus tendre enfance:
Un tiffu délié, de fragiles refforts
Artiftement unis compofent notre corps;
Contre les Aquilons & la bife perçante,
Rien ne nous garantit qu'une peau tranfparente;
Il fallait en tout tems combattre les faifons,
Tondre, filer, ourdir & tramer les toifons,
Charpenter dans les bois, creufer dans les carrieres,
Et fur des chars tremblans mener de lourdes pierres.

Mais fur tout autre foin il fallait fe nourrir,
Expliquer fes befoins, s'aider, fe fecourir,
Par des fons variés, interpretes de l'ame,
Du feu qui la nourrit communiquer la flamme,
Pour notre fûreté créer des Arts nouveaux,
Rendre le fer tranchant, dompter les animaux;
Ainfi fur nos dangers la Nature atendrie,
A la faibleffe humaine accorda l'induftrie.
Mais lorfque notre orgueil fur le bon fens prévaut,
Que notre efprit trop vain veut s'élever trop haut,
Que l'homme veut percer de fes yeux téméraires
La nuit dont la Nature a voilé fes mifteres,
Son audace frivole, au lieu d'embraffer tout,
De fon étroite fphere aprend à voir le bout.

Non

Non, l'esprit hors de sens n'a plus d'intelligence,
Nos organes grossiers sont toute sa puissance;
Notre raison sans eux comme un esquif léger,
Sans boussole & sans mâts flote au gré de la mer:
Jouet des Aquilons, perdant le port de vue,
Elle échoue aux écueils d'une terre inconnue;
A des absurdités tout sistême conduit,
En évitant Scylla, Charybde m'engloutit.

Serait-ce donc à l'homme à décider en maître
Sur tant de profondeurs qu'il ne saurait connaître?

Par le rapport des sens, & leurs illusions
Il reçoit des objets quelques impressions;
A l'entendre on dirait que le maitre du monde,
Quand il forma les cieux, quand il abaissa l'onde,
Daigna le consulter sur ces profonds desseins,
Qui réglent la nature & fixent les destins;
Et l'orgueilleuse Athene & la savante Rome
Définissaient les Dieux, lorsqu'ils ignoraient l'homme.

Est ce à toi, vil mortel, à l'esprit limité,
D'asservir sous tes loix l'immense éternité?
Parle, insecte orgueilleux, qui régis l'empyrée,
Vois l'abîme des tems & ta courte durée:
Aurais-tu précédé ces siecles si nombreux?
Toi qui ne vis qu'un jour, qui t'engloutis dans eux,
Ton oeil qui peut à peine endurer la lumiere,
Prétend percer des cieux la brillante carriere?

Plutôt des humbles champs où s'éleve Berlin,
L'on pourrait découvrir le superbe Apennin,
Que de connaître à fond tous les premiers principes;
Et pour les deviner fussions-nous tous Oedipes,

De cent dificultés cet énigme muni,
En petit comme en grand présente l'infini.

Demande à ce Docteur ce qu'est la cohérence,
S'il connaît la matiere & sa pure substance?
Il avouera que non, mais sans cesse il écrit
En mots alambiqués un roman sur l'esprit:
Par un obscur jargon il veut expliquer l'ame,
C'est un soufle, une essence, une divine flamme;
Il invente des mots au lieu de définir,
Et se perd dans sa route au lieu de l'aplanir.
Sur des sujets abstraits sa raison trop stérile,
Voulant être profonde, est tout au plus subtile.
Sait-il donc s'il est libre, ou si sa volonté
Obeït en esclave à la fatalité?
Il ne se connaît pas, mais son esprit devine
Que ce vaste Univers n'eut jamais d'origine;
Ou prétend expliquer comment Dieu par trois mots
Tira l'ordre du sein de l'antique Cahos;
Et ce juge éclairé, décidant sans connaître,
Dira comme de rien se peut former un Etre?
Sait-il ce qu'est le vuide? A-t-il pu concevoir
Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir?

Laissons à cet Anglais, digne de notre estime,
L'honneur d'avoir trouvé, par un calcul sublime,
Les effets merveilleux nés de l'atraction;
Qu'il daigne m'expliquer ce qu'est l'impulsion,
Est quel est ce pouvoir dont l'effet peut produire
Qu'un corps, pesant sur l'autre, également l'atire?
Le grand NEWTON l'ignore & son art n'en dit rien,
Qui poussera plus loin son calcul que le sien?

Dans

Dans une région de ténebres couverte,
Qui de ces grands secrets fera la découverte;
Si cet esprit puissant fait pour y réussir,
Malgré tous ses efforts n'a pu les éclaircir?

Lorsqu'un enfant d'Euclide avec exactitude
Veut marquer sur un plan les lieux, leur latitude,
Niveler des valons ou mesurer des champs,
Il éprouve d'abord ses divers instrumens,
Son opération dépend de leur justesse.

Cet usage en effet est rempli de sagesse,
Si l'on veut raisonner, n'est-il pas de saison
De connaître, avant tout, quelle est notre raison?
Mais l'homme qui s'ignore, au hazard s'abandonne,
Il rejette, il aprouve, il décide, il ordonne:
Resserré dans lui-même, un desir curieux
Egare sa pensée & la perd dans les Cieux,
Sait-il si la raison est frivole ou solide?
Si son esprit ardent peut se tenir en bride?
Ou si malgré ce frein, par dés écarts fréquens
L'imagination emporte le bon sens?
Mais l'orgueil dans son cœur respecte sa folie,
Il craint un examen qui toujours l'humilie.

On dirait en effet, que notre esprit trompeur,
Froid pour la vérité, s'échaufe pour l'erreur;
Dans cent absurdités sa faiblesse nous plonge:
Du brillant merveilleux le séduisant mensonge,
S'imprimant dans l'esprit avec facilité,
Nourrit de fictions notre crédulité:

Il eſt comme un miroir dont la glace infidele,
Loin de peindre à nos yeux une image réelle,
Des rayons qu'il reçoit confondant les clartés,
Défigure les traits qui lui ſont préſentés.

Lhomme ne connait pas juſqu'où va ſa faibleſſe;
Au ſein de la folie il vante ſa ſageſſe;
Enivré d'amour propre il cherit ſes talens,
Et de ſa propre main ſe parfume d'encens.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon chagrin l'accuſe,
Du matin juſqu'au ſoir voyez comme il s'abuſe;
Qu'un adepte paraiſſe, & promette ſon or,
Cent dupes du grand œuvre en atendront leur ſort;
Leur erreur ne voit pas, du gain trop animée,
Que leur bien au creuſer ſe diſſipe en fumée.
Qu'un Aſtrologue vienne, & liſant dans les cieux,
Annonce par ſon art un avenir facheux,
Le peuple plein d'efroi, rêveur & taciturne,
Tremble pour les malheurs que lui prédit Saturne,
Et croit, pour avertir des grands événemens,
Que Dieu daigne troubler l'ordre des élemens.
Quoi! ces aſtres muets ſont-ils donc des Prophetes?
Quoi! tout eſt-il perdu quand on voit des Cometes?

J'en ſais dont les cerveaux ſont vivement frapés
D'eſprits, & de vampirs autour d'eux atroupés;
Les ombres dans la nuit leur ſemblent des fantômes:
Sans ceſſe en frénéſie, ils en ont les ſimptômes,
Et toujours alarmés de ſpectres éfrayans,
Ils accuſent les morts des crimes des vivans.

Les

Les superstitieux, encor plus ridicules,
Sur les absurdités n'ont jamais de scrupules;
Combien n'a-t-on pas vu d'habiles imposteurs
Du stupide public cimenter les erreurs?
Sous des mots captieux proférer des oracles?
Par des prestiges vains fabriquer des miracles?

Rassemblons tous les tems, voyons tous les pays
De Lisbonne à Pékin, d'Archangel à Memphis,
S'en trouve-t-il un seul, je consens qu'on le nomme,
Dont le culte insensé n'ait pas dégradé l'homme?

Oui, l'homme de tout tems fut le jouet honteux
Des grossieres erreurs des prêtres frauduleux;
Il a tout adoré jusqu'à la plante vile (*);
L'encens fuma jadis devant le crocodile.
O comble de forfaits! nos antiques Germains
Prodiguaient leur encens à des Dieux inhumains.
L'erreur leur immolait, pour apaiser leurs haines,
Sur des autels sanglans des victimes humaines.

Du moins le monde en paix, suivant ses visions,
N'avoit point combattu pour ses opinions;
Mais depuis les Chrétiens dans leur sang se plongerent,
Pour des dogmes nouveaux par fureur s'égorgerent;
Défenseurs d'une Foi qu'ils ne comprenaient pas,
Ces dévots assassins se portoient le trépas:
Et le monde changea pour des erreurs nouvelles
Ses antiques erreurs, sans rien gagner par elles;
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé
Ou doute par faiblesse, ou croit par préjugé!

Mais

(*) *L'Oignon.*

Mais que devient au fond cette raiſon ſi vaine,
Reine des animaux, qui fait tant la hautaine?
Je n'y vois que foibleſſe & qu'imbécilité,
Le bon ſens eſt captif de la crédulité;
Une erreur ſinguliere eſt ſûre de ſéduire:
FOLARD à ſaint Médard a pu nous en inſtruire.
Le bon ſens eſt voiſin du tranſport inſenſé,
L'entre-deux par malheur eſt bien peu nuancé;
Oui, l'ame la plus forte eſt pleine de faibleſſe,
Ce n'eſt qu'un bon eſprit qui voit ſa petiteſſe.

Les hommes doivent tout aux organes des ſens.
Leur miniſtere inſtruit leurs eſprits impuiſſans;
Par eux en combinant s'acquiert l'expérience,
C'eſt le ſeul point d'appui de leur intelligence:
Mais ne jugeant de tout que par comparaiſon,
Dès qu'ils ſortent des ſens ils perdent leur raiſon.
De leur eſprit borné la petite etendue
Ne peut ſaiſir ni rendre une choſe inconnue;
De tant de mots nouveaux les ſons articulés.
Envelopent des riens en termes empoulés.

De ce vaſte Univers atome imperceptible,
Crois-tu que l'infini devait t'être acceſſible?
Dans tes projets hautains il n'eſt point de milieu,
Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont d'un Dieu.

Tandis que l'Aigle ateint le ſéjour du tonnerre,
La timide Progné vole en raſant la terre;
Ni trop haut, ni trop bas prenons un vol moyen,
La prudence le régle & lui ſert de ſoutien.

Non,

Non, ne condamnons point cet amour des Sciences,
Qui remplit notre esprit d'utiles connaissances;
Qu'un sage soit savant; mais loin de s'entêter,
Qu'aprenant à connaître il aprenne à douter,
Et que de sa raison gouvernant la faiblesse,
Dans son propre néant il puise la Sagesse.
Un peu d'or pour un pauvre est un immense bien;
C'est aprendre beaucoup de voir qu'on ne sait rien.
De tous les animaux que l'Univers enferme,
Chaque espece a ses loix, ses limites, son terme;
La Nature fixa, par ses arrangemens,
Leurs domaines bornés à certains élémens.
L'homme est ainsi qu'Antée, illustré par la fable:
Sur terre ce géant fut toujours indomtable,
Mais par Hercule un jour dans les airs élevé,
Perdant son élément il périt étoufé.
Il faut, sage d'Argens, s'enfermer dans sa sphere,
Qui pourrait respirer hors de son atmosphere,
Dans l'orbe de Mercure ou bien de Jupiter?
Le Paon périt sous l'eau, le Dauphin meurt à l'air.

De même notre esprit, sans tenter l'impossible,
Ne doit jamais sortir hors du monde sensible;
C'est l'orgueil en un mot qu'il nous faut étoufer,
L'homme est fait pour agir, non pour philosopher.
Nos organes, d'Argens, seraient d'autre fabrique,
Si l'homme eût été fait pour la Métaphysique;
Notre esprit dégagé des terrestres liens
Pourrait, en s'élevant aux champs aériens,
Y voir ce qu'il supose & tout ce qu'il ignore,
Ces esprits immortels, ce Dieu que l'on adore;
Nos yeux seraient perçans, nos desirs satisfaits,
On n'aurait plus besoin du microscope anglais,

Point

Point de problême alors, tout ſerait axiome,
On pourrait diſſéquer la monade & l'atome,
Et prenant la Nature à l'inſtant que tout nait,
Décompoſer chaque Etre, & ſavoir ce qu'il eſt.

L'Eternel nous cacha ces objets des Sciences,
Il nous rendit heureux ſans tant de connaiſſances;
Plions modeſtement nos vœux à ſes arrêts,
Du lot qui nous échut ſoyons tous ſatisfaits,
Qu'à notre eſprit débile, & prudemment timide,
La modération ſerve toujours de guide.
Ce fut dans ſon école où fleurit autrefois
Ce Philoſophe Grec *) dont nous ſuivons les loix;
Ce Sage, de l'erreur craignant le bras magique,
Contr'elle ſe couvrit de l'égide ſceptique;
De notre faible eſprit il connaiſſait l'orgueil,
Et d'un ſiſtême adroit le dangereux écueil.

Cicéron, ſon diſciple, au fond de l'Auſonie
Tranſporta ſon école & ſon Academie;
Philoſophe prudent, généreux Sénateur,
Pere de la Patrie, & fléau de l'erreur.

O ſage Cicéron, préſidez à ma verve,
Soyez mon Uranie & ſoyez ma Minerve,
Vous de qui l'éloquence en plein barreau domta
Le rapace Verres, l'afreux Catilina,
Qui retiré depuis dans les champs de Tuſcule
Aprîtes à douter au monde trop crédule,
Et peignant la vertu dans toute ſa beauté,
Montrates le chemin de la félicité.

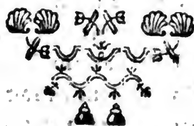
Oui

*) *Carneade*,

Oui, laiſſons dans les cieux la Science ſublime,
Travaillons dans le monde à détruire le crime;
Que ſert-il après tout à l'eſprit curieux
De deſcendre aux enfers, d'eſcalader les cieux?
Loin de nous égarer dans ce ſombre dédale,
Apliquons notre eſprit à l'utile Morale:
C'eſt elle qui ſondant tous les replis des cœurs,
Sans fard oſe aux Mortels reprocher leurs noirceurs,
Dévoiler leurs défauts, ataquer leurs caprices,
Diſtinguer hardiment leurs vertus & leurs vices,
Domter des paſſions tous les tranſports outrés
Changer des furieux en humains modérés,
Nous aprendre à connaître au fond ce que nous ſommes,
Et rabaiſſer les Rois juſqu'au niveau des hommes:
C'eſt elle qui nous fait triompher des revers.

O céleſte Morale, épurez tous mes vers:
Accordez EPICURE avec l'âpre Stoïque,
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tiranique,
Préparez le chemin qui mene à la vertu,
Plus on l'adoucira, plus il ſera battu.

Tant que la deſtinée & ſa viciſſitude
Prolongera mes jours, j'en ferai mon étude,
Et ſans perdre à connaître un tems fait pour jouir,
DESCARTES ni LEIBNITZ ne pourront m'éblouir.



ÉPITRE

ÉPITRE VI.

AU COMTE GOTTER.

Combien de travaux il faut pour satisfaire des Epicuriens

O Comte fortuné, qui dans l'indépendance
Jouïssez en repos des fruits de l'opulence,
Fils chéri de Bacchus & de la volupté,
Nourri dans le berceau de la prospérité.
L'instinct vaut à vos yeux toute philosophie,
Vous mettez à profit les douceurs de la vie;
Dans les bras des plaisirs, sans vous charger de soins,
Vous laissez aux mortels, pour vos nombreux besoins,
Epuiser leurs talens, les arts & l'industrie.

Dans la pompe des Rois votre grandeur nourrie
Ignore les détails qui vous rendent heureux;
Si vous y descendez, c'est d'un air dédaigneux,
Ou c'est pour mépriser un ouvrier vulgaire,
De vos diférens goûts esclave mercénaire;
Vous prétendez sans peine avoir tous les plaisirs,
Ordonner, & d'abord contenter vos desirs:
Trop promptement lassé par un luxe ordinaire,
Il vous faut du nouveau dont l'attrait vous fait plaire,
Par des rafinemens ressusciter vos goûts,
Recourir à la mode, invention des fous.

Quel

Quel terrible embarras de ſervir votre table!
Souvent votre *Joyard* veut ſe donner au Diable,
Pour inventer des mets, dignes dons de Comus,
Sous leurs déguiſemens à peine encore connus;
Et vous n'apercevez ſous tant de maſcarades
Que pâtés, hachis fins, farces & marinades,
Vous ne connaiſſez plus la chair qui vous nourrit,
Satisfait d'aſſouvir votre avide apétit;
Mais promptement puni d'un excès qui vous flate,
Il faut avoir recours aux enfans d'Hipocrate
Et réduire à la caſſe, à la manne, au ſéné
D'un apétit glouton le goût déſordonné.

Tels ſont tous ces repas goûtés dans l'indolence,
Où l'ennui, compagnon de la magnificence,
Souvent jette au hazard ſes languiſſans pavots,
Fait bailler l'enjouement & glace les bons mots.

Tandis que les feſtins, le luxe & la pareſſe
De vos ſens émouſſés ſéduiſent la moleſſe;
Qu'il en coûte aux humains pour contenter vos goûts!
Que de bras occupés à travailler pour vous!
Regardez ce ſpectacle, & ſoufrez que ma Muſe
De leurs nombreux travaux un moment vous amuſe,
Ces objets ne ſont bas que pour des ignorans.

Cet immenſe Univers, ces divers élémens
Fourniſſent vos repas, la féconde Nature
Réſerve ſes faveurs aux enfans d'Epicure:
Nos ruiſſeaux, nos étangs vous donnent leurs poiſſons,
L'air donne ſes oiſeaux, la terre ſes moiſſons,
Et la mer vous préſente, en fouillant ſes abimes,
Ces monſtres recherchés, malheureuſes victimes
De la voracité des célebres gourmets.

Mais laiſſons pour un tems tous ces étranges mets,
Ces turbots, ces poupars & ces ragoûts bizarres,
Moins bienfaiſans, moins bons que ſinguliers & rares;
Loin de l'art des Nevers & du rafinement,
Conſidérons ce pain, pur & ſimple aliment,
Qui ſert toujours de baſe à notre nourriture;
Qu'il coûte de travaux, de ſoins & de culture!

Voyez ces laboureurs dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue & cultivent les champs;
Ils éterniſent l'art qu'enſeigna *Triptolême*,
Par leurs ruſtiques mains le grain divers ſe ſeme,
On creuſe avec le fer, on ferme les ſillons,
L'ouvrage a préparé d'abondantes moiſſons;
En vain ſur les guérets l'Aquilon ſoufle & gronde,
Vers le riant Printems la ſemence féconde,
Se ſentant des faveurs de la blonde Cérès,
Germe, pouſſe, s'éleve & couvre les guérets
De ſa plante toufue en Eté jauniſſante;
Alors le laboureur ſaiſit ſa faulx tranchante,
Et moiſſonne à grands coups cette forêt d'épis,
Et l'on voit ſur ſes pas ſes enfans accroupis,
Qui recueillant le bled de leurs rateaux fideles,
Après l'avoir lié, l'entaſſent en javelles;
Delà le bœuf tardif vers le plus proche lieu
Traîne à pas lents ce poids qui fait gémir l'aiſſieu:
Plus loin des bras nerveux, forts de leur tempérance,
Par des coups redoublés le battent en cadence,
Et ſéparent enfin par leurs peſans fléaux
L'aliment des humains de celui des troupeaux.

Voici de nouveaux ſoins, ce grain que l'on ſépare,
Par un autre inſtrument ſe broye & ſe prépare,

Il change de nature, une pierre en tournant
Opere ce miracle à la faveur du vent;
C'eſt une poudre fine artiſtement broyée,
Il faut pour vous nourrir qu'elle ſoit délayée,
Que la chaleur du four & l'aide du levain
Par un dernier effort la transforment en pain.

Dans vos riches palais, votre fiere moleſſe
De ce ſimple aliment dédaigne la baſſeſſe,
Trop loin des laboureurs, qui peuplent les hameaux,
Vous couvrez de mépris leurs utiles travaux.
Vous ignorez encor par quel immenſe ouvrage
Le Français prépara cet excellent breuvage
Ce vin que vous buvez d'un air de connaiſſeur,
Et dont vous nous vantez la ſève & la douceur,
Les fertiles côteaux où ſerpente la Saone
L'ont fait croitre & mûrir vers la fin de l'Automne;
Le Vigneron ſoigneux en cultiva le plant,
Il donna des appuis au débile ſarment,
Il preſſa des raiſins la liqueur empourprée,
Dans la cuve en bouillant de la lie épurée;
Ce jus clarifié ſans mélange, ſans art,
Vieilli dans ſes vaiſſeaux devient ce doux nectar
Dont les flots de rubis colorent votre verre.
Et ce brillant criſtal que vous jettez par terre,
Ce vaſe tranſparent que vous n'eſtimez plus
Dans les bruyans tranſports des plaiſirs de Bacchus,
Vous le devez encore à l'induſtrie humaine.

La cendre, la fougere, & le ſable d'arene
Préparés par les mains d'un habile artiſan,
Changent de forme & d'être en un braſier ardent,

Leur compoſition, de dure & de ſolide,
Par la vertu du feu, ſoudain devient fluide.
L'ouvrier, en ſouflant par un tube de fer,
Dilate cette maſſe & la gonfle par l'air;
Souple au gré du ciſeau dont elle eſt arrondie,
Elle devient criſtal dès qu'elle eſt réfroidie,
Et permet aux rayons d'oſer la traverſer.

Ainſi s'eſt fait ce verre où l'on vous voit verſer
Cette boiſſon des Dieux, cette liqueur riante,
Qui vous fait ſavourer ſa mouſſe petillante.

Avec plus d'art encor ſe font ces grands trumeaux
Dont la glace polie, égale & ſans défauts,
Vous rend exactement, comme un portrait fidele,
Les diférens objets qui ſont vis-à-vis d'elle.
C'eſt-là tous les matins, après votre réveil,
Sur le choix des atours que vous prenez conſeil;
Ce miroir toujours vrai regle votre parure,
Il vous fait arranger la fauſſe chevelure
Qu'on emprunta d'autrui, qu'on boucla tout exprès,
Pour que votre front chauve eût de nouveaux atraits.

Et cet habit ſuperbe avorton de la mode,
Qui plus il paraît beau, plus il eſt incommode,
Vous dérobe ſous l'or le drap & ſa couleur,
Savez-vous qui l'a fait? Ce n'eſt pas le tailleur,
Qui toiſant votre corps ſur ſon moule façonne
Le drap auné, coupé, recouſu, qu'il galonne.

Examinez ces champs, ces boſquets, ces valons:
Voyez-vous ce berger qui conduit ſes moutons?

Il les tond deux fois l'an, leur utile dépouille
Se convertit en fil, passant sur la quenouille;
Pour en faire une étoffe on monte des métiers,
Minerve dans cet art forma les ouvriers:
Que d'hommes occupés, & que de mains adraites
Sur la trame avec bruit font voler les navettes!
Un nouvel Univers nous fournit la couleur
Qui fait perdre à ce drap sa mal-propre blancheur,
Des couleurs de l'Iris on a l'art de le teindre,
Pour lui donner du lustre on employe un cylindre,
Qui de son poids égal, en roulant, l'aplatit;
Par ces travaux s'est fait le drap qui vous vêtit.

O triomphe de l'art & de l'adresse humaine!
Ces tableaux sont tissus d'or, de soie, & de laine,
Un éleve d'Apelle en donna le dessein,
Correge & Raphael conduisirent sa main;
Ces contours, ces couleurs animent la tenture
La haute-lisse exacte égale la peinture.
Oui, Mercier, (*) ton aiguille, à l'aide du fuseau,
Peut concourir au prix qu'on destine au pinceau:
Tout personnage a vie, il agit, il s'élance
Le lointain fuit des yeux, aidé par la nuance;
Ces ouvrages parfaits, poussés au clair-obscur,
Couvrent dans vos palais la nudité du mur;
Vos yeux pour leurs beautés sont pleins d'indifférence;
A quoi servent ces biens sans goût, sans connaissance?
Il faut avoir sur eux quelque érudition,
Ou bien, point de plaisir dans leur possession.

Ah! si dans vos grands biens vous voulez vous complaire,
Qu'un sentiment plus fin sur les arts vous éclaire!

 Ajou-

(*) *Le premier qui ait fait des tapisseries à Berlin.*

Ajoutez au bonheur un goût plus rafiné,
Aprenez à connaître, ô mortel fortuné,
De quel prix eſt pour vous l'induſtrie & l'ouvrage,
Du moins à ces travaux donnez votre ſufrage.

Mais je parle des Arts du ton d'un amateur,
La moindre atention laſſe votre Grandeur,
Vos ſens ſont engourdis, vous ſortez d'une fête,
Les vapeurs du dîné vous montent à la tête;
Vous allez digérer dans un profond repos:
La moleſſe déjà vous couvre de pavots;
Vous allez vous livrer, fatigué de la table,
Sur un ſopha commode, au ſommeil délectable;
Ou bien ſans y penſer je vous vois parcourir
Des obſcenes Romans, ennuyeux à mourir,
Oeuvres qui de nos tems dénotent les miſeres,
Et partagent le ſort d'inſectes éphémeres;
Vous liſez ces écrits, de votre propre aveu,
Pour tuer les momens juſqu'à l'heure du jeu;
Cette heure ſonne enfin, votre carillon chante.

Savez-vous comme on rend cette montre agiſſante?
Par quels moyens ſecrets ſes reſſorts diférens
Travaillent de concert à meſurer le tems?
Comment ſur ſon cadran en tournant en ſilence,
L'aiguille, en vous marquant le moment qui s'élance,
Aidé du carillon dont le bruit retentit,
Du matin juſqu'au ſoir, COMTE, vous avertit
De la fin de vos jours, dont le terme s'avance,
Et de ce tems perdu par votre nonchalance?

Mais tout eſt préparé, votre jeu vous atend,
Votre front s'éclaircit, votre cœur eſt content;

En

En vain l'obſcure nuit baiſſe ſes ſombres voiles,
L'induſtrie a pour vous inventé des étoiles,
Qui de votre ſalon chaſſent l'obſcurité,
Et raviſſent les yeux par leur vive clarté:
Ici d'un jeu nouveau l'amuſement s'aprête,
Vous comptez ſur le ſort qui regne à la Comete.

Ces cartons par *Muller* *) timbrés, bariolés,
Sont par vos doigts adraits rapidement mêlés,
Et leurs combinaiſons, que le hazard amene,
Reglent de votre jeu la fortune incertaine;
Ces *Louis*, ces *Ducats*, entaſſés en monceaux
Vont paſſer tour-à-tour à des maîtres nouveaux.

Mais d'où vous vient cet or, ce métal pure & rare?
Qu'importe, dites-vous, quel climat le prépare!
On ne l'a point creuſé dans ces monts ſourcilleux
Qui non loin de Goslar s'élevent juſqu'aux cieux;
Leur ſtérile tribut, dont on ſe glorifie,
N'enrichira jamais la vuide Weſtphalie.

Ah, cher Comte, aprenez à votre étonnement,
Les prodiges qu'on doit au pouvoir de l'aimant;
De ſes propriétés la vertu découverte
Aux Sciences montra plus d'une route ouverte;
L'art à ces vérités joignit l'invention,
Le fer obéiſſant connut l'atraction;
Et frotté par l'aimant on vit l'aiguille habile
Vers le Pole tourner ſur ſon pivot mobile;
Un Génois, partagé d'un eſprit créateur,
Amant des vérités & rempli de valeur,
Aſſuré des effets du pouvoir magnétique,
Fonda ſur leurs vertus ſon projet héroïque.

*) *Chargé du timbre des cartes à Berlin.*

Il fit sur des chantiers construire ses vaisseaux,
Les peuples de Lusus furent ses matelots,
Ses mâts vinrent d'ici, ses voiles du Batave,
Son goudron des climats où naît le Russe esclave;
Et ce nouveau Jason s'embarqua sur les mers,
Résolu de trouver un nouvel Univers.
On leve l'ancre, il part guidé par sa boussole,
Il brave tous les vents déchaînés par Eole,
Tous les flots soulevés du fougueux Océan:
Sa proue, en fendant l'eau, s'aproche du couchant,
Et baloté long-tems entre le ciel & l'onde,
Après un long voyage, il trouve un autre monde.

Ferdinand, attentif à d'aussi grands travaux,
Fait du port de Cadix partir d'autres vaisseaux,
De Dieu dans l'Amérique il veut venger la cause,
Les Saints sont ennichés sur les bords du Potose.
Les Incas déthrônés sont livrés à la mort.

Ainsi l'espoir du gain, l'ardente soif de l'or
Aprit aux Espagnols, secourus par Neptune,
Sur des bords étrangers à chercher la Fortune;
Cortes, le fier Cortes avec peu de soldats
Domta Montezuma, subjugua ses Etats.
L'Amériquain troublé voit, rempli d'épouvante,
Aprocher de ses bords une ville flôtante,
Et huit cens Espagnols lui paraissent des Dieux,
Ils portent le tonnere, ils lui lancent leurs feux;
Des monstres inconnus, des Centaures rapides
L'ateignent en courant de leurs traits homicides:
Tout se soumet, tout plie, on enchaine le Roi,
Cortes aux Mexicains fait respecter sa loi:

Ces

Ces cruels conquérans, dans ces champs de leur gloire,
Par des meurtres afreux ternissent leur victoire;
Les Caciques, les Rois sont livrés au trépas.

Depuis, l'astre brûlant de ces riches climats,
En dardant ses rayons sur cette ardente zone,
Ne vit plus de Cacique ou de Roi sur le thrône;
Le peuple avait péri comme ses Souverains,
Les fleuves regorgeaient du sang des Mexicains;
Parmi tant de fureurs & tant de funérailles
On fouillait dans les monts, du sein de leurs entrailles
L'Espagnol retirait ce dangereux métal,
Du vice des humains mobile principal;
Les riches minéraux que cachait l'Amérique,
La dépouille des Rois, les trésors du Mexique
Et tous ces biens, acquis par des crimes hardis,
Pour enrichir Madrid passerent à Cadix.
On timbra les lingots, la piece eut son poids juste,
De Charles*) à chacune on imprima le buste;
Ces signes des valeurs reçurent divers noms,
On vit Piastres, Ducats, Pistoles, Patacons;
Par les ressorts nombreux qui meuvent le commerce,
Ce métal en Europe à pleine main se verse.

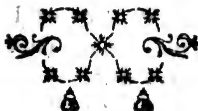
Voyez-vous de bateaux ces grands fleuves couverts?
Ils portent nos moissons dans de lointaines mers;
L'Espagnol les reçoit, il nous rend des especes,
Et de ce troc heureux dérivent nos richesses;
Les tributs du Mexique, en Prusse transportés,
Entretiennent les arts dans les grandes cités;
Ils font naître le luxe, enfant de l'opulence,
Des villes aux hameaux circuler la dépense;

*) *Charles-Quint.*

Le laboureur qui vend le fruit de sa sueur
Du prix qu'il en reçoit va payer son Seigneur;
C'est lui qui vous fournit, à force de fatigue,
Ces ducats dont au jeu vous êtes si prodigue.
Jugez, Comte, jugez, par ces faibles desseins,
Des travaux étonnans qu'embrassent les humains;
Je n'ai pas tout dépeint, la matiere est immense,
Et je laisse à Bernis sa stérile abondance.

Mais ceci vous sufit, vous voyez les liens
Dont l'avantage égal unit les citoyens,
L'industrie en tous lieux qui s'accroît & s'exerce,
L'ouvrage encouragé par l'apas du commerce;
L'Asie & l'Amérique ont contenté nos goûts,
Nous travaillons pour eux, ils travaillent pour nous.

Méprisez-vous encor ces artisans habiles,
A vous, à leur patrie, au genre humain utiles?
Leurs occupations les rendent vertueux,
Comte, de leur bonheur devenez envieux,
Vos jours semblent plus longs que chez eux les semaines.
Les vrais plaisirs sont ceux qu'ont acheté les peines:
La paresse offre à l'homme une fausse douceur;
Le travail est pour lui la source du bonheur.



EPI-

ÉPITRE VII.

A MAUPERTUIS.

La Providence ne s'intéresse point à l'individu, mais à l'espece.

Non, ne présumez point, sublime Maupertuis,
Que Dieu regle un détail trop au-dessous de lui:
De nos frêles destins, de notre petitesse
Le Ciel n'occupe point sa suprême sagesse;
Quoi notre individu, quoi nos nombreux besoins
Méritent-ils sur eux de distraire ses soins?

Ce moteur inconnu, cette cause premiere,
En donnant une forme à l'antique matiere,
Aux êtres imposa ses immuables loix:
Vers un centre commun gravitent tous les poids,
Le feu dans l'air éleve une flamme ondoyante,
L'eau sans rétrograder suit le cours de sa pente,
Tout genre est limité dans son petit circuit;
D'un pepin de pomier l'arbre se reproduit;
Mais jamais ce pepin ne produira des roses:
Les effets sont toujours les esclaves des causes.

Ainsi l'homme en naissant reçut les passions,
Ces tirans de son cœur & de ses actions;
Leur empire est connu par des effets semblables,
La trahison nâquit des haines implacables;

L'amour à ses douceurs mêle un cruel poison,
Il égare l'esprit & séduit la raison;
Inquiet, soupçonneux, rempli de jalousie,
Il produit la fureur ou la mélancolie.
La colere est subite, aveugle en ses accès,
Et pousse les humains au comble des forfaits;
Nous sommes tous marqués d'un de ces caracteres,
Ils ont, vous le voyez, des suites nécessaires:
Un *Héraclite* pleure, un *Démocrite* rit,
L'atrabilaire est dur, & l'humain s'atendrit.

Dieu fit ces passions, une main inconnue
Dans un ordre ignoré par-tout les distribue.
Tant de variétés, tant de destins divers
Par leurs combinaisons décorent l'Univers,
Et d'un spectacle usé renouvellent la scene.

Mais l'Etre tout-puissant ne se met point en peine
Du rôle que je joue & du sort qui m'atend,
Mon principe m'entraîne, & je suis son torrent:
Si du faîte des Cieux il abaisse sa vue,
Il voit, d'un œil égal, la rose & la cigue:
Le grand est son ouvrage, & dans l'immensité
Il fait manifester toute sa majesté:
Dans de vastes desseins ce Dieu peut se complaire;
Mais il est sourd aux cris du stupide vulgaire:
Sans soins, sans embarras, sans peine, sans tourment
Il fait que la Nature, exécutant son plan
Obéit à ses loix sans leur donner d'ateinte,
Et garde les vertus dont il l'avait empreinte.

Tel, sûr de son ouvrage, un Horloger expert
Agence des ressorts pour agir de concert,

Et

Et donne au mouvement ſon allure conſtante,
Au principe moteur la montre obéiſſante,
Dans l'abſence du maître, accomplit ſes deſſeins.

Et tel, ayant poſé des principes certains,
Dieu ſoumit les effets à leur premieres cauſes,
Sûr des événemens il laiſſe aller les choſes;
Ce qui nous paraît bien, ce qui nous paraît mal,
Tout concourt en effet à ſon plan général.

Les loix qu'à la matiere impoſa ſa ſageſſe
Se bornent au devoir de conſerver l'eſpece;
Tout ce qui ſe détruit doit être remplacé.

Ainſi le tems préſent repare le paſſé,
Ainſi nous occupons les places de nos peres,
Les aigles, les vautours engendrent dans leurs aires;
Le Rhin fournit la mer du tribut de ſes eaux,
Là naiſſent des forêts, ici des végétaux;
Leur ſemence diverſe, également féconde,
Alors qu'il dépérit, renouvelle le monde;
Mais leur force inhérente & leur fécondité,
Ne produit qu'un ſeul genre à jamais limité.

Connaiſſez la Nature, atentive à l'eſpece,
Nos pertes par ſes ſoins ſe réparent ſans ceſſe;
Par ſa fécondité le monde eſt maintenu,
Et ſon ſein abondant fournit au ſuperflu:
Elle ſait que le gland peut reproduire un chêne,
Mais de ces glands perdus elle n'eſt point en peine,
Qui tombent les hyvers, abattus par les vents,
Et ſans multiplier pourriſſent dans les champs.

Qu'un

Qu'un déluge en Eté détruise la semence;
Le grain en d'autres lieux revient en abondance;
Que l'Afrique fournisse aux besoins des Français,
Que les champs des Germains nourrissent les Anglais:
Ces objets, grands pour nous, petits pour la Nature,
N'importent point au monde, il poursuit son allure.

Voyez, quand le Printems vient déchaîner les eaux,
Que les torrens Saxons font enfler nos ruisseaux,
Dans son cours orgueilleux l'Elbe majestueuse,
Etendre sur les prés sa fange limoneuse,
Changer en serpentant la forme de son lit,
Couvrir un de ses bords de son onde qui fuit;
Sans égard au terrein, qu'il soit le mien, le vôtre,
Ce qu'elle prend à l'un, elle le rend à l'autre.

Ainsi pour l'Univers il n'est rien de perdu,
Mais Dieu ne descend point jusqu'à l'individu;
Il rit de l'homme vain, qui rempli de lui-même,
Mécontent de son sort, blâme l'Etre suprême.

Eh quoi! la taupe aveugle, en son vil souterrein,
Doit-elle critiquer les palais de Berlin?
Peut-elle apercevoir leur immense étendue?
A sa motte de terre elle borne sa vue.

Maupertuis, l'homme est taupe, étroitement borné,
Par l'instinct de ses sens il se trouve enchaîné,
Ses jugemens sont faux, ses lumieres trompeuses.

Ce Campagnard se plaint que des sources bourbeuses
Coulent par le gagnage à travers ses valons,

Il

Il accuſe les Dieux ; connait-il leurs raiſons ?
Ce marais deſſéché qui forme ſa prairie
A l'utile ruiſſeau doit ſon herbe fleurie,
Et ces eaux, ſerpentant par des détours divers,
Par les bouches d'un fleuve enrichiſſent les mers.

Tels ſont nos préjugés : l'homme d'un regard louche
Voit & ſent vivement le malheur qui le touche ;
Mais il n'aperçoit point dans la totalité
Le bien que ſon mal fait à la ſociété.

Atome imperceptible, inſecte qui murmure,
De quel tort te plains-tu ? Que te doit la Nature ?
T'avait-elle promis de troubler l'Univers
Pour t'épargner des ſoins, des peines, des revers ?
Etoufe ton orgueil, qui te rend miſérable,
Et ſouviens-toi toujours du ciron de la fable.

Dans l'ordre général, par le ciel arrêté,
Un homme, un Etat même eſt à peine compté ;
Un Empire n'eſt rien, il diſparaît dans l'ombre
De ce vaſte Univers, de ces mondes ſans nombre
Qui nagent dans le vuide autour de leurs ſoleils,
Supérieurs au nôtre, ou du moins ſes pareils.

Des plus puiſſans Etats examinons l'hiſtoire :
Je vois de grands revers à côté de leur gloire ;
La Grece, jadis libre, eſclave des Romains ;
La maîtreſſe des mers & des champs Afriquains,
Par SCIPION conquiſe, abattue & raſée.
Par les Huns, & les Goths je vois Rome embraſée.

Ici

Ici tout un pays ſubmergé par les flots,
Là Marſeille livrée aux fureurs d'Atropos;
Tant de vaſtes Etats, tant d'immenſes coloſſes
Ebranlés & détruits par des peuples féroces,
De la viciſſitude ils ſe reſſentent tous.
Vous voyez donc que Dieu ne deſcend point à nous,
Inſenſible aux fléaux qui ravagent le monde,
Nous n'occupons jamais ſa ſageſſe profonde:
Il voit tout dans le grand où l'homme eſt englouti.

Oui, dans l'immenſité l'homme eſt anéanti,
Oui cette vérité, qui bleſſe une ame vaine,
Par les événemens paraît claire & certaine.

Lorſque l'aſtre des jours, qui regle les ſaiſons,
De ſes rayons ardens vient brûler nos moiſſons,
Et que les cieux d'airain, qu'à grands cris on implore,
Refuſent aux mortels juſqu'aux pleurs de l'aurore,
L'Etat prévoit ſa perte, il va manquer de pain;
Le beſoin, la pâleur, la miſere, la faim,
L'horreur, le déſeſpoir, & la mort implacable
Font dans tout le Royaume un ravage éfroyable.

Si Dieu daignait veiller ſur nos faibles deſtins,
A ces calamités donnerait-il les mains?
Verrait-il de ſang froid le démon de la guerre
Voler d'un pole à l'autre, en détruiſant la terre?
Ces crimes, ces fureurs, ces pays ravagés,
Ces maſſacres afreux de mortels égorgés,
Tous ces combats ſanglans qui nous enſéveliſſent,
Ces générations qui par le fer périſſent?

Malgré tant de fléaux cruels au genre humain,
L'eſpece fierement triomphe du deſtin.

Qu'in

Qu'un Monarque abſolu, par des arrêts très ſages,
Proſcrive les moineaux qui pillent les villages,
Le mal qu'ils ſoufriront de ſa rigidité,
N'aprochera jamais de leur fécondité.

Les animaux privés, aux humains ſerviables,
Ont pour multiplier des reſſources ſemblables;
Notre voracité de leur chair ſe nourrit,
Mais il en nait par-tout bien plus qu'il n'en périt.

Ce mal contagieux eſt préſent à ma vue
Qui ravit la geniſſe au joug de la charrue;
Nos prés ſemblent déſerts, ſur nos troupeaux nombreux
La mort apeſantit ſon glaive rigoureux;
Tous les ſecours de l'art leur furent inutiles,
Nos champs, ſans leurs travaux, vont demeurer ſtériles;
Le triſte laboureur penſif, déſeſpéré,
Sans toucher ſon rateau demeure déſœuvré:
Les Français, les Bretons, la vaſte Germanie,
La Pruſſe, tout le Nord & la froide Scythie
Eprouvent de ces maux les cruelles rigueurs.
Mais la mort vainement exerce ſes fureurs,
Voici d'autres troupeaux, parés de leur jeuneſſe,
La Nature par eux réparera l'eſpece.

Cette calamité rapelle à mon eſprit
Les funeſtes fléaux dont la Pruſſe ſoufrit.
Citoyens malheureux! ô ma chere Patrie!
De votre triſte ſort mon ame eſt atendrie.
Le trépas n'épargnait le peuple ni les grands,
Et le Royaume en deuil déplorait ſes enfans.

Du mal contagieux l'ataque était subite,
De ceux qu'il ateignait la vie était proscrite;
Une chaleur ardente à l'instant les brûlait,
L'haleine leur manquait, la soif les accablait,
Ils buvaient, mais hélas! nos fleuves dans leurs courses,
Sans éteindre leur soif, auraient tari leurs sources;
Pareils à la fournaise où l'on verse de l'eau,
Leurs entrailles sentaient accroître un feu nouveau.
Leurs yeux étincelaient, leur gorge était aride,
Leur langue desséchée, & leur couleur livide;
L'un vers l'autre en tremblant ils étendaient les bras,
Ils portaient sur leur front l'arrêt de leur trépas;
Ces cadavres vivans dans des douleurs afreuses
Sentaient couvrir leurs corps de taches venimeuses,
De ces charbons crevés sortait un poison noir,
Ils mouraient dans les cris & dans le désespoir.

O tems infortunés, ô tems vraiment funestes!
Il n'était plus alors de Nisus ni d'Orestes;
Les nœuds de l'amitié, ceux de la parenté,
Rien ne pouvait lier le peuple épouvanté.
Faut-il le raporter? ô comble de nos crimes!
On fuyait lâchement ces plaintives victimes,
Qui sentaient les fureurs de la contagion;
On les laissait mourir sans consolation:
La faim à tant de maux vint joindre sa soufrance,
Alors de tous les cœurs disparut l'espérance.

Peignez-vous, s'il se peut, les horreurs de ces tems,
Les places, les maisons pleines de nos mourans,
Là le frere expirant sur le corps de son frere,
Le cadavre du fils couvrant celui du pere;

Là

Là les triſtes ſanglots & les cris douloureux
Des lamentables voix qui s'élevaient aux cieux:
Voyez ce tendre enfant qui tette à la mammelle,
Il prend, ſans le ſavoir, une boiſſon mortelle;
Sa mere, défaillante & manquant de ſecours,
Veut même en exprimant lui prolonger ſes jours.
Figurez-vous ces morts privés de ſépulture,
Et repréſentez-vous l'odeur infecte, impure
Qu'exhalaient dans les airs tant de corps empeſtés,
Ces paſſans par l'odeur à l'inſtant infectés.

Nos ſens n'étaient frapés que d'objets lamentables,
O jours trop déſaſtreux! ſpectacles éfroyables!
A la ſombre lueur d'un funebre flambeau,
Une famille entiere eſt conduite au tombeau,
Et tous ceux qui lui font cette faveur derniere
Dans peu ſont tous portés au même cimetiere.
Là des monceaux de morts on détournait ſes pas,
Où fuir? hélas! par-tout on trouvait le trépas;
La mort, juſqu'aux ſaints lieux inſultant tout azile,
Fit un ſépulcre afreux de cette triſte ville; (*)
La peſte avait juré la mort des Pruſſiens,
Il nous reſtait ſi peu des anciens citoyens,
Par les meurtres nombreux qu'avait commis ſa rage,
Que ce pays déſert ſemblait un champ ſauvage.

Soit que la peſte alors, laſſe de ſes fureurs,
Terminât de nos maux les funeſtes horreurs,
Ou ſoit qu'elle perdit par ce ravage inſigne
De ſon poiſon mortel l'influence maligne,

(*) *Kœnigsberg.*

Le mal finit enfin, & ſous un regne heureux (*)
La Pruſſe repara ſon deſtin malheureux;
Le peu de citoyens qui des maux échaperent,
Secondés par le tems, depuis la repeuplerent:
La Nature atendrie, atentive à nos jours,
Sous le nom de l'amour vint à notre ſecours:
Tout le peuple nouveau dont la Pruſſe eſt remplie,
Au pouvoir de ce Dieu doit compte de ſa vie,
Et l'on n'aperçait plus dans ces heureux Etats
Les traces qu'imprimait la fureur du trépas.

Si ces calamités troublaient l'ordre des choſes,
La main du Tout-puissant arrêterait leurs cauſes;
Mais ce qui nous paraît un malheur capital,
N'eſt rien, quand on le voit d'un coup d'œil général.

Que cette vérité, quoique dure & ſévere,
Ne nous éloigne point du plaiſir néceſſaire.
Le Sage gagne à tout, l'école du malheur
Lui ſert à mieux ſentir le vrai prix du bonheur:
Il ſait à quels dangers l'expoſe ſa nature,
Dans des jours fortunés diſciple d'Epicure
Dans des jours déſaſtreux diſciple de Ze'non.
Pour tous les cas prévus il arme ſa raiſon.

Oui, tels ſont nos devoirs, reſpectons en ſilence
Ces loix qu'à l'Univers donna la Providence,
De notre eſprit borné redoutons les erreurs,
Craignons de décider ſur tant de profondeurs,
Et ſoyons aſſurés, malgré nos cataſtrophes,
Que le Ciel en ſait plus que tous les Philoſophes.

(*) *Celui du feu Roi.*

EPI-

ÉPITRE VIII.

A MON FRERE FERDINAND.

Sur les vœux des Humains.

Tous les hommes ſont fous, Platon dans ſon erreur
Leur donna la raiſon, & leur fit trop d'honneur;
Un triſte inſtinct les porte à la viciſſitude.
Leur vie eſt le tableau de leur inquiétude.
Empreſſés d'obtenir, laſſés de poſſéder,
Leurs vœux & leurs deſtins ne ſauraient s'accorder.
J'aime à voir tel qu'il eſt l'homme & ſon caractere,
Et l'exemple d'autrui ſur mes défauts m'éclaire;
Oui, le cœur des humains, ce fidele miroir
Nous peint tous dans le vrai, ſi nous voulons nous voir.

Un jour en raiſonnant je traverſai la ville,
L'eſprit tout occupé, ſuivi de *Théophile*,
Le hazard me mena du coté du jardin;
Un peuple d'importuns rempliſſait le chemin,
De mille voix en l'air le diſcordant mêlange
Nous annonçait de loin la multitude étrange
Qu'aſſemblait en ces lieux l'eſprit d'oiſiveté:
Auſſi déſœuvré qu'eux, ma curioſité
Nous entraîna tous deux vers la foule bruyante;
Les fous ſont pour un Sage une leçon puiſſante;
Nous pénétrons ces flots l'un par l'autre preſſés,
Se heurtant, ſe fuyant, pouſſés & repouſſés,
Et porté par la foule au fort de la mêlée,
Nous voilà des ſecrets de l'abſurde aſſemblée.

Un jeune fou difait, parlant vite & trèshaut,
„Puiffe-t-il plaire au Ciel d'alumer au plutôt,
„(Qu'importe au Sud, au Nord, en quel lieu de la terre?)
„Pour exaucer mes vœux, une fanglante guerre!
„On connaîtrait alors le prix que nous valons;
„Loin de nous confommer, ainfi que nous faifons,
„Dans les honneurs obfcurs des grades fubalternes,
„On connaîtrait en nous des Eugenes modernes.
Des jeunes Officiers fe parlaient fur ce ton,
Un poil folet à peine ombrageait leur menton.

Au même inftant arrive une foule nouvelle,
Dont l'épais tourbillon nous entraîne avec elle;
Vingt perfonnes au moins, croyant fe réjouir,
Se parlaient à la fois fans penfer, fans ouir;
Ce flux impétueux, qui vient & nous inonde,
Se diffipe à l'inftant & fe perd comme l'onde;
Tout change & nos voifins font d'autres inconnus,
Alors tout fraîchement dans la foule venus;
Un fquelette ambulant me paffe & me coudoie,
Difant à fon ami, „Dieu! que j'aurais de joie
„Si le Ciel bienfaifant, renouvellant fes dons,
„Daignait me départir deux vigoureux poulmons!
„Un fiecle tout au moins j'aurais deffein de vivre.
La toux en l'étoufant l'empêcha de pourfuivre.

Bientôt d'autres paffans s'aprocherent de nous,
Un perfonnage âgé fe diftinguait d'eux tous;
Il difait d'un ton fec à l'un de fes confreres,
„Il vous plaît de louer l'ordre de mes affaires,
„Mais ne préfumez pas que je me trouve heureux,
„Tant que les Dieux cruels n'exaucent pas mes vœux;

„Je

„Je les ai conjurés que ma stérile flamme
„Pût encor procurer un seul fils à ma femme:
„Mes avides neveux desirent mon trépas,
„Mes biens accumulés seront pour des ingrats.
Quelques collatéraux, qui près de lui passerent,
Bras-dessus, bras dessous, vivement l'embrasserent;
Et de mille fâcheux qui discouraient sans choix,
Le bruyant carillon fit étoufer sa voix.

Nous entendons chanter, on éclatait de rire,
Tous ceux qui de l'amour sentaient le doux empire,
Auprès de leurs beautés faisoient les doucereux;
Un homme très-rêveur était tout auprès d'eux,
Il se promenait seul d'un pas grave & stoïque
En se frotant le front d'un air mélancolique,
Ses yeux fixés sur terre exprimaient sa douleur,
Touché de ses soupirs, ému de son malheur,
Lui promettant mes soins & ma faible assistance,
Je le presse sur-tout de rompre le silence;
„Ah! puisse BESTUCHEF périr tragiquement!
Reprit-il & soudain me quitte brusquement.

Th'ophile à la fin brûlant d'impatience
S'écria, „Dieu, quels gens! ah, quelle extravagance!
„Partons, & dès demain revenons tous les deux;
„Puisse le juste Ciel écarter les fâcheux,
„Et nous favoriser d'un tems doux & propice!

Apercevez du moins quelle est votre injustice,
Vous, dis-je, qui frondez tous ces gens à projets;
Vous en formez ici pour de moindres sujets,
Au lieu de relever les faiblesses des autres,
Il serait plus sensé de corriger les vôtres:

Jouissons dès ce soir de ce charmant jardin,
Le présent est plus sûr que n'est le lendemain;
Souvent un ciel serein se couvre de nuages,
Aux charmes des beaux jours succedent les orages.

Mon Frere, je vous fais le tableau de nos mœurs.
Voiez ces insensés en proie à leurs erreurs,
Dévorés de désirs & nourris de chimeres,
S'élever follement au-dessus de leurs spheres,
Atristés du passé, dégoûtés du présent,
Fonder sur l'avenir leur espoir inconstant,
D'un bonheur idéal soigneux de se repaître,
Ils vivent dans les tems qui doivent encor naître,
Et vont en étourdis importuner les Dieux
De frivoles projets, de vœux audacieux;
Remplissez leurs souhaits, la colere céleste
Ne put jamais leur faire un présent plus funeste.

Mais ouvrons à leurs yeux le palais des Destins;
Observez ce concours de malheureux humains,
Qui passant tour-à-tour de l'espoir à la crainte,
Mécontens de leur sort au Dieu portent leur plainte.

Il leur répond à tous: „Tremblez, faibles mortels,
„Renoncez à changer mes décrets éternels,
„Connaissez l'avenir; la liaison des choses,
„L'enchaînement des faits assujétis aux causes,
„Tout obéit aux loix de la nécessité.
„Voyez, voilà le tems, voilà la vérité,
„Ils vont hâter pour vous l'ordre des Destinées,
„Présenter à chacun le cours de ses années;
„Dans l'immense avenir quel est l'événement,
„Qui peut remplir les vœux de votre égarement?

„Quittez

„Quittez les vains projets, où votre espoir se fonde,
„Vos vœux dans le Cahos replongeraient le monde;
„C'est par mes sages loix que je l'ai maintenu,
„Rien ne doit se changer lorsque tout est prévu;
„Les sorts sont partagés, soyez contens des votres,
„Ceux que vous desirez sont les destins des autres;
„Et si j'avais été flexible à vos soupirs,
„Vous seriez tous punis par vos propres desirs.

„Toi, guerrier imprudent, un autre tient ta place,
„Vois sa funeste fin, frémis de son audace:
„Il aimait les dangers, il cherchait les combats;
„Le voilà moissonné par la faulx du trépas.

„Toi, qui du vieux Nestor desires les années,
„Peins-toi dans ce vieillard les tristes destinées
„Qu'en t'accordant ses jours le Ciel te préparait;
„Il n'a plus de plaisirs, son bonheur disparait:
„Il vit dans les dégoûts! l'âge, la maladie
„Ronge insensiblement la trame de sa vie,
„De sa faible raison consume le flambeau,
„Et par de longs tourmens le conduit au tombeau.

„Aproche, vieux Crésus, mécontent imbécile,
„Possesseur malheureux d'une femme stérile,
„Vois-tu chez ton voisin ce fils tant desiré?
„C'est un lâche, un ingrat, un fils dénaturé.

„Misantrope absorbé dans tes frayeurs sinistres,
„Au lieu d'un Bestuchef vois deux nouveaux Ministres
„Plus fiers, plus corrompus & plus entreprenans!

„Ah! modérez, mortels, vos desirs violens;
„Un ciel toujours serein, un bonheur sans mélange
„Etaient-ils faits pour vous qui rampés dans la fange?
„Rien ne vous était dû, j'ai beaucoup fait pour vous,
„Ingrats à mes bienfaits, redoutez mon courroux.

Il dit, & dans l'instant, à ses accens terribles,
Le palais & le Dieu devinrent invisibles,
Et ce peuple à projets détrompé de ses vœux
Dit, en se résignant, laissons agir les Cieux.

Qu'est-ce que nos souhaits? des plaintes insensées,
D'inutiles regrets, de frivoles pensées,
Des songes turbulens d'un sommeil agité,
Et l'éternel dégoût d'un bien qu'on a gouté.

Notre sort est marqué, l'homme déraisonnable
Veut changer à son gré son arrêt immuable,
Tandis que Jupiter de deux vases égaux
Verse sur les humains & les biens & les maux.

Mortel extravagant, fragile créature,
Prétends-tu renverser l'ordre de la Nature,
Et jouir d'un bonheur toujours pur & parfait?
Dis-moi qui t'a promis cet étrange bienfait?
Réponds pour quels humains les trois Parques séveres
Ont-elles donc sans fin filé des jours prosperes?
Consultons, s'il le faut, ces poudreux monumens,
Ces fastes échapés à l'injure des tems,
Fouillons l'antiquité, rapellons la mémoire
De ces illustres morts qui vivent dans l'Histoire:
J'en vois comblés d'honneurs, j'en vois chargés de fers,
Et tous ont dans leur vie essuyé des revers.

CRÉSUS

Crésus se crût heureux ; une foule importune
De courtisans flateurs adorait sa fortune ;
Il aprit de Solon, qui lui prédit son sort,
Qu'on ne peut dire un homme heureux avant sa mort.

Cyrus, qui le vainquit, & qui domta l'Asie,
Perdit bientôt après sa fortune & sa vie,
Une femme *) mit fin à ses destins heureux.

Le vainqueur de Pharsale, entouré d'envieux,
Au sein de la Fortune, au sein de la victoire,
Comblé de biens, d'honneur, de pouvoir & de gloire,
Arbitre des humains & maître du Sénat,
Est à Rome immolé par les mains d'un ingrat.
Je pourrais vous citer l'exil de Belisaire,
Un Fréderic Second errant dans la misere,
Ce Roi neuf ans heureux & neuf ans fugitif,
Que Pierre à Pultawa vit presque son captif.

Oui, tel est notre sort, nos courtes destinées
Sont tristes dans un tems, dans d'autres fortunées ;
Faut-il pour le prouver, échaufant mes poulmons,
D'exemples entassés renforcer mes raisons ?
Cette instabilité du monde fait l'essence,
N'en faisons-nous pas tous la triste expérience ?
Mais un cœur ulcéré, plein d'orgueil & de fiel,
Se révolte tout haut contre l'arrêt du Ciel :
Les choses à ses yeux semblent changer de formes,
Il prend des accidens pour des malheurs énormes.

„Passe

*) *Tomiris.*

„Passe que le Vulgaire éprouve des hazards,
„Mais les gens tels que moi méritent des égards,
Disait un certain homme, ennoyé de l'atente
Du bien qu'il espérait par la mort de sa tante.

Varus est mécontent, il ne sait pas pourquoi,
Mais son chagrin le ronge & lui donne la loi.

Si *Plancus* fait des vœux; c'est que *Plancus* s'ennuie,
Il veut des nouveautés qui dissipent sa vie.

Galba, devenu Prince, est las de son bonheur,
Il n'a plus de repos qu'il ne soit Electeur;
Mais à peine l'est-il, que sa folie extrême
Veut décorer son front du sacré diadême,
Et mécontent bientôt de cette dignité
Il envie aux Césars leur vaine Majesté:
Ses vœux vont en croissant, il est incorrigible;
Oui, rendre heureux un fou c'est une œuvre impossible.
O le sage discours que le vieux CINÉAS
Fit au bouillant PYRRHUS, qui ne l'ecouta pas!
„Quittez ces vains projets dont votre esprit s'enivre,
„Aprenez à jouir, c'est aprendre à bien vivre.

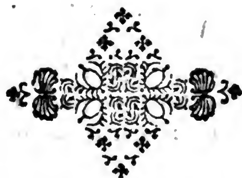
Je suis de son avis, ici bas tout mortel
Doit jouir du présent, c'est le seul bien réel.
Le tems, qui fuit toujours, emporte nos années,
En dévorant sans fin nos frêles destinées,
Il s'échape, il s'envole, & ne revient jamais:
Et notre esprit chagrin dans ses sombres accès,
Quand le bonheur présent lui pese & l'importune,
De l'avenir qu'il craint se fait une infortune.

Mais

Mais ce triste avenir que l'on veut pénétrer,
Les favorables Dieux nous le font ignorer.

Si l'homme était instruit, au jour de sa naissance,
Des desseins qu'a sur lui la sage Providence,
L'un, prévoyant ses maux, deviendrait furieux,
L'autre, sûr de ses biens, serait trop tôt las d'eux;
Et l'ennui, le dégoût, la tristesse ennemie,
Armant leur désespoir, abrégeraient leur vie.

Oui, laissons l'avenir dans son obscurité,
Le Ciel l'a de nos yeux prudemment écarté.
Sans murmurer en vain contre la Providence,
Suprimons de nos vœux l'orgueilleuse imprudence;
Que le Ciel à son gré dispose des humains,
C'est à nous d'obéir à l'ordre des Destins.





ÉPITRE IX.

A STIL.

Sur l'emploi du courage & sur le vrai point d'honneur.

STIL, sur le point d'honneur peu de gens sont d'accord.
L'un pense qu'il sufit d'oser braver la mort,
Il pousse un fanatique à faire un crime atroce,
L'ambitieux le croit une valeur féroce,
S'emportant sur des riens, facile à s'embraser,
Que la seule vengeance a le droit d'apaiser;
Ce fier ressentiment d'un chimérique outrage
Ressemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage,
Rien n'est plus éloigné du véritable honneur.

Nous admirons l'effet d'une utile valeur,
Lorsque dans les combats son ardeur aguerrie
Afronte les dangers pour servir la patrie;
Qui manque à ses devoirs obscurcit ses vertus,
Et ses plus beaux lauriers sont bientôt abattus.

La Suede a de nos jours soufert cette infamie,
Elle qui subjugua la fiere Germanie,
A vu de ses guerriers les cœurs abatardis
Succomber sous l'effort d'ennemis enhardis.
La Finlande, témoin de leur honteuse fuite,
Sous un joug étranger naguere fut réduite.

Par

Par un destin pareil, ces fiers Républicains
Dont la valeur brisa les fers de leurs Tarquins,
Et noya dans le sang l'idole politique
Qu'élevait dans leurs murs un maître tiranique,
Virent dégénérer leurs indignes neveux,
Et souiller les vertus qui paraient leurs ayeux;
De leurs lâches soldats la déroute fut prompte,
Laufeld & Fontenoy sont témoins de leur honte,
Le Batave, à la peur indignement livré,
Cherchait dans ses roseaux un asile assuré.
Telle est la lâcheté d'un cœur pusillanime,
La faiblesse est sa honte, & la peur est son crime.

Le véritable honneur tient un milieu prudent,
Il n'a point de faiblesse, il n'est jamais ardent:
Assuré de son cœur & maître de lui-même,
Ce n'est pas un vain nom, mais la vertu qu'il aime.

Mais si le point d'honneur cause d'autres effets,
S'il qroduit des débats, des meurtres, des forfaits,
Sa vertu disparaît, & c'est scélératesse.

Cet excès perd souvent l'indocile jeunesse,
Au violent courroux prompte à s'abandonner,
Elle est sur un seul mot prête à s'assassiner;
L'honneur est dans sa bouche, & pleine d'arrogance,
De ce nom respecté décorant sa vengeance,
Et ne distinguant point dans son aveuglement
L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
Elle court s'égorger sans avoir l'ame noire,
Et pense par le crime arriver à la Gloire.

Les

Les premiers mouvemens doivent se pardonner,
L'impétueux courroux ne peut se gouverner;
Mais lorsque de sang froid, sans haine, sans colere,
Un préjugé cruel, que le monde révere,
Pour sauver leur honneur oblige deux amis
De combatre en champ clos comme des ennemis;
Qui ne déplorerait qu'un caprice bizarre
Impose à l'honneur même une loi si barbare?

Sont-ce des insensés, sont-ce des furieux
Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux?
Non, c'est un peuple doux, généreux, magnanime,
Qu'un préjugé funeste entraîne dans le crime,
Qui du Ciel partagé d'une rare valeur,
En pervertit l'usage, & la change en fureur.

Arrêtés, malheureux! Ayez l'ame atendrie,
Votre sang est trop pur, trop cher à la patrie;
N'en couvrez point la terre où vous vites le jour:
Ah! qu'avide de sang l'implacable vautour
Tombe sur la colombe ou sur la tourterelle,
Et déchirant leur sein de sa serre cruelle,
Disperse dans les bois leurs membres palpitans,
Tous les vautours sont nés pour être des tirans:
Mais vous, ô Prussiens! vous êtes tous des freres,
Respectez vos foyers, vos Pénates, vos peres,
Ces intérêts sacrés qui sont communs à tous;
Arrêtez vos fureurs & suspendez vos coups:
Cette terre, inhumains, qui vous sert de patrie,
Se voit avec horreur de votre sang rougie.

 „Verrai-

„Verrai-je, ô Ciel, dit elle, égorger mes enfans
„Leurs parricides mains leur déchirer les flancs?
„Quel monſtre des enfers, quelle afreuſe Euménide
„Ramene les forfaits que vit la Thébaïde?
„Parlez, êtes-vous nés des dents de ce dragon,
„Abattu par *Cadmus* près du mont Cythéron,
„Dont le venin ſemé produiſit ſur la terre
„Un peuple qui périt en ſe faiſant la guerre?
„Ne vous ai-je nourris que pour m'abandonner,
„Pour trâhir votre mere, & vous exterminer?
„Barbares aſſaſſins! Si j'ai pu vous produire,
„C'était pour vous aimer, & non pour vous détruire;
„Epargnez ce beau ſang: que mes rivaux jaloux,
„Vaincus par vos exploits, périſſent ſous vos coups,
„Oui, ſignalez contre eux le vertueux courage
„Qui tourné contre vous n'eſt qu'une aveugle rage.
„Vos duels à mes yeux vous font des meurtriers,
„Des mains de la victoire atendez vos lauriers;
„Le courage rend il les humains ſanguinaires?
„Quel pouvoir avez-vous ſur les jours de vos freres?
„Quittez de vos fureurs l'afreuſe illuſion.

J'aplaudis de bon cœur à notre Nation,
Lorſque de ſes ſuccès, préſens à ma mémoire,
Je me rapelle ici la grandeur & la gloire.

Manes, que je révere, invincibles Héros
Dont la haute valeur terraſſa nos rivaux!
Soufrez que j'oſe orner mes poëmes funebres
Des noms que vos vertus ont rendus ſi célebres.

Si ma lyre eut jamais des ſons harmonieux,
Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux;

Tant d'ennemis vaincus, tant de traits de clémence,
Les pleurs de la patrie, & ma reconnaiſſance,
Ces faits que publira l'auguſte vérité,
Seront l'exemple un jour de la poſtérité;
Elle aprendra de vous comment s'éleve l'ame,
Lorſque l'amour du bien & la Gloire l'enflamme
Que l'immortalité me prête ſon burin:
Je vais graver vos noms ſur le durable airain.

J'ateſterai comment votre ardeur généreuſe!
Confondit des Céſars l'aigle préſomptueuſe,
Dans combien de combats, ſous vos efforts ſoumis,
J'ai vu plier l'orgueil de nos fiers ennemis.

Illuſtres fils d'Albert, l'ennemi de ſon foudre
Tous les deux, juſte Ciel! vous a réduits en poudre,
Mais ſi vous périſſez, c'eſt ſur le champ d'honneur,
Très-dignes rejettons de ce grand Electeur
Qui jadis comme vous riſqua cent fois ſa vie
Pour défendre l'Etat, pour ſauver la patrie.
Cher Finck, ah Schulembourg, que je plains votre ſort!
Toi, brave Fitzerald, ſpectateur de ta mort,
Etait-ce donc à moi de fermer ta paupiere?
Que ne promettait pas ton illuſtre carriere,
Si le Dieu des combats, de tes exploits jaloux,
N'eût trompé notre eſpoir en t'arrachant à nous?
Tous ces vaillans guerriers au trépas ſe dévouent,
Les Anglais ſont ſurpris, & les Hongrais les louent:
Dans ce fameux combat, ſi long-tems diſputé,
L'amour de la patrie & l'intrépidité
Les firent triompher, à force de conſtance,
Des vieilles légions, fieres de leur vaillance,
Qu'Eugene avait ſû rendre invincibles ſous lui:
Et l'Autriche contr'eux en vain cherche un appui.

Que

Que dirais-je de vous, Héros couverts de gloire,
A qui la Prusse doit la seconde victoire?
Rien ne vous ébranla, ces perfides Saxons,
Méditant en secret d'infames trahisons,
Rompaient les nœuds sacrés d'une triple-alliance,
Ils quittaient la Baviere, & la Prusse, & la France,
Jaloux de nos succès, qu'ils ne pouvaient ternir,
Ils fuyaient & par crainte & pour nous afaiblir;
Le Lorrain s'avançait vers l'Elbe épouvantée,
Mais par votre valeur son onde ensanglantée
Aprit à l'Océan vos immortels exploits.

Hélas! cher ROTEMBOURG, est-ce vous que je vois
Victime de la mort? Dieux! quel sanglant spectacle!
Aux Dieux mon amitié demandait un miracle,
Et Mars vous rapella des portes du trépas;
L'Autrichien sentit le poids de votre bras,
Et vos regards mourans jouirent de sa fuite;
WERDECK & BUDDENBROCK, ardens à la poursuite,
Dans ces funebres champs terminerent leurs jours.

Bientôt la Politique, apellant des secours,
Ligua cent nations qui juraient notre perte,
De leurs soldats nombreux la terre fut couverte,
Et l'on voyait marcher sous l'aigle des Romains
Croates & Saxons, Barbares & Germains;
Trop fiers de leurs projets, plein d'une ardeur extrême
Ils descendaient déjà des monts de la Bohème:
Un présage trompeur, un chimérique espoir
Et leur présomption leur faisaient entrevoir
De la Prusse aux abois la facile conquête:
Sans songer aux combats, ils réglaient dans leur tête

Le partage des lieux qu'ils croyaient ſubjuguer;
Que de ſang généreux ce jour vit prodiguer!
SCHWERIN, TRUCHSES, DURING, vous perdites la vie,
Votre ſort glorieux eſt digne qu'on l'envie.

Quoi, ſont-ce des dragons? Sont-ce des demi-Dieux,
Qui renverſent par-tout l'ennemi devant eux?
Quel nombre de captifs & de drapeaux ſignale
De leurs brillans exploits la pompe triomphale!
Ainſi lorſque les vents déchaînés ſur les eaux
Vers le prochain rivage amoncelent les flots,
D'un choc impétueux les digues ſont percées,
Les bois déracinés, les maiſons renverſées,
Et la mer en fureur, s'élançant ſur les champs,
Dans leur fuite engloutit leurs pâles habitans.
Invincibles Héros, oui, dans ce jour de gloire
Votre inſigne valeur nous donna la victoire:
Que de ſang précieux, ô généreux Guerriers,
Dans ce jour de carnage arroſa vos lauriers!

Pruſſe, de tes Héros la race eſt immortelle,
Ce phénix dans tes camps ſans fin ſe renouvelle,
Il naît dans tes périls de nouveaux défenſeurs.

Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs.
Sur les monts ſourcilleux de la ſombre Boheme,
Aux complots meurtriers joignant le ſtratagême,
Ils formaient des projets dictés par le courroux,
Le nombre était pour eux, la valeur fut pour nous:
Héros, qui confondez leur funeſte artifice,
O WEDEL, notre Achille, & vous GOLTZ notre Ulyſſe,
A vos bras généreux nous devons nos ſuccès,
Les larmes des vainqueurs arroſent vos cyprès;

Que

Que d'obſtacles vaincus par vos cœurs magnanimes!
Les tonnerres d'airain, des rochers, des abymes,
Des volcans infernaux, des dangers imprévus,
Vingt peuples réunis, tout cede à vos vertus.

Mais quels ſont ces Héros dont la brillante audace
Afronte dans nos camps les frimats & la glace?
Le Lorrain qui s'armait au milieu de l'hyver,
Nous portait dans ſes mains & la flamme & le fer;
„Qu'à nos embraſemens Berlin ſerve de proie:
„Faiſons de leurs palais une ſeconde Troie,
„Tous leurs fiers défenſeurs, dans leurs ſanglans combats,
„Ont été moiſſonnés par la faulx du trépas,
„Le plus pur de leur ſang acheta leur victoire,
„Tombeaux de leursHéros, vous l'êtes de leur gloire!
„Le ſuccès nous apelle, il eſt tems, vengeons-nous.

A ces mots, nos Guerriers, pleins d'un noble courroux,
S'élancent aux combats, les Cieux leur ſont propices,
Les forêts, les torrens, les monts, les précipices,
Que la Saxe étonnée enferme dans ſon ſein,
Rien ne peut s'opoſer à leur heureux deſtin.
Sur ſes remparts afreux l'ennemi ſe raſſure,
Il faut vaincre à la fois & l'art & la Nature;
Ils volent ſur des monts tout chargés de frimats,
Que défendaient le feu, le fer, & le trépas;
Ils volent: rendez-vous, cédez à leur courage,
Cédez, faibles efforts d'une impuiſſante rage:
La mort fond ſur Bredow par des coups imprévus,
O mort cruelle, arrête, épargne ſes vertus!

Des ennemis altiers l'eſpérance eſt détruite,
Vers Dreſde conſternée ils prennent tous la fuite.

 Ah!

Ah! POLENTZ, KLEIST, RINDORFF, quels coups vous ont percés?
Vous nous rendez vainqueurs; grand Dieu, vous périssez!
Quel barbare a sur vous porté sa main sanglante?
Il n'est plus d'ennemis, leur rage est impuissante,
La Prusse a triomphé dans ces fameux combats
Du terrein, des saisons, du nombre des soldats,
Et la gloire à vos mains en était réservée.

La patrie, en ce jour par vos exploits sauvée,
Notre triste patrie, en proie à ses douleurs,
Apelle en gémissant ses vaillans défenseurs;
Vos périls l'ont plongée en d'afreuses alarmes,
Et vos lauriers sanglans ont baignés de ses larmes;
Oui, Manes généreux, nos regrets vous sont dûs,
Notre reconnaissance égale vos vertus.

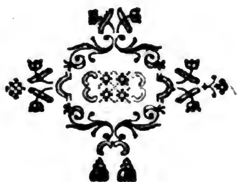
Telle est de nos Héros la valeur admirable,
Tel est le point d'honneur pur, simple, & véritable,
Fécond en grands exploits, soumis à son devoir,
Utile à sa patrie, & doux dans le pouvoir.
L'Etat fait afronter les périls de la guerre;
Qui sauve sa patrie est un Dieu sur la terre,
Par le puissant effort d'un esprit vertueux,
Il perd pour ses parens le jour qu'il reçut d'eux.

Ainsi LÉONIDAS, au pas des Thermopyles,
S'immola pour la Grece, & rendit inutiles
Les efforts redoublés de ces fiers conquérans:
Son audace étonna la valeur des Persans
Ainsi chez les Romains le généreux DECIE
Pour fixer la victoire abandonna sa vie.

Illustres

Illustres Défenseurs! Héros des Prussiens!
Vous avez surpassé ces Héros anciens,
Vous serez désormais nos Dieux & nos exemples.

Malheureuse jeunesse, accourez à leurs temples,
Abhorrez vos fureurs, loin de vous égorger,
Aprenez que vos jours doivent se ménager.
Si vous osez jamais prodiguer votre vie,
Ainsi que ces Héros, mourez pour la patrie:
Leurs grands noms dureront jusqu'à la fin des tems,
Autant que l'Univers aura des habitans,
Et que l'astre des jours, du haut de sa carriere,
Dispensera sur eux sa brillante lumiere.





ÉPITRE X.

AU GÉNÉRAL BREDOW.

Sur la Réputation.

Bredow, l'homme eſt, aux yeux d'un cenſeur équitable,
Un être raiſonneur plutôt que raiſonnable:
Son eſprit inquiet, vain, ſuperficiel,
Embraſſe l'aparence, & manque le réel;
Sa faibleſſe entrevoit, & ſon orgueil décide.

Eſt-il rien de plus faux, & rien de plus ſtupide
Que la frivolité de tant de jugemens,
Que ces déciſions d'ineptes ſuffiſans,
Que tant de tribunaux qui ſans régles ni titres
Des réputations ſe rendent les arbitres?
C'eſt-là que la ſotiſe a d'ardens zélateurs:
J'ai vu, diſcret témoin de leurs propos moqueurs,
Le mérite modeſte ataqué ſans ſcrupule,
La folie en crédit, le bon ſens ridicule.

Quand, pour les intérêts du Kan ſon Souverain,
Mustapha d'Oczakoff ſe rendit à Berlin,
Sa barbe, ſon caftan exciterent à rire;
Le courtiſan moqueur, enclin à la ſatire,
Rempli de préjugés contre les Muſulmans,
Epiloguait leurs mœurs & leurs ajuſtemens;

Les

Les plus polis disaient, peut-on être Tartare?
Pas un d'eux ne savait que ce peuple barbare,
Quoique de nos habits les siens soient diférens,
Avait conquis la Chine, & soumis les Persans.

Mais la réflexion les efraye & les gêne,
L'esprit d'un mot plaisant peut acoucher sans peine:
Afectons cet air haut & ce ton sufisant
Dont l'idiot public respecte l'ascendant,
Et nous subjuguerons notre absurde auditoire;
Un sot trouve toujours un plus sot pour le croire;
Une voix imposante, un maintien éfronté
Sont de forts argumens pour le peuple hébété.

Dès qu'un livre nouveau s'étale chez *Néaulme*,
Nos beaux esprits manqués, sur le titre du tome,
Jugent sévérement l'ouvrage & son auteur;
Tout quartier de Berlin a certain connaisseur
Qui sur ces nouveautés raisonne, dogmatise,
Du vulgaire à son gré gouverne la bêtise.

L'un soutient que VOLTAIRE est dépourvu d'esprit,
Mais que BAEHR doit charmer tout Lecteur qui le lit,
Qu'EULER en vains calculs met sa Philosophie,
Que MAUPERTUIS des Dieux parle comme un impie,
Que SACK est amusant, & MONTESQUIEU difus.

Les graces, dit un autre, inspirent HEINIUS,
HALLER à son avis l'emporte sur HORACE,
Et GOTSCHED doit tenir le sceptre du Parnasse;
Midas jugeait ainsi sur le sacré valon
Des pipeaux du Satire & du luth d'Apollon:

 Qu'heu-

Qu'heureux feraient nos jours fi tout juge profane
Portait comme ce Roi la coëffure d'un âne!
Ah! quel plaifir de voir ces cenfeurs refrognés,
Dans toute leur folie en public défignés!

Mais nous voyons par-tout fourmiller dans le monde
De ces louches efprits, dont ma patrie abonde:
VIRGILE avec SEGRAIS s'eft trouvé comparé,
AUGUSTE aux ANTONINS fut fouvent préféré;
Des impofteurs mitrés, qu'on nomme les faints Peres'
Nous ont peint JULIEN fous les traits des Tiberes;
Tout l'Univers reçut ces menfonges pieux,
Et JULIEN paffa pour un monftre odieux;
Un Sage (*), après mille ans, débrouilla fon hiftoire,
La vérité parut, & lui rendit fa gloire.
Tout Paris condamna l'Auteur (**) laborieux
Qui dans un parallele exact, ingénieux,
D'HOMERE & de ZEUXIS compara la fcience;
Des Lettrés étrangers forçerent ceux de France
A prifer cet ouvrage, aprouvé d'Apollon.

Londres ne connut point la Mufe de MILTON;
Long-tems après fa mort l'Anglais mélancolique
Aperçut les beautés de fon poëme épique:
Si l'ouvrage était bon, il le fut de tout tems;
Mais il faut de bons yeux pour juger des talens.

Je vois que ces écrits, & ces pieces nouvelles
Vous femblent dans le fond d'aimables bagatelles;
Vous penfez qu'en payant l'ouvrage à l'éditeur,
Le droit de le juger apartient au lecteur,

Que

(*) *L'Abbé de la Bletterie.*
(**) *L'Abbé du Bos.*

Que l'un aime le ſimple & l'autre le ſublime,
Que ſoutenir ſon choix n'eſt pas un ſi grand crime;
Mais que tous les humains penſent profondément,
Lorſqu'il faut décider d'un ſujet important,
D'un ſujet dont dépend leur fortune & leur vie.

Ah! c'eſt là, cher Bredow, que paraît leur folie,
Erreur, ſur notre eſprit juſq'où va ton pouvoir!
Dans ce ſiecle éclairé, plein d'un profond ſavoir,
De nos bons Berlinois la cervelle inſenſée
Prend la poudre d'Aillos pour une panacée;
Aucun d'eux ne connaît l'empirique Docteur,
Du remede nouveau téméraire inventeur;
Sans un long examen, qui leur eſt incommode,
Eblouis par l'eſpoir, attirés par la mode,
Ils éprouvent ſur eux quels ſeront ſes effets.

Ne vous ſouvient-il plus du regne des ſachets,
Fameux préſervatif d'un mal qu'on apréhende.
Auſſi ſûr que les os d'un Saint de la Légende?
J'ai vu, Bredow, j'ai vu, mes chers concitoyens,
Chargeant de ces ſachets leurs cous Luthériens,
Dans leur crédulité braver la léthargie,
Et ne plus redouter les coups d'apoplexie;
Faut-il aprofondir ſi le remede eſt bon,
Si c'eſt un antidote ou ſi c'eſt un poiſon?
Claudine l'aplaudit, Marthe s'en eſt ſervie,
Sufit, il faut en prendre au riſque de ſa vie.

Sur la fortune enfin on ne voit pas plus clair,
Tant l'eſprit des humains eſt frivole & léger!
Rapellez-vous les tems de Law & du Syſtême:
Jadis les bons Chrétiens couraient moins au baptême,
Que

Que le peuple français, dans ses transports outrés
S'empressait de gagner de ces papiers timbrés;
La triste vérité, dissipant leur chimere,
Au sein de leurs trésors étala leur misere.

Quoi, BREDOW, vous riez de mes raisonnemens!
Vous pensez, je le vois, que ces beaux argumens
Ne sont qu'un jeu d'esprit d'une Muse badine,
Qui plaisante des sots & de la Médecine.
Ces portraits, dites vous, malignement tracés,
Ne représentent point des citoyens sensés;
Et mes pinceaux, trempés aux couleurs de TENIERES,
Peignent d'un peuple obscur les sotises grossieres.

Soit, mais ce peuple abject, que vous m'abandonnez,
C'est lui qui fait le nombre, & du moins convenez
Que les trois quarts du monde ignorant & stupide
Ne sait pas dans ses choix quel motif le décide.

Hé bién, puisqu'il le faut, plaçons-nous sur les bancs,
Examinons tous deux la raison des Savans;
Ces esprits pénétrans, amateurs des Sciences,
Sans doute auront acquis de vastes connaissances.

Prenons ce fameux SACK, ce suppôt de CALVIN,
Ce zélateur couru du sexe féminin,
Qui deux fois par semaine, en stile de Sophiste,
Fulmine l'anathème & proscrit le Déiste;
Si le hazard caché qui préside au Destin,
Au lieu d'avoir formé sa cervelle à Berlin,
L'avait fait naître à Rome, il serait Catholique,
A Pêra Musulman, & Païen en Afrique;
Nourri dès le berceau d'autres opinions,
Il aurait combatu pour ces religions:

De

De puiſſans préjugés, ſucés dès ſon enfance,
Ofuſquant ſa raiſon, font toute ſa ſcience,
Par de ſombres terreurs ſes eſprits égarés
Adorent en tremblant des énigmes ſacrés:
Ce Docteur à ſon gré gouverne le vulgaire,
Une foule ſtupide environne ſa chaire,
Avec un ſaint reſpect l'écoute en ſomeillant,
Le croit ſans le comprendre & l'admire en bâillant.

Qu'au ſortir du Sermon l'auditeur imbécile
Entende un libertin gloſant ſur l'Evangile,
Il dévore auſſi-tôt ces plaiſantes leçons,
Il prend quelques bons mots pour autant de raiſons;
Dévot ſans examen, libertin ſans ſcrupule,
De Chrétien qu'il était, il devient incrédule:
Son eſprit inconſtant eſt dépourvu d'appui,
De fragiles roſeaux ſont plus fermes que lui.
Le peuple veut juger, le docte croit connaître.
Raiſonner ſans raiſon, c'eſt le fond de notre être.

Ne m'allez point citer le ſublime NEWTON,
Qui s'élevant plus haut qu'ARCHIMEDE & PLATON,
Dit qu'autour du Soleil nous faiſons une ellipſe,
NEWTON, le grand NEWTON fit ſon Apocalypſe,
Quoique par ſon algebre il calculât les cieux,
Sur SAINT-JEAN, comme nous, cet Anglais rêva creux.

Peu m'importe après tout que des Savans célebres
Egarent leur raiſon au ſein de ces ténebres;
Mais ce qui doit toucher tout homme de bon ſens,
C'eſt la funeſte ivreſſe & les écarts fréquens
D'un peuple meſuré, timide, flegmatique,
Républicain zélé, commerçant pacifique,

Qui

Qui ſuivant les conſeils d'un fripon d'écrivain,
Fit la guerre à la France & NASSAU Souverain.

A Cologne vivait un fripier de nouvelles,
Singe de l'ARETIN, grand faiſeur de libelles:
Sa plume était vendue, & ſes écrits mordans
Lançaient contre LOUIS leurs traits impertinens;
Deux fois tous les ſept jours pour lui roulait la preſſe,
Et ſes feuillets, notés par la ſcélérateſſe,
Décorés des vains noms de foi, de liberté,
Etaient lus du Batave avec avidité:
De ce poiſon groſſier le ſuccès fut rapide,
Le peuple & les Régens ſuivant leur nouveau guide,
Ces bons marchands, heureux dans le ſein de la paix,
Publierent la guerre en haine des Français,
THERESE de leur bras fortifia ſa ligue,
Et ne dut ce ſecours qu'au ſermon de RODRIGUE.

Ainſi d'un ſcélérat le vain raiſonnement
Devint l'opinion du vulgaire ignorant:
Plein de ſes préjugés il donne ſon ſufrage,
Il aprouve, il condamne, il loue, il vous outrage,
Il veut aprécier les Grands & les Héros,
Sans les avoir connus, il reprend leurs défauts.

Quand Mars au front ſanglant, par ſa funeſte eſcorte,
Du palais de Janus a fait ouvrir la porte,
Dès qu'on voit dans les champs déploier les drapeaux,
Les glaives meurtriers ſortir de leurs foureaux,
Sans ſavoir la raiſon de leur haine cruelle,
D'un des Rois le vulgaire embraſſe la querelle.

J'ai vu de nos Germains le bon ſens perverti,
Plein d'un inſtinct aveugle embraſſer un parti,

De

De l'Autriche oublier l'insolent despotisme,
En faveur de THERESE outrer le fanatisme,
Détester CHARLES SEPT, Prussiens, Bavarois,
Et du Lorrain vaincu prôner les grands exploits.

O le plaisant projet de ce peuple caustique,
Qui reprend un Héros sur l'art de la Tactique,
Qui veut juger d'un camp, n'en ayant jamais vu,
Et dispose un combat sans avoir combatu!
Chacun, jusqu'au beau sexe, en ces graves matieres
Croit pouvoir décider par ses propres lumieres;
Devant son tribunal Ministres, Généraux,
Et les Rois agresseurs & les Rois leurs rivaux
Reçoivent leur arrêt en moins d'une minute,
Et la navette en main l'on juge de leur chute,
Dans cet Aréopage on décide des noms,
On éleve, on détruit les réputations;
La vertu, les talens, le sceptre, la tiare,
Il n'est rien qu'on épargne en ce siecle bizarre.

Ce digne Protecteur des arts & des talens,
A qui la France a dû ses destins florissans,
COLBERT, de l'industrie & le moteur de l'ame,
Soufrit après sa mort un traitement infame.

LOUIS, qui dans l'Europe étala sa grandeur,
Bienfaisant dans sa cour, terrible à l'Empereur,
LOUIS, que les travaux, les arts & la victoire
D'un pas toujours égal élevaient à la Gloire,
Dès qu'une fois la mort retrancha ses destins,
Son tombeau fut couvert par des couplets malins,
Et le Français léger, enivré de folie,
Du plus grand de ses Rois osa flêtrir la vie.

BREDOW

Bredow, tel eſt le peuple, & l'idiot public,
Rien ne peut échaper à ſa langue d'aſpic;
C'eſt cet étrange oiſeau rempli d'yeux & d'oreilles,
De climats en climats publiant des merveilles,
Qui ne peut aſſouvir ſa curioſité,
Qui confond le menſonge avec la vérité;
L'inquiete cabale & la perfide envie,
La haine, la fureur, l'infame calomnie
L'inſtruiſent en paſſant de faits remplis d'horreurs;
Et bientôt l'Univers répete ces noirceurs;
Etre bleſſé du monſtre eſt un mal incurable.

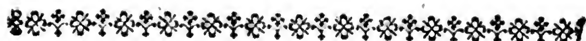
He bien! que penſez-vous? l'homme eſt-il raiſonnable
D'employer tant de ſoins, de peines, de travaux,
D'immoler ſes plaiſirs, ſes jours & ſon repos,
Pour atirer ſur lui les yeux & le ſufrage
De ce peuple ignorant, téméraire & volage,
Rempli de préjugés, eſclave de l'erreur,
Et du nom des mortels très-faux diſpenſateur?

O Gloire, illuſion, ceſſe de nous ſéduire,
L'amour de la vertu doit tout ſeul nous conduire,
Mon cœur doit me juger, s'il m'aprouve, ſufit,
J'arrache ces lauriers qu'on me prête à crédit.

Quoi! je voudrais devoir mon nom & mon mérite
Au caprice inconſtant d'une foule ſéduite,
Et n'être vertueux que pour me voir louer!
Que le monde me blâme ou daigne m'avouer,
Je ris de ſon encens, qui s'envole en fumée,
Et du peuple inſenſé qui fait la Renommée.



EPI-



ÉPITRE XI.

A MA SOEUR DE SUEDE.

Quelle gloire en ce jour, ma Soeur, vous environne!
Vos premiers pas en Suede, en aprochant du thrône,
Vous ont déjà conduite à l'immortalité.

Ce Royaume, autrefois si fier, si redouté,
Terreur du Danemarck, fléau de la Russie,
Arbitre du Sarmate, & maître en Germanie,
Etait enfin réduit, à force de malheurs,
A la nécessité d'implorer ses Vainqueurs;
Au milieu du Sénat une guerre intestine
Lui déchirait le sein & comblait sa ruine;
La Discorde ordonnait, & le peuple animé
Tournait contre l'Etat son courage enflammé;
Tout paraissait perdu, l'Europe semblait dire,
Voici le dernier jour qui reste à votre Empire.

Mais lorsque ce colosse, opresseur du Germain,
S'incline vers sa chute & présage sa fin,
Une femme paraît, tout change, tout s'anime,
Le Sénat généreux rompt le joug qui l'oprime,
La Nation reprend des sentimens plus hauts,
Dignes du grand Gustave & de tous ses Héros;
Ces cœurs humiliés, vaincus par la soufrance,
Se remplissent d'espoir, d'ardeur, de confiance.
Les peuples sont toujours ce que les font leurs Rois;
Ma Princesse a fixé les destins des Suédois,

Toutes les paſſions ſe taiſent devant elle,
Il n'eſt plus d'envieux, il n'eſt plus de querelle,
L'ordre renaît du ſein de la confuſion,
On ſacrifie enfin la haine à l'union.

Qu'HOMERE vainement vante Pentheſilée,
Que Mars guide ſes pas, au fort de la mêlée,
Des bords du Thermodon aux bords du Simoïs:
Quel que ſoit ſon courage & ſes faits inouïs,
Des flammes qu'en ces murs la vengeance déploie,
Son bras ne peut ſauver la malheureuſe Troie;
Cette brave Amazone, en ces champs pleins d'horreurs,
Ne combatit cent Rois que pour voir des malheurs.

Qu'en vers harmonieux le ſublime VIRGILE
Dans le camp des Latins nous dépeigne CAMILLE
Dont les faibles ſecours, les ſtériles vertus
Ne purent ſoutenir le bon Roi LATINUS.

Votre gloire, MA SOEUR, plus ſûre & plus brillante,
Mériterait au moins qu'un VOLTAIRE la chante,
Mon cœur en eſt ému, j'admire vos exploits,
Mais pour tout exprimer je n'ai termes ni voix;
Le ſeul pinceau d'APELLE oſait peindre ALEXANDRE,
Si ma témérité m'a fait trop entreprendre,
C'eſt qu'un ſi beau ſujet ſoutient ſeul un auteur.

C'eſt donc vous que je vois à ce point de grandeur!
C'eſt donc vous qui donnés à la Suede enchantée
Ce feu divin qu'aux Cieux déroba Promethée!
Votre exemple étonnant porte la fermeté
Juſqu'au ſein palpitant de la perplexité;

Ce peuple libre & fier, MA SOEUR, qui vous admire,
Aprend à ſoutenir l'honneur de votre Empire,
Timide auparavant, encouragé par vous,
Il impoſe ſilence à ſes voiſins jaloux.

Un monſtre que l'enfer vomit ſur ce rivage
Que l'implacable haine alaita de ſa rage,
Qui ſe plait dans le trouble à tramer des complots,
Ennemi des humains, de Themis, du repos,
Qui nage dans le ſang en ravageant la terre,
Infame précurſeur du Démon de la guerre,
La Diſcorde en un mot, excitant ſes fureurs,
S'échapant à moitié des fers de ſes vainqueurs,
Répandoit dans le Nord ſes poiſons fantaſtiques,
Et corrompoit les cœurs des altiers politiques.
Les eſprits ſont troublés; les peuples animés
S'excitent aux combats l'un contre l'autre armés:
Vous les voiés couvrir, rangés ſous leurs bandieres,
L'extremité des champs de leurs vaſtes frontieres;
Ce feu, qui couve encore, eſt près d'être étendu,
Le reſſort préparé par le monſtre eſt tendu;
Un ſeul moment d'oubli d'une ardeur indiſcrette,
Le manîment groſſier d'une main mal-adraite,
Allait, malgré la paix, de nouveau vous plonger
Dans les convulſions du trouble & du danger.
La Diſcorde, en voiant proſpérer ſon ouvrage,
D'avance ſe repait du meurtre & du carnage.
La barbare, en riant du faible des humains,
Aplaudit en ſecret à ſes cruels deſſeins,
Son ſuccès l'enhardit, l'orgueil qui la poſſede
La flate qu'elle peut rapeller en Suede
Ces jours, ces triſtes jours qui confondant les droits,
Sur le thrône ébranlé font chanceler les Rois.

Ce monſtre, en redoublant la ruſe & l'artifice,
Sous les pas du Sénat creuſoit un précipice:
Toujours accompagné de crimes, de forfaits,
Il foulait à ſes pieds l'olive de la paix.
Mais lorſqu'on le voit prêt à ravager la terre,
Un Dieu dans ſes cachots vient renfermer la guerre;
Ce monſtre audacieux en gémit de douleur,
Il demeure interdit en proie à ſa fureur;
Rongé par les ſerpens qui ſervaient ſa vengeance,
Le bonheur des Suédois redouble ſa ſoufrance.
Tel on peint ſous l'Etna ce géant renfermé,
Qui vomiſſant des feux de ſon goufre enflammé,
S'agite, & veut briſer ſa puiſſante barriere,
Il brave en ſes priſons l'Auteur de la lumiere;
Mais ce Dieu, qui punit ſes tranſports menaçans,
Dédaigne au haut des cieux ſes efforts impuiſſans.

Ce Dieu, c'eſt vous, MA SOEUR, oui c'eſt vous dont l'égide
Pétrifia ce monſtre envieux & perfide;
Votre main détruiſit ſes infames complots,
Sans armes, ſans ſecours, ſans foudres, ſans carreaux,
Il vous ſufit d'un mot pour calmer la tempête;
Vous dites, arrêtez, & la guerre s'arrête.

O Suede, reconnais d'auſſi puiſſans ſecours,
Si l'ombre de la paix protege tes beaux jours,
Si du joug ennemi Stockholm eſt préſervée,
Bénis du fond du cœur la main qui t'a ſauvée.

Auteurs, ne vantez plus dans vos peſans écrits
Les noms d'ELIZABETH & de SÉMIRAMIS:
Suédois, votre CHRISTINE, indigne qu'on la prône,
Par un caprice étrange abandonna le thrône;
Déja mon Héroïne a ſu le ſoutenir.

Ah!

Ah! quels engagemens, MA SOEUR, pour l'avenir!
Si dans le second rang je vous vois si brillante,
Parvenue au premier, jugez de mon atente:
Tout prêt à prononcer on tient les yeux ouverts,
Votre regne intéresse & nous & l'Univers;
Il se propose à voir l'Europe réunie,
Par les soins généreux de ce puissant Génie,
Dont la sagesse égale, asservissant le sort,
Fera l'amour du monde & la gloire du Nord;
Vénus à vos appas aurait cédé la pomme,
Minerve à vos vertus connaîtrait un grand homme.

Vos tranquiles sujets, sous votre regne heureux,
Diront, „ô Prussiens! ô peuple généreux!
„C'est vous dont nous tenons cette nouvelle aurore,
„Prémices des beaux jours qui la suivront encore;
„Nous vous devons la paix, nos biens, & nos honneurs.

Ah! quel plaisir touchant! quels concerts enchanteurs!
Foyers de mes ayeux, ô ma chere Patrie!
O quel plus bel éloge & plus digne d'envie!
En respectant vos dons, on chante vos bienfaits;
Nos voisins sont heureux, nos peuples satisfaits,
On ne les entend point murmurer & se plaindre,
Ils savent nous aimer, & ne sauraient nous craindre;
De notre probité ces peuples convaincus
S'empressent d'annoblir leur sang par nos vertus;
Combien viennent ici nous demander des femmes?
Le tendre Dieu d'Hymen, en embrasant leurs ames,
Pour les encourager leur présente à la fois
Cinq exemples fameux des filles de nos Rois;

Celles (*) dont s'aplaudit l'heureuse Franconie,
Que le Weser chérit, que l'Oder déïfie;
Vous enfin, que l'envie admire en frémissant,
Vous, que vos ennemis estiment en tremblant,
Oui, vous qui contraignez jusqu'au vice lui-même,
A rendre hommage en vous aux vertus qu'il blasphême;
La vérité s'arrache à ces cœurs furieux;
Ainsi l'enfer connaît & déteste les Dieux.

Si le simple mérite est digne qu'on l'admire,
Quand la beauté s'y joint, il en a plus d'empire;
Le stoïque ZÉNON, dans sa rigidité,
Aurait connu par vous le prix de la beauté,
Il eût été surpris de se trouver sensible.
Ah! malheur au mortel dont l'ame est inflexible!
La raison ne doit point détruire l'homme en nous,
Quand le cœur s'atendrit, l'esprit en est plus doux;
Oui, j'adore les Dieux dans leur plus bel ouvrage,
Je vois dans vos atraits leur véritable image;
Cet hommage si pur & détaché des sens
Se doit, comme aux vertus, aux charmes, aux talens.

Mais tandis que je vois la Suede fortunée
Ne devoir qu'à vos soins sa haute destinée,
Vous le dirai-je ici, l'oserai-je, MA SOEUR?
C'est sa prospérité qui fait tout mon malheur:
Ah! si j'ai pu chanter votre gloire future,
Je sens en même-tems murmurer la nature:
Amitié, don du Ciel, sacrés liens du sang!

Si

(*) *Mesdames les Margraves de Bareith & d'Anspach, Madame la Duchesse de Brounswick & Madame la Margrave de Schwedt*

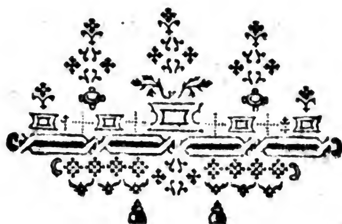
Si nous devons tous deux nos jours au même flanc,
Parlez, enfin, parlez ſentimens d'un cœur tendre,
Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre
Ce départ douloureux, cet adieu ſi touchant;
Accablé de chagrin dans cet afreux moment,
Je vous quittai, MA SOEUR, m'arrachant à vos charmes;
Que ce triſte congé fut arroſé de larmes!
Ce jour pour mon repos fut un fatal écueil,
Ma douleur à jamais en fait un jour de deuil;
Un éternel adieu! MA SOEUR, quel ſort barbare!
Triſte néceſſité, devoir qui nous ſépare!
Fallait-il à mon peuple immoler mon bonheur?

Heureux ſont les mortels qui loin de la grandeur
Réuniſſent en paix leur tranquille famille,
Dont un toit peut couvrir & mere & fils & fille!
Satisfaits de leur ſort dans leur obſcurité,
Le bonheur eſt le prix de leur ſimplicité,
Ils ne redoutent point la fortune bizarre,
Et l'abime des mers jamais ne les ſépare.
Les brigues, les complots que forme l'étranger
Amuſent leur loiſir, loin de les afliger;
Mais ſur-tout, & c'eſt-là ce qui me déſeſpere,
C'eſt chez eux que la ſœur peut vivre auprès du frere.

Quels écarts inſenſés! Où vais-je m'égarer?
Aimons ſans intérêt, & ſachons préférer
Le bien de nos amis à notre bonheur même.

Je vois ſur votre front poſer le diadême;
Si la Suede connaît le prix de nos bienfaits,

Ne fouillons pas nos dons par d'impuissans regrets,
Etoufons nos soupirs & suprimons nos larmes;
Loin de vous, mais toujours le cœur plein de vos charmes,
Votre félicité fera tout mon bonheur;
Je le préviens déjà ce siecle de grandeur,
Ce tems où j'entendrai la prompte Renommée
Répétant les accens de la Suede charmée,
Vous nommer à grands cris, en comptant vos exploits,
Le modele du sexe & l'exemple des Rois.





ÉPITRE XII.

A PODEWILS.

Sur ce que l'on ne fait pas tout ce que l'on pourrait faire.

LABORIEUX Ami, dont l'esprit pacifique
Dirige le vaisseau de notre République,
Vous, dont l'activité remplissant mes desseins,
D'un œil toujours ouvert veille sur nos destins.

Ne remarquez-vous pas, en passant en revue
L'Europe, chaque jour présente à votre vue,
Dans des climats divers & parmi tant de loix,
Que du moine au Pontife, & des commis aux Rois,
Aucun mortel ne fait tout ce qu'il pourrait faire?
Le fils aveuglément suit les pas de son pere;
Il n'est aucun Etat qui ne soit plein d'abus,
On les soufre, on s'en plaint, n'exigeons rien de plus.

Si quelque citoyen, pour l'Etat plein de zele,
Ouvre au bonheur public une route nouvelle,
Entrant dans la carriere, il est d'abord lassé,
Et quitte son ouvrage à peine commencé.

Ces mortels adorés, dont l'ame magnanime
Servit le genre humain sans briguer son estime,
Qui de tant de bienfaits, d'utiles changemens
Laisserent après eux d'illustres monumens,

Ces demi-Dieux sur terre avec un esprit ferme
Voulaient obstinément arriver à leur terme;
La volonté peut tout, qui ne veut qu'à demi,
Sort du sommeil, se leve, & retombe endormi.

En tous lieux, en tout genre on voit des gens habiles,
Bien peu d'un si grand nombre ont passé pour utiles,
S'ils n'ont point travaillé pour leur bien mutuel;
La paresse, l'ennui, l'intérêt personnel
Ont fait évanouir, dans leurs ames communes,
Des desirs vertueux dignes de leurs fortunes.

Eh! qu'importe en effet à la société
Qu'un Ministre, absorbé dans la prospérité,
Ayant sans être Roi la puissance suprême,
Pour le bien de l'Etat trouve un nouveau sistême,
Si quittant ce dessein, distrait par cent objets,
Il n'exécute point ses louables projets?

L'un préfere aux travaux les plaisirs de la vie,
L'autre craint en secret de réveiller l'envie,
Et d'entendre crier contre le novateur
Ce peuple, de l'usage aveugle sectateur,
Patron des vieux abus, insensible aux services,
Qui compte les bienfaits pour autant d'injustices.

Un autre dans son cœur des biens sent les atraits,
Immole ses devoirs à de vils intérêts,
Capable de servir l'Etat & la Couronne,
Il ne voit, ne connaît, n'aime que sa personne.

Ces

Ces indignes mortels qui tolerent nos maux,
Laiſſent nos loix, nos mœurs, & tout dans le Cahos;
C'eſt un plaiſir divin de pouvoir tirer l'ordre
De la confuſion & du ſein du déſordre;
Mais quelque ſort malin, par des moyens ſecrets,
Retarde, & bien ſouvent enchaîne nos progrès;
L'intérêt, le dépit, la crainte, la pareſſe,
Sont les lâches reſſorts de l'humaine faibleſſe;
L'homme à l'humanité paya toujours tribut,
Guerriers, Miniſtres, Rois, aucun n'ateint ſon but.

Voyez-vous ces guerriers, au ſein de la victoire,
Marquer imprudemment des bornes à leur gloire,
Préparer un pont d'or à l'ennemi qui fuit,
Et de tous leurs travaux perdre eux-mêmes le fruit?

L'amour propre avec peu ſatisfait de lui-même,
Se flate, s'aplaudit, s'éleve au rang ſuprême,
Il careſſe un Héros, il lui montre ſes faits
Par un verre trompeur qui groſſit les objets;
Il lui dit, „C'eſt aſſez, & votre ardeur guerriere
„Dans ce jour mémorable a rempli ſa carriere,
„Conſervez les lauriers dont vous êtes muni;
L'ouvrage eſt commencé qu'il croit avoir fini,
Si le vil intérêt d'un Miniſtre s'empare,
Si la corruption de ſon devoir l'égare,
Du bonheur de l'Etat, de l'intérêt public
Il fera ſans remords un indigne trafic,
Embrouillera les loix, & ſe livrant au vice
Au temple de Thémis il vendra la juſtice;
Sa voix dans les conſeils, organe des voiſins,
Fera par artifice agréer leurs deſſeins,

Et

Et troublant à leur gré le repos de la terre,
Entraînera l'Eat dans l'horreur de la guerre;
Un traître s'enhardit de forfaits en forfaits.

Mais vous reconnaissés, à ces infames traits,
Ces monstres qu'à regret nous a tracé l'Histoire,
Dont le peuple ulceré déteste la memoire;
Qui sans cesse abusant du nom du Souverain,
Oprimaient ses sujets sous leur sceptre d'airain;
Et dans ce second rang plus fiers, plus intraitables
Que ne furent jamais les Maitres véritables,
Impérieux, & durs, & prompts à le trahir,
Le rendaient méprisable en se faisant haïr.
Tel était ce SEJAN, dont l'indigne statue
Par le sombre TIBERE enfin fut abattue:
Tels, sous ces Empereurs au vice trop enclins,
On abhorrait PALLAS, NARCISSE, & TIGELIN:
Tels sous les faibles Rois de la premiere race,
Les Maires du palais, en occupant leur place,
Imposaient aux Français un joug oriental.

Quel abus des grandeurs & du pouvoir roial!
Quelle utile leçon aux Ministres, aux Princes,
Qui loin de s'occuper du bien de leurs provinces,
Puissans pour leurs voisins, misérables chez eux,
Ont le cœur dévoré de soins ambitieux,
Ou qui voluptueux, plongés dans l'indolence
En d'indignes mortels ont mis leur confiance?

Il n'est aucun Etat, tel policé qu'il soit,
Où pour le bien public la reforme n'ait droit,
Où l'usage & la loi, l'un à l'autre contraires,
N'ofensent du bon sens les préceptes séveres.

De

De ces dificultés on ſent les embarras,
Mais pourquoi, dites-vous, ne les leve-t-on pas?

Sachez comme en effet le monde ſe gouverne.
Ceux devant qui le peuple en tremblant ſe proſterne,
Elevés dans la pompe, & dans l'oiſiveté,
D'un ouvrage ſuivi redoutent l'âpreté;
Occupés de plaiſirs, au ſein de la molleſſe,
Ces fainéans heureux reſpectent leur pareſſe;
Les affaires iront ſelon le gré des Dieux,
Tous les événemens étaient prévus par eux,
Et le ſoin que du monde a pris la Providence,
De travaux ſuperflus en honneur les diſpenſe:
Leur lâche quiétude adopte ces raiſons
Et perd dans ſes langueurs les jours & les ſaiſons;
Ces fardeaux de la terre, engourdis ſur le thrône,
Inſenſibles pour nous, tendres pour leur perſonne,
Semblables par leurs mœurs aux Rois Orientaux,
Sans procurer le bien, tolerent tous les maux.

Si la Saxe, autrefois puiſſante & fortunée,
A vu depuis dix ans changer ſa deſtinée,
Préparer ſa ruine, abaiſſer ſon crédit,
Ses peuples oprimés, ſon fonds à rien réduit;
N'en chargez point leur Prince, il n'eſt point tiranique,
Rien ne peut remuer ſon ame léthargique;
Condamnez ſa faibleſſe, & ſon oiſiveté,
S'il cauſe tous leurs maux, c'eſt ſans méchanceté,
Il s'endort ſur des fleurs, & ſes mains incertaines
De l'Etat chancelant laiſſent floter les rênes.

Avec ces vieux abus, la moleſſe des Cours,
L'oiſiveté des Grands, le monde va toujours;

Mais

Mais les vices des Rois sont la premiere cause
Que pour le bien public se fait si peu de chose.

Réprimons la satire, épargnons nos égaux,
Ah! serions-nous les seuls exemts de ces défauts?
Avons-nous en tout tems la même vigilance?
Dans nos travaux divers la même prévoyance?
Et n'est-il pas des jours où l'esprit détendu
Incapable d'agir demeure sans vertu?
Oüi, loin d'aprofondir le tout ou sa partie,
A peine glissons nous sur la superficie?

De ma légéreté vous me voyez rougir,
La mort est un repos, mais vivre c'est agir;
Le tems, qui fuit toujours, aurait dû nous aprendre
Que nos jours sont comptés, qu'il ne faut rien suspendre,
Qu'il faut par les cheveux saisir l'occasion,
Et passer constamment ses jours dans l'action;
La Parque coupe en vain le fil de notre vie,
Nous l'alongeons assez dès qu'elle est bien remplie,
Dès que nous dirigeons au bonheur des humains
L'usage du pouvoir qui repose en nos mains,
A ce but nos desseins doivent tous se réduire;
L'ame est inépuisable, & peut toujours produire.

Voyez ces orangers féconds dans tous les tems,
La seve leur fournit ses tributs abondans;
Ces fleurs, ces pommes d'or, qu'ils produisent sans cesse,
Semblent nous reprocher notre indigne paresse.

Si je chante en mes vers la mâle activité,
Ne me suposez point follement entêté
De ces esprits ardens, qui désolent la terre,
Et par inquiétude entreprennent la guerre;

Non

Non, je n'admire point ce fougueux Roi du Nord,
Qui cherchant les travaux, les dangers & la mort,
N'ayant d'autre plaisir que le trouble des armes,
A détrôner les Rois trouva ses plus doux charmes;
Et loin de ses sujets, qu'il ne gouvernait pas,
Conquérait la Pologne en perdant ses Etats.

Mais dans un citoyen revêtu de puissance,
Je blâme hautement le goût de l'indolence;
Son emploi, son honneur, son plaisir, son pouvoir,
Tout devrait l'animer à remplir son devoir;
S'il est trop négligent, il est un infidele,
Et la paresse en lui peut être criminelle,
On n'a pas de mérite à s'abstenir du mal;
Etre ardent pour le bien c'est le point principal.

Si l'on daigne aprouver, qu'un poëme agréable
Orne la vérité des atraits de la fable;
Si la naïveté peut être de saison,
Pour adoucir les traits de l'austere raison,
Qu'on me permette ici d'emprunter ses nuances,
Pour cacher sous des fleurs l'âpreté des sentences.

Sur le sommet d'un mont de rochers hérissé,
Le temple de la Gloire était jadis placé:
Elle promit un prix à ceux dont le courage,
Surmontant ces dangers, viendrait lui rendre hommage.

Un jour tous ses amans, excités par ce prix,
Tenterent de monter à son sacré pourpris:
En aprochant du mont, les uns, pleins de surprise,
Restaient tout étonnés de leur grande entreprise;
Plus loin de jeunes gens légers, fous, amoureux,
Allaient cueillant des fleurs pour l'objet de leurs vœux,
D'autres

D'autres d'un pas timide entraient dans la carriere,
Efrayés du danger retournaient en arriere,
Et d'autres fatigués, rebutés, abattus,
Se couchaient ſans vigueur ſur le roc étendus;
On en voyait plus haut monter avec audace,
Jaloux de leurs rivaux, leur diſputer la place,
Au bord du précipice, au point de ſuccomber,
Se heurter en fureur, au bas du mont tomber.

Un Sage, ſans envie & ſans incertitude,
Par un ſentier plus court, & même encor plus rude,
Animé par le prix, que la Gloire promet,
De rochers en rochers vola juſqu'au ſommet:
C'eſt-là qu'il fut reçu dans les bras de la Gloire,
Et ſon nom fut écrit au temple de Mémoire,
Dans ce livre ſi court, où ſont les noms fameux
Des mortels dont le cœur fut ferme & vertueux.

La Déeſſe, aprouvant l'effort de ſon courage,
Lui dit: „Soyez heureux, jouiſſez du partage
„De ces eſprits actifs, Auteurs, Rois, & Guerriers,
„Le repos eſt permis, mais c'eſt ſous les lauriers."





ÉPITRE XIII.

A MA SOEUR DE BAREITH.

Sur l'usage de la Fortune.

Du songe des grandeurs l'image évanouie
M'a rendu tout entier à la Philosophie.
Evitant les fâcheux, le tumulte & le bruit,
Je profite du tems chaque instant qu'il s'enfuit;
J'achete à peu de frais mille plaisirs champêtres,
J'arrondis des berceaux, je fais tailler des hêtres,
Je lis *La Quintinie*, & par son art divin
Je change un sable aride en fertile jardin;
Là je me plais à voir pousser, verdir, éclorre
Des fleurs que le midi reçut des dons de Flore;
Mon ami *Philemon* vient dans ces lieux reclus
Disserter avec moi du prix qu'ont les vertus,
Et lorsque son discours échaufe mon génie,
Je l'enrichis des traits qu'offre la Poësie;
Une feuille, une fleur, & de moindres objets
A nos moralités fournissent des sujets;
La Nature à nos yeux est pleine de merveilles,
Nous admirons souvent le peuple des abeilles;
O quel plaisir MA SOEUR, de les voir travailler
Ce doux suc que l'instinct leur aprit a piller!
De leurs soins mutuels, & de leur vigilance
Résulte pour l'essaim la commune abondance,

L'un travaille pour l'autre & ce miel aprêté
Apartient sans partage à la communauté.

Pourquoi ne suit-on pas, disais-je, leur exemple?
L'homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple
Cette heureuse union & l'ordre sans égal,
Qui concourt en effet à leur bien général.

L'abeille a, mieux que nous, réglé sa République
On n'y voit point de mouche altiere & magnifique
Refuser à ses sœurs le fruit de ses travaux;
L'orgueil & l'intérêt respectent leur repos.

Fiere raison humaine, orgueilleuse folie,
Que de ces animaux l'exemple t'humilie,
Notre cœur endurci méprise les humains,
L'homme change de mœurs en changeant de destins;
Enivré de l'éclat de son bonheur suprême,
Il fuit son origine, il s'ignore lui-même.

Qui dirait, lorsqu'on voit ces Grands si dédaigneux,
Que les pauvres sont faits du même limon qu'eux,
Que ces gueux en lambeaux, courbés sous les miseres,
Marqués des mêmes traits sont en effet leurs freres?
L'orgueil les a changés, c'est l'ouvrage du sort,
Du riche au misérable il n'est plus de rapport;
A leur destin commun rien ne les intéresse,
Ce sont des animaux de diférente espece;
Ces loups sans s'émouvoir regardent les faulcons
Du sang de la colombe arroser les valons.

Que je suis en courroux lorsque certaine Altesse
Jusqu'aux chevaux, aux chiens prodigue sa tendresse!

On

On dirait que pour eux le destin l'agrandit,
De sa folle dépense ils tirent le profit;
Ces chevaux superflus s'engraissent à la crêche,
Tandis qu'abandonné le pauvre se desseche;
Il nage dans le luxe, il ne vit que pour lui,
Et c'est un songe vain que le malheur d'autrui;
Cet abus, je l'avoue, à tel point m'importune,
Que j'en ai méprisé les Grands & la fortune.

„Vous en êtes surpris? repartit *Philemon*,
„Le monde est inhumain, ingrat, & sans raison;
„Pour moi, depuis long-tems j'apris à le connaître,
„Jadis de la fortune on m'a vu le grand prêtre,
„Son temple était rempli de sots adulateurs,
„L'Univers y venait demander des honneurs.
„Le courtisan disait, ô puissante Déesse,
„Donnez moi du pouvoir, afin que j'en opresse
„Un rival odieux, qu'on dit de mes amis;
„Le Roi lui demandait des esclaves soumis;
„Un homme du bel air, à mine évaporée,
„Voulait un grand état, une maison dorée;
„Un franc dissipateur exigeait un gros bien,
„Pour qu'il eût le plaisir de le réduire à rien;
„L'Avare lui disait, Déesse salutaire,
„Donnez-moi bien de l'or, afin que je l'enterre;
„Un Comte, en se dressant, criait avec fierté,
„Quand parviendrai-je au rang que j'ai tant mérité?

„Je n'aurais jamais fait, si de tant de prieres
„Je voulais raporter les phrases singulieres:
„Bref, aucun ne pensait dans ses bizarres vœux,
„Au noble & doux plaisir de faire des heureux;

„Et ma Déesse aveugle, inégale & quinteuse,
„Sur l'emploi de ses dons nullement scrupuleuse,
„Refusoit par travers, ou donnait sans raison.

La Fortune, lui dis-je, est un cruel poison:
Lorsqu'elle a pu remplir l'esprit de sa chimere,
Elle altere le fond du meilleur caractere;
L'homme dans ses transports s'imagine être un Dieu,
Il prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu.
Ces Grands, enorgueillis de leur magnificence,
Pensent qu'ils sont l'objet pour qui la Providence
Fit sortir du néant ces êtres si divers
Qui rampent sur la terre, ou volent dans les airs;
Ils se placent eux seuls au centre de ce monde,
Et tout le reste est bien, quand pour eux tout abonde;
Tendres sur leur sujet, insensibles pour nous,
Ivres de leurs plaisirs, de leur grandeur jaloux,
Semblables aux rameaux dont les feuilles stériles
Du tronc qui les nourrit tirent les sues utiles,
Et dans un vain feuillage étalant leur beauté,
Laissent leurs tendres fruits sécher à leur côté;
Est-ce donc pour eux seuls, que se filtre la seve
Qui, par tant de tuyaux, jusqu'aux branches s'éleve?
Ah! quelle heureuse main coupera ces rameaux,
Des présens de Pomone injurieux rivaux?
Avec trop de chagrin j'en vois grossir le nombre.

Philémon repartit, prenant un air plus sombre:
„Peut-être verrait-on plus de cœurs bienfaisans,
„Mais ce monde pervers est peuplé de méchans;
„Les bienfaits sont payés de noire ingratitude;
„Qui fait de la sagesse une profonde étude,
„S'il connait les mortels, ne les servira pas.

Qu'il

Qu'il eſt beau, *Philémon*, de faire des ingrats!
Faut-il, lorſqu'aux vertus un doux penchant nous guide,
Que l'auſtere raiſon contre le cœur décide?

O vous, ſage Minerve, aimable & tendre SOEUR,
O vous, qui poſſédez tous les talens du cœur,
Vous penſez, je le ſais, qu'un noble caractere
Ne trouve en ſa grandeur de plaiſir qu'à bien faire,
Qu'à daigner partager à l'homme ſon égal
Les faveurs dont pour lui le Ciel fut libéral.

Ces colomnes, dont l'art d'un habile Architecte
Sait orner noblement ſa façade correcte,
Ces maſſes ne ſont pas de ces vains ornemens,
Que la profuſion ajoute aux bâtimens;
Mais leur commun concours, leur force réunie,
Soutient ſolidement la façade embellie.

Notre grand édifice eſt la ſociété,
Tout citoyen concourt à ſon utilité;
L'embellir n'eſt pas tout, & pour le dire encore,
La bonté la ſoutient, le faſte la décore.

O puiſſante Nature! ame de l'Univers!
Soufre que tes ſecrets éclatent dans mes vers;
Ménagere ou prodigue, on te voit toujours ſage,
Ton deſſein permanent mene tout à l'uſage.

Voyez ces réſervoirs, qui pour ſes grands deſſeins,
Aux entrailles des monts ſont creuſés par ſes mains,
Les fleuves orgueilleux en ont tiré leur ſource,
D'un humide criſtal ils fourniſſent la courſe;
En fuyant de leur ſein, jeunes, faibles ruiſſeaux
Ils arroſent les prés de leurs fécondes eaux;

Mais bientôt agrandis, enflés d'eaux passageres,
Ils portent leur tribut à des mers étrangeres,
D'où le Soleil après, les changeant en vapeurs,
Goute à goute en pleuvant les rend sur les hauteurs;
Ce n'est point pour croupir que les monts les amassent,
Par ces mêmes canaux le Sort veut qu'ils repassent.

Et tels sont les devoirs atachés aux honneurs:
Des dons de la Fortune heureux dispensateurs,
Les Grands pour les Etats sont la source féconde
Qui porte l'abondance & le bonheur au monde.

Que j'aime ce discours qu'un sage Magistrat *)
Tint au peuple Romain séparé du Sénat!
Autour du mont sacré triomphait la Discorde,
Son éloquente voix rétablit la concorde.

„La République, Amis, leur dit-il, est le corps
„Dont tous les citoyens sont autant de ressorts,
„Un seul membre perclus peut troubler l'harmonie
„Qui maintient la santé, qui prolonge la vie:
„Suposons que la bouche, aimant mieux discourir,
„Refusât à son corps le soin de le nourrir;
„L'animal épuisé dans sa langueur mourante,
„Serait mis au tombeau par la faim dévorante.
„Membres séditieux, injustes Plébéiens,
„Servez votre Sénat & soyez citoyens.

Quel que soit le haut rang, qu'on tienne en sa patrie;
De la totalité l'on fait toujours partie:
Si par vous les humains ne sont pas secourus,
L'Etat ne voit en vous que des membres perclus.

Modé-

*) *Menenius Agrippa.*

Modérons nos transſports, évitons la ſatire,
C'eſt peu de condamner, le grand art eſt d'inſtruire;
Enſeignons en ami, ſans prêcher en cenſeur,
Comment l'homme ſenſé doit uſer des grandeurs,
Comment fuyant l'orgueil, la haine, la vengeance,
Sa bonté doit ſur-tout anoncer ſa puiſſance.

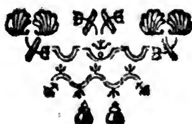
„Il n'eſt rien de plus grand dans ton ſort glorieux,
„Que ce vaſte pouvoir de faire des heureux,
„Ni rien de plus divin dans ton beau caractere,
„Que cette volonté toujours prête à le faire,
Oſait dire à CÉSAR ce Conſul Orateur,
Qui de LIGARIUS ſe rendit protecteur;
Et c'eſt à tous les Rois qu'il parait encor dire,
„Pour faire des heureux vous occupez l'Empire,
„Aſtres de l'Univers, votre éclat eſt pour vous,
„Mais de vos doux rayons l'influence eſt pour nous.

Les Grands, ces fils chéris de l'aveugle fortune,
Sont couverts de mépris ſi leur ame eſt commune.
NÉRON, quoique Céſar fut haï des Romains,
Rome pour leurs vertus chérit des ANTONINS,
Bienfaiſans ANTONINS, mes Héros, mes exemples,
Il faut vous invoquer, vous méritez des Temples,
Si de faibles humains peuvent ateindre aux Dieux,
Vous êtes immortels, adorables comme eux:
Je ſens à votre nom dans le fond de mon ame,
Que l'amour des vertus redouble encor ſa flamme,
Oui j'en préſume mieux du triſte genre humain.

JULIEN peu connu fut le dernier Romain;
Que de monſtres afreux profanerent le thrône;
Et firent éclipſer l'éclat de leur Couronne!

Mais faut il être Roi pour être bienfaisant?
N'est-il plus de vertus quand on est moins puissant?
L'occasion peut rendre un pauvre serviable,
Dans l'état médiocre on sera secourable;
Si l'on est riche, au pauvre on doit son superflu;
Un Grand doit protéger l'indigente vertu;
Dans la prospérité l'ame entiere s'étale;
On la voit ce qu'elle est, avare ou libérale.
Nos états sont divers; nos devoirs sont communs.

Ainsi la tendre fleur nous donne ses parfums,
La campagne ses bleds, les arbres leurs ombrages,
Les rochers leurs métaux, les prés leurs pâturages,
L'Océan ses poissons, & les vents leur fraîcheur.
Ainsi l'astre du Nord guide le voyageur.
Ainsi lorsque la nuit répand ses voiles sombres,
La sœur du Dieu du jour vient éclairer les ombres.
Ainsi le grand flambeau, moteur de l'Univers,
De ses rayons brillans remplit le champ des airs;
Par lui-même fécond, son influence pure
Ranime, & rend la vie à toute la Nature.



ÉPITRE XIV.

A SCHWERTS.

Sur les Plaisirs.

De nos brillans plaisirs aimable Directeur,
O vous qui gouvernez, au gré du spectateur,
Les jeux de Terpsichore & ceux de Polymnie,
Les pleurs de Melpomene & les ris de Thalie!
Lequel de ces plaisirs pourrait selon nos vœux
Contribuer le plus à faire des heureux?

Serait-ce, dites-moi, la joie impétueuse,
Du brillant carnaval fille si dangereuse,
Si chere à nos galans, si funeste aux époux,
Lorsque sous plus d'un masque on voit de jeunes fous
Suivre les étendarts du beau Dieu de Cythere,
Enflammés de ses feux, prompts à se satisfaire,
Sauter, tourbillonner au son des instrumens,
Et s'enivrer enfin de cent plaisirs bruyans?
L'Aurore en plein hyver si lente & si tardive,
Paraît selon leurs vœux trop prompte & trop active,
Quoique de leur amour le rapide roman
Souvent dans un quart-d'heure ait dégoûté l'amant.
Aimeriez-vous plutôt qu'on préférât la scene,
Où MOLIERE traça, de sa naïve veine,
De nos bizarres mœurs l'humiliant tableau?

„Cherchez, me dites-vous, un ſpectacle nouveau:
„Allez à ce palais enchanteur & magique
„Où l'optique, la danſe, & l'art de la muſique
„De cent plaiſirs divers ne forment qu'un plaiſir;
„Ce ſpectacle eſt de tous celui qu'il faut choiſir.

„C'eſt là que l'Astrua par ſon goſier agile
„Enchante également & la cour & la ville,
„Et que Félicino par des ſons plus touchans
„Sait émouvoir les cœurs au gré de ſes accens;
„C'eſt-là que Marianne, égale à Terpſichore,
„Entend tous ces *bravò* dont le public l'honore;
„Ses pas étudiés, ſes airs luxurieux,
„Tout incite aux deſirs nos ſens voluptueux.

Je vous entends, ſachez que dans le fond de l'ame
J'aime tous ces plaiſirs qu'un faux miſtique blâme:
Ami des ſentimens des Epicuriens,
Je laiſſe la triſteſſe aux durs Stoiciens;
Si comme Thebe hélas! notre ame avait cent portes,
J'y laiſſerais entrer les plaiſirs en cohortes.

Tout le monde après tout ne penſe pas ainſi,
J'ai vu d'outrés chaſſeurs, en hauſſant le ſourcil,
Bâiller & s'endormir au ſein de ces merveilles,
Nul ſon ne peut flater leurs ſtupides oreilles,
Leur eſprit occupé de cerſs, de ſangliers,
Au lieu de voir Cinna, revait aux levriers.

J'ai vu ſur vos gradins frémir d'impatience.
Plus d'un vieil Harpagon rêvant à la finance,
Preſſé de viſiter ſes ſerrures, ſes huis,
Et de compter tout ſeul ſes ſacs pleins de louis;

Vous

Vous favez qu'au fpectacle un certain fils d'Euclide
S'avifa d'égayer fon cerveau trop aride,
Sans entendre, fans voir, & même fans parler,
Il fe mit en rêvant d'abord à calculer
Les effets de la voix, l'efpace de la fale
Le théatre, l'optique, & le grand ceintre ovale:
Cela fait, ne trouvant rien de touchant pour lui,
Et fe fentant glacé de dégoût & d'ennui,
Sans qu'il eût vu finir un acte, eft-il croyable?
Il fortit brufquement, donnant le tout au diable.

Quel feu n'anime point toutes nos actions,
Lorfqu'on nous voit fervir nos propres paffions?
Mais nous fommes glacés pour les plaifirs des autres,

Si notre inftinct nous force à préférer les nôtres,
Tolérons dans chacun fes propres fentimens,
Comme les traits de l'homme, ils font tous diférens:
Oui, béniffons plutôt la fage Providence,
Qui fufifant à tout avec tant d'abondance,
Ayant à l'infini varié tous nos goûts,
Pourvoit en même-tems à les contenter tous;
Sans quoi ces doux plaifirs, feuls charmes de ce monde,
Seraient pour les humains une fource féconde
De jaloufes fureurs, de démêlés cruels;
On verrait à la fin les malheureux mortels,
Pour fatisfaire un goût, enfanglanter la terre,
Et le plaifir ferait le fujet de la guerre.

Penfez-vous donc, qu'il faut aux hommes fainéans
Des plaifirs merveilleux pour chatouiller leurs fens?
Que manquant de fpectacle ou de feu d'artifice,
Ils ont droit d'accufer le Deftin d'injuftice?

La

La Nature atentive en tout tems a voulu
Sufire à nos besoins, & même au superflu;
Elle transforme, au sein des miseres humaines,
En desirs les besoins, en volupté les peines;
C'est d'elle que nous vient le charme de l'amour,
Aussi doux pour Colin que pour l'homme de cour;
C'est d'elle que nous vient le sommeil délectable,
Secours voluptueux, au corps si favorable.
Dans une ardente soif trouvez un clair ruisseau,
C'est boire du nectar que d'avaler son eau:
Quand le lion brûlant nous fait rechercher l'ombre,
Quel bien de respirer l'air frais dans un bois sombre!
Sur le duvet des prés couché nonchalamment,
De laisser son esprit errer tranquillement
Mais enfin, quel spectacle aproche de l'aurore?
La nuit fuit, & bientôt un beau pourpre colore
Un tiers de l'horizon aux bords de l'Orient,
On voit pâlir les feux du vaste firmament,
Le brouillard se dissipe, & du haut des montagnes
Quelques faibles rayons vont dorer les campagnes;
Zéphyre, en voltigeant, vient agiter les fleurs,
Un instinct de plaisir s'empare de nos cœurs;
Le monde est renaissant, l'astre de la lumiere
Remplit de son éclat sa brillante carriere,
Des flambeaux de la nuit ses rayons triomphans,
Paraissent & plus purs & plus étincelans;
Dites, par quel prestige, ou bien par quel miracle
L'art pourat-il jamais ateindre à ce spectacle,
Et par quelles couleurs peindrez-vous du soleil
La pompe fastueuse, & l'éclat sans pareil?
GRAUN n'imitera point, quoiqu'il soit un grand maître,
Le doux gazouillement, si simple & si champêtre

Du

Du tendre rossignol & des chantres des bois,
Quand l'aube d'un beau jour semble exciter leur voix.

Une Nymphe à quinze ans, de sa beauté parée,
A vos visages peints doit être préférée,
Malgré le vermillon, les pompons, & le fard,
La Nature a le droit de triompher de l'art.

Tels sont les doux plaisirs d'une vie innocente;
Si leur simplicité vous paraît moins brillante
Que vos fêtes, vos jeux où tout est cadencé,
Sachez qu'étant unis ils n'ont jamais lassé;
Ils sont comme un ruisseau, qui voit couler sans peine
Son onde de cristal sur l'argentine arene,
Il embellit les prés en les rendant féconds,
Il ne se vante point de ses superbes ponts,
Et sans avoir l'honneur, qu'ont les grandes rivieres,
De porter des bateaux décorés de bandieres,
Et de laver les murs des plus grandes cités,
Où par nos bons Germains leurs flots sont insultés,
Sa course moins gênée en est bien plus égale.
Goûtez de ces plaisirs qu'enseigne ma Morale:
Les remords dévorans ne les suivent jamais,
On en jouit sans trouble, on les prend sans excès,
On y revient toujours lorsqu'on est las des vôtres.

Dans tout âge nos goûts sont succédés par d'autres,
Le Printems nous soumet à l'inconstant amour,
La Gloire, en notre Eté, sur nous regne à son tour,
Dans l'Automne souvent l'intérêt en ordonne,
Et l'Hyver de nos jours se plaint, gronde, & raisonne;
Des visages ridés, des cheveux blanchissans
Sont honteux d'arborer tous vos déguisemens;

Dans

Dans la décrépitude il fiérait bien fans doute
D'endoffer fans defirs le mafque & la bahoute,
L'amour n'a plus pour eux ni flèches ni carquois,
Et la caducité n'en reçoit plus de loix;
L'amour aux cœurs glacés paraît une folie,
En les abandonnant l'amour les humilie,
Ils blafphêment les Dieux, qu'ils avaient adorés,
Ils ne font qu'impuiffans & non pas modérés.
Sans paffions, adieu vos galantes merveilles,
Les fens font comme fourds au rapport des oreilles;
Les yeux font-ils frapés des objets les plus beaux?
C'eft l'ombre d'un palais qui fe peint fur les eaux,
Tandis que chaque flot d'une courfe légere
Emporte en s'échapant cette ombre paffagere;
Ainfi pour un vieillard paffent les voluptés.

Jouiffons des plaifirs fans en être entêtés;
Schwerts, heureux qui s'en va reprenant fa houlette
Retrouver fes jardins, fes bois, & fa retraite,
Après que fur la fcene il a vu dans un champ
Amollir par des pleurs le fier *Coriolan*,
Ou fauver, au milieu de la Grece affemblée,
La trifte *Iphigénie* au point d'être immolée.

Tout ce brillant fracas à la fin affourdit,
Et l'homme diffipé lui-même s'étourdit:
Dans une vie errante & prefque vagabonde,
Suivez le tourbillon de la cour & du monde,
Toujours embarraffé d'affairés fainéans,
Profondement remplis de cent riens importans,
Et fans ceffe entraîné par le torrent rapide
Des plaifirs répétés, dont la mode décide,
De cette oifiveté prompt à vous infecter,
Sans vivre, fans penfer, réduit à végéter,

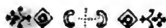
Au

Au grand monde, au ſpectacle empreſſé de paraître,
Vous vous fuirez de crainte un jour de vous connaître.

Qui veut s'étudier doit chercher le repos,
Là ſeul avec lui-même il peut voir ſes défauts;
C'eſt ainſi de ſon tems que doit uſer le ſage,
De l'art de ſe connaître il fait l'aprentiſſage,
Et dans un examen ſouvent trop odieux,
Vainqueur des préjugés, qui faſcinaient ſes yeux,
Il foule ſous ſes pieds l'artificieux maſque,
Qui cachait ſes travers ou ſon humeur fantaſque,
Repouſſe l'amour propre, en ſon cœur renaiſſant,
Qui flate ſes deſirs, & bleſſe en careſſant.

Je vois que vous penſez que toute Comédie
Reprend le ridicule & réforme la vie;
Oui, mais ce jeu plaiſant, quelquefois trop bouffon,
Efleure nos défauts ſans ataquer le fond;
On y cherche un bon mot, qu'aiguiſe la ſatire,
Ce n'eſt point un ſermon, au théatre on veut rire.

Montrez-moi, s'il ſe peut, un mortel vicieux,
Que votre comédie ait rendu vertueux:
Non, cet auguſte emploi ne fut point ſon partage:
Qui veut ſe corriger trouve un pénible ouvrage,
C'eſt le combat interne, & la réflexion
Qui nous font aprocher de la perfection;
Oui, notre vrai bonheur & notre récompenſe,
C'eſt d'établir la paix dans notre conſcience;
SCHWERTZ, de vos vains plaiſirs on ne doit s'occuper,
Que lorſque du travail il faut ſe diſſiper.



ÉPITRE

ÉPITRE XV.

A ALGAROTTI.

AIMABLE rejetton de l'antique Ausônie,
En qui l'on reconnaît tout le brillant génie,
L'urbanité, le goût de ces esprits ornés
Que Rome produisit en ses tems fortunés.

D'où vient, ALGAROTTI, que l'homme né caustique
Jusques sur ses amis se permet la critique?
Qu'à trouver des défauts occupant sa raison,
Au nectar de l'éloge il mêle du poison?
N'est-ce point l'amour propre, ingénieux Protée,
Qui prenant de l'esprit la figure empruntée,
Des mœurs, du ridicule, & des défauts d'autrui
Eleve un monument qu'il érige pour lui?
Ou serait-ce qu'un Dieu, dont nous sommes l'ouvrage,
Eût empreint dans nos cœurs une secrette image,
Qui retraçant les traits de la perfection,
Nous fait juger d'autrui par la comparaison?

Cherchons moins d'argumens pour pallier un vice
Que forma l'amour propre au sein de la malice.
Un courtisan adroit condamne ses rivaux,
D'une main complaisante il flate ses défauts;
Il n'est point médisant, il s'en ferait scrupule;
Mais d'un sot plaisamment il rend le ridicule:
Cet esprit pénétrant, dont il se fait honneur,
Me fait craindre sa langue, & soupçonner son cœur:
S'il

S'il était bienfaisant, son éloquence vaine
Ne déchirerait pas toute l'espece humaine,
Sur les défauts d'autrui beaucoup moins rigoureux,
Par charité souvent il fermerait les yeux.

Mais de ces scrutateurs la langue trop hardie
Glace chez les mortels l'amitié refroidie,
Plaçant à tout propos des *si* malins, des *mais*,
Juges de leurs amis, ils leur font leur procès;
Même, à force de goût & de délicatesse,
Ils prennent en horreur notre fragile espece:
Dans ce siecle de fer, dans ces tems corrompus,
Il n'est plus, par malheur, d'*Achate*, de *Nisus*,
L'homme plein de bonté passe pour imbécile,
Et l'amitié s'exprime en stile de *Zoïle*.

„*Licidas* mon ami, dit l'un, me fait bâiller,
„*Perse* serait charmant s'il n'aimait à railler,
„*Chrysippe* est ennuyeux, il est toujours sublime,
„Et l'emporté *Damon* à tout propos s'anime,
„*Ménélas* est trop fier, *Sulpitius* trop bon,
„L'œconome *Lycas* est pis qu'un Harpagon,
„*Héraclite* hipocondre en lui-même se mine,
„Et *Narcisse*, en vrai fat, chérit sa bonne mine.

Par de pareils propos, pleins de malignité,
On renverse l'esprit de la société.
Ah! si l'homme du moins, dans sa folie extrême,
Faisait sans préjugés un retour sur lui-même;
Il trouverait en lui le nombre des défauts
Qu'il va si hautement blâmer chez ses égaux;
On le verrait bientôt, quand son ami le blesse,
Compenser avec lui faiblesse pour faiblesse,

Et l'aidant à voiler certains défauts trop nuds,
Relever de bon cœur l'éclat de ſes vertus.
Qui trouve tout mauvais, eſt rempli de malice,
Un œil qui voit tout jaune eſt ateint de jauniſſe;
Souvent les préjugés & les préventions
Nous dictent les arrêts de nos déciſions.

La Nature, en ſuivant ſes maximes conſtantes,
Tailla tous les objets à faces diférentes,
Burrhus voit le deſſus, *Séjan* voit le revers;
De là ſur un objet cent jugemens divers.
J'ai honte qu'un ſoldat, nourri dans l'ignorance,
Reprouve d'un Lettré l'étude & la ſcience,
Ou lorſqu'aux financiers quelque pédant fourré
De leur utile emploi fait un portrait outré,
Ou qu'en argumentant l'homme de loix s'engage
De prouver qu'un ſoldat eſt un antropophage:
Extravagans, bouffis de vos faibles exploits,
Don-Quichottes zélés de vos divers emplois,
Ne verrez-vous jamais que l'immenſe Nature
A bien plus d'une fin a fait la créature?
Tout être eut ſes deſtins, tout homme eut ſes talens,
Et pour le bien du monde ils ſont tous diférens.

Si chacun s'enrôlait ſous CUJAS & BARTHOLE,
Qui de ſes bras nerveux rendant la terre molle,
Déchirerait ſon ſein, cultiverait ſon champ,
Ramaſſerait les bleds coupés d'un fer tranchant?
Sera-ce l'Avocat qui pourra vous défendre,
Si quelque Prince actif, prêt à tout entreprendre,
Forme ſur le royaume un projet dangereux,
Et vient couvrir vos champs de ſes ſoldats nombreux?

Su-

Suprimons le ſoldat ou le juriſconſulte:
Même danger alors pour l'Etat en réſulte;
Ce ſerait un vaiſſeau privé de matelots,
Voguant au gré d'Eole, à la merci des flots.
De ces inſtincts divers l'eſpece & la nuance
Fait, loin de la blâmer, benir la Providence:
Ne condamnons jamais que le vice éfronté,
Trop funeſte ennemi de la ſociété.

On peut vous pardonner l'humeur acariâtre,
A vous que la Nature a traités en marâtre,
Vous, malheureux *Therſite*, & vous triſte *Brunel*,
Oui, vengez-vous ſur nous des cruautés du Ciel.

Mais qu'un homme d'eſprit ſe porte à la folie
D'obſcurcir les talens, de ternir le génie;
Que par malice enclin à blâmer ſes égaux,
Taupe ſur leurs vertus & Lynx ſur leurs défauts,
Il ſe faſſe un plaiſir de nuire & de médire;
Non, c'eſt à quoi mon cœur ne peut jamais ſouſcrire.

Ce ſujet me rapelle un conte qu'on me fit
Dans cet âge où la Fable inſtruiſait mon eſprit.

En ces tems où le monde était en ſon enfance,
Chaque être était, dit-on, doué de connaiſſance,
La raiſon éclairait les ſages animaux,
L'on entendait parler juſques aux végétaux,
Toute choſe en naiſſant ſemblait être parfaite,
Et ni plante ni fleur n'était alors muette.
Dans un certain jardin, en ces tems renommé,
Que l'Auteur par oubli ne nous a pas nommé,
La roſe, en s'admirant, & mépriſant la vigne,
Lui dit un jour: „Je plains ta deſtinée indigne,

„Si l'homme ne taillait tes rameaux superflus,
„Si tu n'élevais pas tes pampres abattus,
„Entourant tendrement cet ormeau charitable,
„Tes sarmens languissans ramperaient sur le sable;
„Tes seps disgraciés ne portent point de fleurs,
„Tes feuilles sont sans ombre, & tes fruits sans odeurs.

„Aux rayons d'un beau jour lorsqu'on me voit éclore,
„Mon éclat cede à peine au pourpre de l'aurore,
„Cet encens recherché, ces baumes peu communs
„N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes parfums;
„Nous sommes des festins les compagnes fidelles,
„J'orne dans des bouquets la coëffure des belles,
„Et Reine des jardins, mes charmes ravissans
„Assurent mon empire établi sur les sens.

„Je vaux bien plus que toi, dit la vigne à la rose:
„Trop peu durable fleur, souvent à peine éclose,
„Un soufle d'Aquilon vient terminer ton sort,
„Le jour qui t'a vu naître est le jour de ta mort;
„J'estimerais bien plus tes qualités divines,
„Si ta tige hérissée enfantait moins d'épines,
„Si joignant à tes fleurs l'avantage des fruits,
„Tu devenais utile ainsi que je le suis.

„Regarde mes raisins si féconds en délices,
„Qui ne préférerait mon vin à tes calices?
„Ces grapes au pressoir réduites en liqueurs
„Chassent l'ennui chez l'homme, & raniment les cœurs;
„Mes pampres ont orné, dans des fêtes galantes,
„Le thyrse de *Bacchus*, la tête des Bacchantes;
„Ta beauté n'a qu'un tems, & je dure toujours.

Un

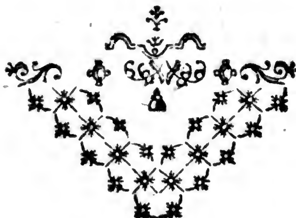
Un gros vilain chardon, écoutant leurs difcours,
Occupant un terrein qu'il rendait inutile,
Leur dit, en hériffant fon panache ftérile,
„Je n'ai ni vos parfums, ni vos fruits de bon goût,
„Mais tout terrein m'eft bon, ma plante vient partout ;
„Et vos fruits & vos fleurs, de quel nom qu'on les nomme,
„Ne font qu'un vil tribut que vous payez à l'homme,
„De notre liberté nous connaiffons le prix,
„Allez, & des chardons n'atendez que mépris.
Déjà ces végétaux fe feraient fait la guerre,
Ils fe feraient battus, mais ils tenaient en terre.

Au fort du démêlé l'aigle de Jupiter
Entendit leurs brocards, planant fur eux en l'air :
„Etoufe vil chardon, dit-il, ta voix profane,
„Rebut de la Nature, & pâture de l'âne,
„Que ma leçon t'aprenne à te moins eftimer,
„Il faut être parfait quand on veut tout blâmer.
„Et s'adreffant après à ces diverfes plantes,
„Réprimez, leur dit-il, vos fatires mordantes,
„Et fans vous avilir par vos propos amers,
„Aplaudiffez plutôt à vos talens divers :
„Tout eft ce qu'il doit être, & les vignes, les rofes
„Tiennent toutes leur rang felon l'ordre des chofes ;
„N'élevez pas trop haut vos téméraires vœux.

Oui, la perfection eft l'atribut des Dieux ;
Du bon & du mauvais le bizarre affemblage,
De ce faible Univers doit être le partage.
La terre fi féconde a d'arides cantons,
L'Eté brûle d'ardeur, l'Hyver a fes glaçons ;

Ce globe raboteux, hérissé de montagnes,
A des goufres, des bois, des mers, & des campagnes,
Le feu dévore tout, l'air est troublé des vents;
Cet éternel combat maintient les élémens.

Qui se peint tout en beau dans ces lieux qu'il habite,
Méconnait la Nature, & rêve en Sibarite;
Qui trouve tout mauvais, trahit son intérêt:
Il faut prendre ici bas le monde tel qu'il est.





ÉPITRE XVI.

A FINCK.

La Vertu préférable à l'Esprit.

LE défaut principal du siecle où nous vivons,
Digne des habitans des petites maisons,
C'est que jusqu'au cerveau le plus paralitique,
Chacun de bel esprit au fond du cœur se pique,
Cette fureur s'accroît & nous possede tous;
Non, les Abdéritains ne furent pas plus fous.

Le monde aime l'esprit, il rit de la bétise,
L'esprit, l'esprit, dit-on, & nous serons de mise;
Du plus sot sur ce point l'aveuglement est clair,
Et s'il ne sait penser il en afecte l'air;
Pareil à ces taureaux qui, dans un champ aride,
Paraissent se nourrir, & ne mâchent qu'à vuide,
Le Pédant le plus lourd se croit spirituel,
Et surtout dans le monde on veut passer pour tel;
Ah! que ne fait-on pas pour usurper ce titre?

L'un, fléau des Auteurs, s'érigeant en arbitre,
Avec moins de talens que ses rivaux n'en ont,
Admire ce qu'il fait, déchire ce qu'ils font,
Il pense qu'en jouant le rôle de *Zoïle*
L'Univers abusé l'en croira plus habile.

Un autre plus pervers va jusqu'à la noirceur,
Aux charmes de l'esprit il immole son cœur,

Prépare des poiſons, s'arme de la ſatire,
Comme un chien furieux ataque, mord, déchire,
De l'encens des humains ſon eſprit altéré
Ne s'eſt perdu d'honneur que pour être admiré.

D'autres préſomptueux, qui s'élevent aux nues,
Débitent hardiment leurs viſions cornues,
Du vulgaire ignorant ſe font les précepteurs,
Et ſe flatent d'ateindre au rang des grands Auteurs;
Mais le public ingrat, dédaignant leurs hommages,
Sifle cruellement l'auteur & ſes ouvrages.

J'en ai même connu d'aſſez écervelés,
Et du faux bel eſprit aſſez enſorcelés,
Pour oſer nier Dieu, préſent à leur mémoire,
Lorſque tout l'Univers nous anonce ſa gloire;
Il leur importait peu d'avoir raiſon ou tort,
Ils voulaient s'illuſtrer d'un brevet d'eſprit fort,
Et pour ſe diſtinguer du vulgaire orthodoxe,
Ces raiſonneurs abſtraits s'armaient du paradoxe.

A ce prix que le Ciel nous prive de l'eſprit,
C'eſt dans un vaſe impur un miel doux qui s'aigrit,
C'eſt l'eſclave du cœur, il en reçoit l'empreinte,
Chez le tendre il eſt doux, chez le dur plein d'abſinthe,
Défenſeur obſtiné de nos productions,
Avocat éloquent d'indignes paſſions,
C'eſt un ſophiſte adroit, dont l'argument perfide
Etoufe le flambeau dont la raiſon nous guide.

L'eſprit n'en eſt pas moins un préſent précieux,
Que l'homme ingrat reçut de la faveur des Cieux,

Il

Il eſt un rayon pur de l'Eſſence divine,
Qui fait penſer, agir, dont l'ame s'illumine,
Il voit dans le paſſé, perce dans l'avenir,
Conçoit, juge, conclut, prouve & fait définir,
Et d'un principe admis tirant la conſéquence,
Il guide à la raiſon, & mene à la prudence;
La Nature voulut que ſes puiſſans reſſorts,
Fuſſent & le moteur & l'ame de nos corps.

Mais cet eſprit vanté, divin par ſon eſſence,
N'aura jamais chez moi l'injuſte préférence
Sur un cœur ſimple & pur, fidele à ſon devoir.
Ayez de la mémoire, ayez un grand ſavoir,
Soyez ſpirituel, plaiſant, profond, ſublime;
Ce n'en eſt pas aſſez, je veux qu'on vous eſtime,
Mon ſufrage en un mot n'eſt dû qu'à la vertu,
Sans vertu tout eſprit eſt mal fait & tortu;
Elle fait l'ornement & la baſe de l'homme:
Sectateur de Geneve ou ſectateur de Rome,
Soyez bon citoyen, & mon cœur vous chérit,
Charmé de vos vertus plus que de votre eſprit,
Vous m'inſpirez alors une amitié ſincere.

L'eſprit n'altere point le fond du caractere.
Cet Auteur tant noté, (*) déteſté des Français,
Qui contre le Régent décocha tant de traits,
Et couvrit des atraits d'une douce harmonie
L'aſſaſſinat afreux que fit ſa calomnie,
Avec quelques talens, avait tant de noirceur
Qu'en tolérant ſes vers on abhorrait ſon cœur.
Avec beaucoup d'eſprit on peut être perfide,
Trompeur, fripon, brigand, ſcélérat, parricide.

N 5 CROM-

(*) *La Grange.*

Cromwel, qui chez l'Anglais fit respecter ses loix,
Qui du thrône sanglant précipita ses Rois,
Cromwel, ce fourbe heureux, sans qu'il daignât paraître,
Fit sur un échafaut exécuter son Maître,
Vainqueur dans les combats il soumit ses égaux;
Cromwel eut quelques traits qui forment les Héros.

Un esprit malfaisant, toujours enclin à nuire,
Séduisant quelquefois, ne peut toujours séduire;
Souvent il éblouit par des dehors brillans,
Mais lorsqu'on les connaît, on hait tous les méchans;
Leur esprit est pareil aux arides contrées,
Qui portent pour tout fruit des ronces bigarrées,
Les malheureux efforts de leur fécondité,
Nous nuisent encor plus que leur stérilité.

Si le public, poussé d'un caprice bizarre,
Admire aveuglément le singulier, le rare;
Je prétends lui produire en un terme prescrit,
Pour un homme d'honneur cent personnes d'esprit:
J'entens ici l'honneur pris dans un sens sévere,
Qui ne brilla jamais dans une ame vulgaire.

Le monde de nos mœurs juge légérement,
Il condamne, il aprouve, & sans discernement
Trouve sa probité, la bonté, la prudence,
Où le sage éclairé n'en voit pas l'aparence.
Le nonchalant *Simon* passe pour vertueux,
S'il n'est point criminel, c'est qu'il est paresseux;
Le sot *Afranius* d'aucun mal ne s'avise,
Ce n'est point sentiment, dans le fond c'est bêtise;
Le scélérat *Damon* craint d'être confondu,
Ses vices sont couverts du fard de la vertu,
Si vous sondez son cœur ce n'est qu'hipocrisie.

Plein

Plein d'un meilleur eſprit, l'ame du vrai ſaiſie,
Varus combat le charme & l'abus des plaiſirs,
Réprime l'intérêt, étouſe ſes deſirs,
Rabaiſſe ſon orgueil, lutte contre lui-même,
Et ſert le genre-humain qu'il déplore & qu'il aime.
Telles ſont les vertus d'un digne citoyen,
Tel doit être tout Sage & tout homme de bien:
Ce caractere heureux, cette vertu ſi rare,
C'eſt le plus beau préſent dont la Nature avare
Ait honoré jamais la faible humanité;
Oui, Mortel généreux, exemple de bonté,
Oui, mon ame atendrie, admirant ta ſageſſe,
Pardonne en ta faveur aux vices de l'eſpece;
Tandis que tant d'humains ſont faibles, chancelans,
Pareils à ces roſeaux agités par les vents,
Mon Héros, tel qu'un chêne afermi dans la terre,
Réſiſte à la tempête, & brave le tonnerre:
Le crime eſſaie en vain de ſouiller ſon honneur,
Et l'envie impuiſſante en frémit de fureur;
Il eſt comme un vaiſſeau qui triomphe d'Eole,
Ses voiles ſont l'eſprit, la Gloire eſt ſa bouſſole
Son jugement le ſert comme un pilote heureux;
Les ouragans qu'il craint ſont ſes deſirs fougueux:
Le rivage charmant où tend ſon eſpérance,
C'eſt un port peu connu, la bonne conſcience,
Dans ce port fortuné, terme de ſes ſuccès,
Il jouit conſtamment d'une éternelle paix.

Pourrait-on préſumer qu'une vertu ſi pure
Sortît ſouvent des mains de l'avare Nature?
Et pour notre malheur n'obſervons-nous donc pas
Pour un cœur généreux qu'on trouve mille ingrats?

Cette

Cette perfection, cette sagesse égale,
C'est la Venus des Grecs en genre de Morale (*)
Eprouvons au creuset tous vos esprits charmans:
J'y vois peu de solide & beaucoup d'agrémens,
C'est un propos léger plein de plaisanterie,
Un ton de politesse & de galanterie;
Mais gardez-vous bien d'eux, un rien peut les piquer,
Et malheur à celui qu'ils voudront ataquer;
Il n'est dans leur commerce aucun lien durable,
Point de pouvoir sacré, point de droit respectable,
Bienfaiteurs, ennemis à leurs yeux sont égaux,
Nulle empreinte ne tient dans leurs légers cerveaux,
Ils vous sacrifiront pour un trait de folie:
Sans dessein, sans objet, tout sert à leur saillie,
Ils brodent en riant vos plus légers défauts,
Ils mourraient s'il fallait ravaler leurs bons mots;
S'ils empruntent de vous, c'est pour ne rien vous rendre,
En vain vous les pressez, il n'en faut rien atendre;
Ou leur ingratitude, oubliant vos bienfaits,
Jusqu'à la trahison portera leurs forfaits;
Dangereux par leur langue ils le sont par leur plume,
Je les vois sous leur main amasser un volume,
Et de mauvais plaisans devenus plats Auteurs,
D'un déluge de vers chargeant leurs Editeurs,
Ils deviendront du jour la fable & la nouvelle,
Tous leurs livres seront une longue querelle,
Ecrits injurieux, ou fatras insensés,
Tantôt calomnians & tantôt accusés.
Le Parnasse, infecté de leurs injures sales,
Est surpris de parler le langage des hales.

Voyons

(*) *Fameuse Statue de Phidias.*

Voyons un bel eſprit d'un coup d'œil diférent
Donnons-lui quelque emploi, certain éclat, un rang.

Qu'on le place à la cour, il en ſaiſit l'uſage,
Il intrigue, il cabale, en ſecret il outrage
Un Mécene en faveur qu'il trouve en ſon chemin.

S'il eſt Juge, au barreau voyez cet inhumain,
Devant ſon tribunal la juſtice eſt vénale,
Le droit entre ſes mains devient un vrai Dédale,
L'innocence oprimée éleve en vain ſa voix
Le corrupteur l'étoufe, & fait taire les loix.

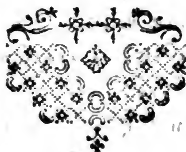
Que ſera-ce, grand Dieu! Quel avenir ſiniſtre,
Si le Prince aveuglé le prend pour ſon Miniſtre!
D'abord l'extravagant, Alberoni nouveau,
De la guerre en Europe alume le flambeau,
Il veut ſe faire un nom, l'extravagant ſe flate
De l'immortalité dont jouit Erostrate.

L'honnête homme n'a pas autant de faux brillant;
Mais ſur en ſon commerce, ami ſage & prudent,
Il eſt toujours égal, diſcret en chaque affaire.
Simple au ſein de la cour, doux quoique militaire,
Auteur ſans arrogance, & Juge ſans erreur,
Il ne s'écarte point des regles de l'honneur.

Dites, a votre gré lequel eſt préférable,
Ou cet homme en tout tems modeſte, ſûr, aimable,
Ou cet eſprit bouillant qui pouſſe en ſes écarts,
Comme un feu d'artifice, un nombre de petards;

Qui

Qui produit à la fois la fumée & les flammes,
Et qui met sans pudeur l'Europe en épigrammes;
Qui change dans un jour, tantôt blanc tantôt noir,
Votre ami le matin votre ennemi le soir;
Qui parle, se repent, afirme, désavoue,
Et qui sait vous blamer de même qu'il vous loue?
Consultez le bon sens, sourd à vos préjugés,
Comparez-les tous deux, pesez-les, & jugez.





ÉPITRE XVII.

A CHAZOT.

Sur la modération dans l'amour.

Ne pensez point, Chazot, vous que l'amour possede,
Que marchant sur les pas du fougueux Diomede,
En vers injurieux j'ose blesser Vénus;
Pour les Dieux des plaisirs mes respects sont connus:
Si j'ataque l'amour, c'est qu'il peut souvent nuire,
Je veux le modérer, & non pas le détruire;
Conservez votre vue à travers son bandeau.

Un amant me paraît depourvu de cerveau,
Quand pieds & poings liés il se livre au caprice
D'un sexe plein d'appas, mais rempli de malice,
Qui de nos passions saisissant les travers,
S'en sert adroitement pour nous donner des fers.
Pensez-vous qu'à l'amour, comme au seul Dieu suprême,
Il faut immoler tout jusqu'à la vertu méme?
Votre raison répugne à de tels sentimens.

L'amour croît avec nous à la fleur de nos ans:
L'âge des passions est l'heureuse jeunesse,
Un cœur novice est promt à brûler de tendresse:
La Nature, atisant ses feux séditieux,
De la vigueur des sens enfans impétueux,
Excite vivement la jeunesse fougueuse
A courrir de l'amour la carriere épineuse,
De flateuses erreurs, & des desirs puissans
Triomphent sans combats de son faible bon sens.

Si

Si l'on nous peint l'amour ſous les traits de l'enfance,
C'eſt que ce vieil enfant n'eut jamais de prudence,
Il eſt le compagnon de l'âge des erreurs,
Un ſourire, un regard le rend maître des cœurs,
Domté par la raiſon, vainqueur par le délire,
Il vit dans la jeuneſſe, il l'anime, il l'inſpire.

Mais quand on a paſſé cette heureuſe ſaiſon,
Que l'âge à pas tardifs amene la raiſon,
Que le ſang refroidi ſe calme dans nos veines:
Pourquoi par métaphore, en béniſſant ſes chaînes,
Aller ſacrifier aux autels de Vénus,
Et rapeller l'amour qui ne vous entend plus?

Dans nos tems corrompus remarquez, je vous prie,
Combien d'originaux de la galanterie
La province & la cour ont en foule produits,
Qui pleins de vanité, du faux bel air ſéduits,
Nous vantent les ardeurs de leurs flammes ſtériles.

Vieux Guerriers languiſſans, vous n'êtes plus Achilles,
Vos feux ſe ſont éteints, un Dieu vous a quitté,
La honte eſt le ſeul prix de la témérité.

Ah! ne regrettez plus votre ſuperbe Maître,
Vous avez ſervi tous un Dieu ſans le connaître,
Son égliſe eût le ſort des égliſes du tems,
L'héréſie à la fin ſapa leurs fondemens.

Le bon vieux tems n'eſt plus, le ſiecle dégénere,
L'amour était jadis tendre, diſcret, ſincere;
Il n'eſt plus à préſent que léger & trompeur,
La débauche ſuccede aux ſentimens du cœur,

On

On ſe prend ſans amour, on le quitte de même,
Souvent quand on ſe hait, on ſe jure qu'on s'aime,
On ſe brouille, on revient, on change, on ſe reprend,
De nos jours la tendreſſe & s'achete & ſe vend.

Cet homme du bel air, prodigue de careſſes,
Voudrait comme Tarquin ſuborner nos Lucreces:
S'il eſſuye un refus, pour venger cet afront,
Sa langue ſur leurs mœurs diſtile ſon poiſon;
S'il eſt vainqueur, voyez ce galant Coriphée
D'une indigne victoire ériger un trophée,
Amener ſes captifs, comme un autre Céſar
Dans un jour de triomphe, atachés à ſon char,
Et ſe vanter tout haut de ſon bonheur inſigne.

Non, de ces procédés la baſſeſſe m'indigne,
Il n'eſt plus de ſecret, d'honneur, de bonne foi,
L'amour eſt déthrôné, l'orgueil donne la loi.

Je ne fais qu'éfleurer, mais ſi je voulais mordre,
Je vous expoſerais le coupable déſordre
Qu'un amant du bel air, par ſa légéreté,
Fait & fera toujours dans la ſociété;
Comment dans nos maiſons un enfant né du crime
Uſurpe biens & droits ſur le fils légitime,
A l'abri d'un faux nom réuniſſant ſur lui,
Malgré toutes les loix, l'héritage d'autrui.

Vous direz qu'un mari ſe rit de cet échange,
Et que le talion avec plaiſir le venge;
Soit, mais l'ordre établi n'en eſt-il pas troublé,
Quand un crime produit un crime redoublé?
Quel uſage du tems! indignes Sybarites,
Vos amoureux larcins ſont donc tous vos mérites?

Suposons qu'un galant, favorisé du sort,
Ateignit dans sa course aux ans du vieux Nestor,
Examinons tous deux la vie irréguliere
Qu'on lui verrait mener dans sa longue carriere.

De sa jeunesse ardente il donnera les jours
Aux charmes inconstans des frivoles amours,
Mais puni des excès de sa flamme légere,
De ses fougueux écarts emportant le salaire,
Il quitte la roture, & dans un plus beau champ
Des femmes de la cour il grossit son roman,
Il intrigue, il tracasse, il entreprend, il tente,
Il abuse à son gré d'une fille innocente,
Il remplace l'amour, dont il est moins séduit,
Par l'éclat indécent, le scandale, & le bruit,
Là se prêtant au goût d'une femme quinteuse,
Ici se ruïnant pour plaire à la joueuse,
Bientôt par la coquette adroitement trompé,
Et désigné du doigt par le monde atroupé;
Enfin par ce désordre usé même avant l'âge,
N'ayant plus de l'amour que le flateur langage,
Et gardant pour le sexe un goût enraciné,
Il regnait autrefois; je le vois enchaîné,
Je le vois sous le joug d'une femme insolente,
Excité par le fiel de sa langue méchante,
Et par son artifice en cent façons commis,
Il est forcé de rompre avec tous ses amis.

Si j'avais de mes jours à rendre un pareil compte,
Vous m'en verriez rougir de dépit & de honte;
Qu'un galant éfronté s'en fasse seul honneur,
Je méprise sa gloire en plaignant son erreur.

Ah! sans nous avilir, restons ce que nous sommes,
Tous ces éféminés ressemblent-ils aux hommes?

Livrés

Livrés à la molesse, & perdus sans retour,
Dans l'ordre le plus bas esclaves de l'amour,
Ce sont les descendans du lâche HÉLIOGABALE.

Mais HERCULE, dit-on, fila bien pour OMPHALE:
Soit, égalez d'abord son courage inoui,
Terrassez des tirans; & filez comme lui:
Servez votre pays comme il servit la Grece;
Et méritez le droit d'avoir une faiblesse.
Diane ornait les nuits, avant qu'Endymion
Fît naître dans son cœur sa folle passion:
Avant qu'après Daphné l'on vît courir son frere,
Il avait parcouru l'un & l'autre hémisphere;
Pluton dans les enfers, tenant l'urne en ses mains,
Avait jugé long-tems tous les pâles humains,
Avant que de Céres il enlevât la fille.

A VIRGILE ou VOLTAIRE on passe une cheville;
Aux petits rimailleurs, dépourvus de beautés,
Dont les défauts nombreux ne sont point rachetés,
On marque des mépris, le siflet les assomme;
Je ne vous passe rien, si vous n'êtes grand homme.
Tout fait illusion à vos jeunes desirs,
L'amour, les jeux, les ris, la troupe des plaisirs:
De ce perfide enfant la cour voluptueuse,
Tranquille en aparence, est toujours orageuse:
Arrachez tout-à-fait le bandeau de vos yeux,
Apercevez enfin ces pieges dangereux.

A Cythere un beau jour Vénus, par fantaisie,
Des habits de Minerve embellit la Folie,
Et voulut qu'elle ouvrît son école aux amans;
La Folie afecta le ton des sentimens,

Et leur fit des sermons sur l'amour platonique;
Les Sages, dédaignant sa parure héroïque,
Découvrirent d'abord sa marotte à grelots;
Mais elle demeura la maîtresse des sots;
Son Université, qui s'accroît & prospere,
A banni le bon sens, en prêchant l'art de plaire:
De là nous sont venus tant de fades galans,
Romanesques esprits, amans extravagans.

Le début de l'amour est doux & plein de charmes,
A ses premiers assauts a-t-on rendu les armes?
Son rapide succès le rend maître de tout,
Sa fin c'est le regret, le dépit, le dégoût:
C'est un cheval fougueux, qui s'emporte & vous guide,
Il est trop dangereux en lui lâchant la bride,
La sagesse est le mors qui le peut arrêter.

Voyez donc si j'ai tort de ne vous point flater;
Examinez ici que de maux dans ce monde
A causé cet amour que dans mes vers je fronde.

Léandre pour Héro périt dans l'Hellespont,
Le maître en l'art d'aimer fut banni dans le Pont;
Tant qu'ACHILLE amoureux écouta sa colere,
HECTOR du sang des Grecs faisait rougir la terre:
L'adultere PARIS aluma ce flambeau
Par qui le vieux PRIAM, descendant au tombeau,
Dans la fatale nuit, la derniere de Troie,
Vit aux flammes des Grecs sa capitale en proie.

Si vous me demandez des exemples plus grands,
Les fastes des humains en ont rempli les tems.
On ne reconnaît plus, tant le sort est injuste,
Le bras droit de CÉSAR, le fier rival d'AUGUSTE,

Sur

Sur les mers d'Actium esclave de l'amour,
Lorsqu'il perd CLEOPATRE & sa gloire en jour.
Quand l'Anglais dans Paris porta sa violence,
AGNES à CHARLES SEPT fit oublier la France.
Du grand TURENNE enfin imprimez-vous ce trait,
Envers son Roi l'amour le rendit indiscret.

Craignez donc cet enfant & ses flèches dorées,
Gardez-vous de porter ses brillantes livrées;
Il fait ses plus grands maux, même en vous caressant,
Et s'il perdit DIDON; ce fut en l'embrassant.
Qui pourrait raconter toutes ses perfidies,
Et combien ses fureurs ont fait de tragédies?

Ne vous atendez point que dans mes vers mordans,
J'ajoute à ces vieux faits des exemples récens,
Je me suis pour toujours interdit la satire;
Il est bon de reprendre, & cruel de médire.
Mais par quelle raison décrier les plaisirs?
Est-il rien de plus doux que les tendres desirs?
Et que peut-on gagner, quand d'une humeur austere
On va prêchant toujours la morale sévere,
Dans des vers chevillés tristement vertueux?
Quoi, veut-on repeupler des couvents de Chartreux?
Veut-on que la raison, outrageant la Nature,
En herbe ose étoufer notre race future?
Serions-nous par raison de ces monstres hideux,
Par un Bacha jaloux réduits à leus neveux?
Je veux être Ixion, je veux être Tantale,
Si jamais à ce but a tendu ma morale;
La sagesse, CHAZOT, prudente en ses leçons,
Evite les excès où donnaient les CATONS.

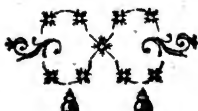
Loin d'ici ce Docteur qui sans cesse nous damne:
L'amour est aprouvé; l'abus on le condamne.
Rien n'est de sa nature absolument mauvais.
Mais le bien & le mal sont voisins d'assez près.

L'amour paraît semblable aux plantes venimeuses,
Mortelles quelquefois, & toujours dangereuses;
Mais en les mitigeant de savans médecins
S'en servent, par leur art, au salut des humains:
Loin d'être un aliment, ce doit être un remede.

Un amour modéré peut venir à notre aide,
Quand lassés d'un travail long & laborieux,
Nous empruntons de lui quelques momens joyeux.

Si je vous ai tracé d'une touche légere
Les écueils diférens qu'ont les mers de Cythere,
C'est pour vous empêcher d'y périr quelque jour;
Arrosez cependant les myrthes de l'Amour,
Et suivant les conseils, que vous dicte ma verve,
En adorant Vénus n'oubliez pas Minerve,
Et recueillez toujours, sensible à votre nom,
Les sufrages de Mars avec ceux d'Apollon.

Ainsi l'on vit jadis dans Rome florissante,
Lorsque tant de Héros la rendaient triomphante,
Que dans le Panthéon le Sénat vertueux,
Ayant tous les talens, adorait tous les Dieux.



EPI-



ÉPITRE XVIII.

AU MARECHAL KEITH.

Imitation du Troisieme Livre de Lucrece.

Sur les vaines terreurs de la mort, & les frayeurs d'une autre vie.

Il n'est plus ce Saxon, ce Héros de la France,
Qui du superbe Anglais renversa la balance,
De l'Aigle des Césars abaissa la fierté,
Domta dans ses roseaux le Belge épouvanté,
Et rendit aux Français leur audace premiere.

Ah! Mars dans les combats prolongea sa carriere;
Mais le cruel trépas, qui dans ces champs fameux
Respecta du Héros les jours victorieux,
Et ménageait en lui les destins de la France,
Dans les bras de la paix, qu'on dut à sa vaillance,
Le frape dans son lit, & lui laisse, en mourant,
Envier les destins qu'ont eus, en combatant,
Le généreux BELLISLE & l'illustre BAVIERE:
Ce Héros triomphant est réduit en poussiere;
Tout est anéanti, de l'Achille Saxon
Il ne nous reste rien que son illustre nom,
Des sons articulés, des sillabes stériles
Qui frapent du timpan les membranes subtiles,
Et vont se dissiper dans l'espace des airs,
Tandis que le grand homme est rongé par les vers.

Nos ſoupirs, nos regrets, ce ſouvenir, ſa gloire,
Ses combats, où toujours préſida la victoire,
Tout ſe perd à la fin, l'immenſité des tems
Abſorbe juſqu aux noms des plus grands Conquérans.

Si MAURICE n'eſt plus, dites, qu'a-t-il à craindre?
Nous, qui l'avons perdu c'eſt à nous de nous plaindre;
C'eſt un pilote heureux qui vient d'entrer au port.

Le Sage de ſang froid doit regarder la mort;
Des maux déſéſpérés ſon ſecours nous délivre,
Il n'eſt plus de tourmens dès qu'on ceſſe de vivre;
Qui connaît le trépas, ne le fuit ni le craint.

Ce n'eſt pas, croyez-moi, ce fantôme qu'on peint,
Ce ſquélette éfrayant dont la faim dévorante
Engloutit des humains la dépouille ſanglante,
Et par d'amples moiſſons, qu'il fait dans l'Univers,
Remplit inceſſamment l'abime des enfers:
Ce ſont des ſonges vains que ces plaintives ombres
Qui paſſent, ſans retour, dans des demeures ſombres,
Dans des lieux de douleurs, où ces eſprits tremblans
Soufriront, ſans eſpoir, d'éternels châtimens;
Les fables de l'Egypte, & celles de nos peres
Sont un frivole amas de pompeuſes chimeres,
La crainte & l'artifice ont produit ces erreurs.

Ah! repouſſons, cher KEITH, ces indignes terreurs,
La vérité paraît, mes vers ſont ſes organes;
Menſonges conſacrés, mais en effet profanes,
Ne vous montrez ici que pour être vaincus.

Dépouillons le trépas de tous les atributs
Dont la ſecrette horreur révolte la Nature.

Qu'im-

Qu'importe que des vers le corps soit la pâture?
Ne voyons dans la mort qu'un tranquille sommeil,
A l'abri des malheurs, sans songe, sans réveil;
Et quand même après nous une faible étincelle,
Un atome inconnu, qu'on nomme ame immortelle,
Ranimant du trépas la froide inaction,
Pourrait braver les loix de la destruction;
Hélas! tout est égal pour notre cendre éteinte;
Il n'est aucun objet ni d'espoir ni de crainte.

Qu'aurais-je à redouter au séjour éternel?
Quoi, le Dieu que j'adore est-ce un tiran cruel?
Serais-je après ma mort l'innocente victime
De l'Auteur dont je tiens ce soufle qui m'anime,
Et ces tendres desirs des sens voluptueux?

Si l'esprit des mortels sortit des mains des Dieux,
Se peut-il que ces Dieux punissent leur ouvrage
Des imperfections qui furent son partage?
Non, ma raison répugne à de tels sentimens.

Un pere, dont le cœur est tendre à ses enfans,
Serait-il parmi nous assez dur & bizarre,
Pour accabler son fils d'un châtiment barbare,
Si ce malheureux fruit de sa fécondité
Le choquait en naissant par sa diformité?

Un fils dénaturé peut irriter son pere,
Et se voir écrasé du poids de sa colere;
Mais nous, contre les Dieux que peut notre fureur?
Rien ne peut altérer leur éternel bonheur.

Ecarts audacieux de notre extravagance,
Pourriez-vous ofenser l'auguste Providence?

Signalez, fiers géans, votre rebellion,
Entassez, s'il se peut Ossa sur Pélion,
Armez contre le Ciel votre bras redoutable!
Vous ne sauriez heurter ce thrône inébranlable:
Dieu voudrait-il punir qui ne peut l'ofenser?
Un Dieu sans passions peut-il se courroucer?
Je connais ses bienfaits, sa bonté, sa clémence;
Qui le dépeint barbare, est le seul qui l'ofense.

Ah! cette ame, cher Keith, qu'on ne peut définir
Et qu'après notre mort un tiran doit punir,
Ce nous qui n'est pas nous, cet être chimérique
Disparaît au flambeau que porte la Physique:
Que le peuple hébété respecte ce roman;
Regardons d'un œil ferme & l'être & le néant.

J'implore ton secours, ô divine Uranie!
Accorde à ma raison les ailes du génie,
Montre-moi la Nature au feu de tes clartés,
Heureux qui peut connaître & voir tes vérités!

Déjà l'expérience entr'ouvre la barriere,
Je vois Lucrece & Locke au bout de la carriere;
Venez, suivons leurs pas, & montrons aux humains
Leur nature, leur être, & quels sont leurs destins.
Examinons l'esprit depuis son origine,
Pendant tous ses progrès, jusqu'à notre ruine.
Il nait, se dévelope & croît avec nos sens,
Il éprouve avec eux diférens changemens:
Ainsi que notre corps, débile dans l'enfance,
Etourdi, plein de feu dans notre adolescence,

Abatu

Abatu par les maux, & fort dans la ſanté,
Il baiſſe, il s'afaiblit dans la caducité,
Il périt avec nous, ſon deſtin eſt le même.

Mais l'ame, qu'on nous dit de nature ſuprême,
Quoi! cet être immortel, preſque l'égal des Dieux,
Quitterait-il pour nous l'heureux ſejour des Cieux?
Daignerait-il s'unir à ce corps peu durable,
A la matiere ingrate, abjecte & périſſable,
Epier les momens des plaiſirs de Vénus,
Se tenir en vedette, animer le fœtus,
Et s'enfermer neuf mois dans le ſein de la mere:
Dans un cachot obſcur priſonnier volontaire,
Pour s'expoſer après à tous les coups du Sort,
Soufrir le chaud, le froid, la douleur & la mort?

Voilà les viſions dont notre orgueil nous flate:
Conſultons ſur ces faits les enfans d'Hippocrate.
Voyons la méchanique & les jeux des reſſorts
Qui meuvent nos eſprits de même que nos corps.

Lorſque l'aſtre du jour termine ſa carriere,
Que le diſcret ſommeil ferme votre paupiere,
Que fait alors cette ame? elle dort avec vous:
Quand le ſang en fureur agite votre pouls,
Que par redoublement la fievre vous dévore,
Votre eſprit dérangé pendant l'accès s'ignore;
Laiſſez ſortir le ſang par ſes ruiſſeaux ouverts,
Que ſa pourpre en jets d'eau s'élance dans les airs:
Bientôt le mal n'eſt plus, votre poumon reſpire,
Et l'eſprit égaré revient de ſon délire.

Voyez

Voyez le verre en main ce dévot de Bacchus,
Il bégaye des mots, il ne les comprend plus;
Un homme évanoui perd d'abord sa pensée,
Son ame en ce moment, par les maux opressée,
Reste ainsi que le corps dans l'engourdissement;
Aussi-tôt qu'il revient de ce saisissement,
Quand il rouvre les yeux, son ame apesantie
Après un court trépas est rendue à la vie;
Souvent un peu de sang, qui presse le cerveau,
De la faible raison étoufe le flambeau;
L'esprit a pour penser besoin de nos organes.

S'il était dégagé de leurs fines membranes,
Comment pourrait il voir, sentir, toucher, ouir,
Sans mémoire penser, craindre ou se réjouir?
Cet atome immortel, sans matiere solide,
Privé de tous les sens, n'est qu'un être stupide.

Il n'est qu'un nom pompeux, un fantôme idéal,
Peut-il se souvenir de notre jour natal?
Sait-il comment le Ciel l'unit à la matiere,
Et quelle était jadis sa nature premiere?

L'ame que je reçus, cet être clair-voyant,
Avait très mal instruit mon esprit en naissant:
Je n'ai pas aporté la plus légere trace
De ce qui se passa dans cet immense espace,
Dans ces tems où mon ame a dû me précéder;
Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.

Non, mon cœur atendri n'a point donné de larmes
A ces jours rigoureux, à ces jours pleins d'alarmes. *)

Quand

*) *La Guerre de 30 ans*

Quand dans nos champs féconds l'oppresseur des Germains
Ravissait les moissons qu'avaient semé nos mains,
Quand de nos ennemis la fureur divisée
Ruinait tour-à-tour ma patrie épuisée,
Pillait les habitans, saccageait les cités;
Que les Cieux rigoureux, contre nous irrités,
Pour comble de nos maux envoyerent la peste,
Qui de nos habitans emporta tout le reste,
De son poison mortel corrompit enfin l'air,
Et fit de nos Etats un immense désert.

Ces faits à mon esprit sont connus par l'Histoire:
S'il subsistait alors, il était sans mémoire.
De l'avenir, cher KEITH, jugeons par le passé:
Comme avant que je fusse il n'avait point pensé,
De même après ma mort, quand toutes mes parties
Par la corruption seront anéanties,
Par un même destin il ne pensera plus;
Non, rien n'est plus certain, soyons-en convaincus,
Dès que nous finissons, notre ame est éclipsée.

Elle est en tout semblable à la flamme élancée,
Qui part du bois ardent dont elle se nourrit,
Et dès qu'il tombe en cendre, elle baisse & périt.

Oui, tel est notre sort, & je vois d'un œil ferme,
Que le tems fugitif m'aproche de mon terme.
Craindrais-je le trépas & ses coups imprévus?
Je sais qu'il me remet dans l'état où je fus
Pendant l'éternité qui précéda mon être;
Etais-je malheureux avant qu'on m'ait vu naître?
Je me soumets aux loix de la nécessité,
Mes jours sont passagers, mon être est limité,
Je prévois mon trépas, faut-il que j'en murmure?

Ah!

Ah! mortel orgueilleux, écoute la Nature:
C'eſt peu d'avoir ſur toi répandu ſes faveurs;
Elle veut bien encor détruire tes erreurs,
Vaincre tes préjugés, diſſiper tes chimeres,
Enfin t'initier à ſes ſavans miſteres:
„Je t'ai donné la vie, & c'eſt par mon concours
„Que ſe forma ton corps, que s'accrurent tes jours:
„Tes fibres déliés, leur tiſſure ſubtile,
„Tout a dû t'annoncer que ton être eſt fragile:
„A des conditions tu vis quelques momens,
„Quand je te compoſais de divers élémens,
„Je leur promis alors que la mort équitable
„Acquitterait un jour cet emprunt charitable;
„Jouis de mes bienfaits, mais garde mon accord,
„Je t'ai donné la vie; & tu me dois ta mort;
„Tu veux que mon ſecours alonge tes années,
„Redoute, malheureux, tes triſtes deſtinées,
„Je vois fondre ſur toi les maux & la douleur,
„Le chagrin dévorant te rongera le cœur;
„Réduit à deſirer la fin de ta carriere,
„Ta main à tes parens fermera la paupiere,
„A tes plus chers amis, à ta poſtérité;
„Iſolé dans le monde en ta caducité,
„Et perdant chaque jour tes ſens & ta penſée,
„De tes derniers neveux tu ſeras la riſée.
„EUGENE & MARLBOROUGH, malgré leurs grands exploits,
„Ont ſenti les effets de ces ſéveres loix;
„CONDE', le grand CONDE' ſurvécut à lui-même;
„L'Auguſte des Français, malgré ſon diadême,
„Eprouva l'infortune à la fin de ſes ans,
„Et vit dans un tombeau porter tous ſes enfans.

Voilà

Voilà ce que dirait notre mere commune;
Hélas, trop vain mortel, son discours t'importune,
Ton cœur aime le monde, il brille, il éblouit,
Mais sa figure passe, & tout s'évanouit.
Malgré tant de dangers, tu desires la vie,
Le bien de tes parens, leur amour t'y convie,
Ta fin serait pour eux un lamentable deuil,
Tes affaires un tems ont besoin de ton œil;
Ah! que de grands projets ta mort viendrait suspendre!
Tu n'as rien achevé, que ne peut-elle atendre?

Eh! pourquoi malheureux ne t'es-tu point hâté?
Croyais-tu donc jouir de l'immortalité?
Aprends que nos desirs nous suivent en tout âge,
Et que personne enfin n'acheva son ouvrage
Avant que d'arriver à son terme fatal!

Ou plutôt ou plus tard, le trépas est égal:
Tous les tems écoulés sont éfacés de l'être,
Cent ans passés sont moins que l'instant qui va naître,
Tout change, & c'est, cher Keith, la loi de l'Univers,
Les fleuves orgueilleux renouvellent les mers;
On engraisse la terre aride sans culture,
Lorsque l'air s'épaissit, un zéphire l'épure;
Ces globes enflammés qui parcourent les cieux,
De l'astre des saisons renouvellent les feux:
La Nature atentive, & de son bien avare,
Fait des pertes toujours, & toujours les répare;
Depuis les élémens jusques aux végétaux,
Tout change & reproduit quelques objets nouveaux:
La matiere est durable & se métamorphose;
Mais si l'ordre l'unit, le tems la décompose.

Le

Le Ciel pour peu de tems nous a prêté le jour;
Mais tout doit s'animer, tout doit avoir son tour:
Sommes-nous malheureux si la Parque infidelle
Ne fila pas pour nous les jours de FONTENELLE?
Serait-ce donc à nous à redouter la mort?
A nous pauvres humains, frêles jouets du Sort,
Qui rampons dans la fange, & dont l'esprit frivole
S'il ne possédait point le don de la parole,
Serait égal en tout à ceux des animaux?

Ah! voyons dans la mort la fin de tous nos maux,
Ennemis irrités, armez votre vengeance!
Le trépas me défend contre votre insolence.
Grand Dieu! votre courroux devient même impuissant,
Et votre foudre envain frape mon monument;
La mort met à vos coups un éternel obstacle.
J'ai vu de l'Univers le merveilleux spectacle,
J'ai joui de la vie & de ses agrémens;
Et je rends de bon gré mon corps aux élémens.

Quoi, CE'SAR qui soumit sous son bras despotique
Tout l'Univers connu, Rome, sa République;
Quoi, VIRGILE, l'auteur des plus sublimes vers;
NEWTON, qui devina les loix de l'Univers;
Que dis-je? & vous aussi vertueux MARC-AURELE,
L'exemple des humains, mon Héros, mon modele,
Vous avez tous subi les arrêts du trépas!
Ah! si le sort cruel ne vous épargna pas,
Devons-nous murmurer si la Parque lassée
Vient du fil de nos jours trancher la trame usée?

Qu'est

Qu'eſt-ce que nos deſtins? L'homme nait pour ſoufrir
Il éleve, il détruit, il aime, il voit mourir,
Il pleure, il ſe conſole, il meurt enfin lui-même.

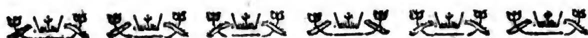
Voilà, pauvres humains, votre bonheur ſuprême;
Nous ne quittons ici qu'un ſéjour paſſager,
Nous vivons dans le monde, ainſi qu'un étranger
Qui jouit en chemin d'un riant payſage,
Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage.

Cher KEITH, ſuivons les pas de nos prédéceſſeurs,
Faiſons à notre tour place à nos ſucceſſeurs;
Tout le monde a les ſiens, & nous aurons les notres,
Ceux qui nous pleureront ſeront pleurés par d'autres.

Allez, lâches humains, que les feux éternels
Empêchent d'aſſouvir vos deſirs criminels,
Vos auſteres vertus n'en ont que l'aparence.

Mais nous, qui renonçons à toute récompenſe,
Nous qui ne croyons point vos éternels tourmens,
L'intérêt n'a jamais ſouillé nos ſentimens;
Le bien du genre humain, la vertu nous anime,
L'amour ſeul du devoir nous a fait fuir le crime;
Oui, finiſſons ſans trouble, & mourons ſans regrets,
En laiſſant l'Univers comblé de nos bienfaits.
Ainſi l'aſtre du jour au bout de ſa carriere
Répand ſur l'horizon une douce lumiere,
Et les derniers rayons qu'il darde dans les airs
Sont ſes derniers ſoupirs qu'il donne à l'Univers.





ÉPITRE XIX.

A DARGET.

Apologie des Rois.

De mes productions laborieux copiste,
Qui de tous mes écrits sous ta clef tiens la liste,
Confesse-moi, Darget, les secrets de ton cœur;
Dis-moi, que penses-tu d'un Maître si rêveur,
Inégal, agité, pensif, distrait & sombre,
Tel qu'est un Algébriste en combinant un nombre?
Le plaisir vainement veut dérider son front,
Il paraît absorbé dans un travail profond,
Tu lui vois tellement faire la sourde oreille,
Qu'à peine, quand tu lis, Cicéron le réveille,
Alors, réflechissant au fond de ton cerveau
Sur un Roi si rêveur dans un poste si beau,
Tu penses en toi-même, enviant ma fortune,
„*Astolphe* n'a pas seul son bon sens dans la lune,
„Un Roi dans l'Univers n'a rien à souhaiter,
„Que son sort est heureux, s'il sait en profiter!
„Il peut tout ce qu'il veut; ô trop fortunés Princes,
„Arbitres souverains de nombreuses Provinces,
„Janus ouvre son temple ou le ferme à leur choix,
„Les mortels semblent nés pour fléchir sous leurs loix,
„Idoles des humains, demi-Dieux de ce monde,
„Le Ciel qui les chérit les sert & les seconde:
„S'il plaisait au Destin de couronner Darget,
„Au lieu d'aprofondir un pénible projet,

„Ses

„Ses beaux jours couleraient de plaisirs en délices;
„A ses vœux les Amours seraient toujours propices,
„Buvant, riant, chantant du soir jusqu'au matin,
„Les Dieux mêmes, les Dieux envieraient son destin.
„Qui sous le diadême a l'air mélancolique,
„N'est rien qu'un hipocondre, un rêveur lunatique.

Tout doucement, DARGET, que ton esprit calmé
Apaise le courroux dont il est animé:
Ton erreur t'éblouit, & juge téméraire
Tu suis les préjugés qu'adopte le Vulgaire:
Ecartons l'apareil, l'illusion, l'éclat,
Examinons ici le fond de notre état.

La médiocrité fait le sort de ta vie,
Tes jours sont tous égaux, & ta fortune unie
Te plaçant au milieu des deux extrêmités,
Des besoins indigens, des superfluités,
Ecueils où si souvent le genre-humain échoue,
De ses biens mesurés en ce monde te doue;
Plus élevé qu'un nain, plus petit qu'un géant,
C'est être comme il faut; c'est ton sort, sois content.
Libre des embarras & d'un travail pénible,
Ton ame peut goûter un sort doux & paisible,
Jouïssant du présent sans prévoir l'avenir,
Tous tes soins sur toi seul peuvent se réunir.

Ah! trop heureux DARGET, qui dans ta vie obscure
Ne crains pour ton honneur l'outrage ni l'injure,
Que sur les noms connus des Grands & des Héros,
L'envie, en frémissant, répandit à grands flots.

Pourvu qu'en ta maison ta femme douce, honnête,
D'un bruyant carillon ne rompe point ta tête,

Qu'elle daigne du moins le ſoir, à ton retour,
T'acueillir, t'embraſſer, ranimer ton amour:
Pourvu que du cerveau nulle âcreté fâcheuſe
Ne porte ſur tes yeux ſon humeur douloureuſe,
Pourvu que *Dalichamp* *) t'aſſure ta ſanté,
Que manque-t il alors à ta félicité?

Je vois à ta froideur, ton air, ta contenance,
Que tu crois, cher DARGET, rempli de méfiance,
Qu'égayant mes crayons par un riant tableau,
Je flate tes deſtins en les peignant en beau.

Eh bien donc, j'y conſens, il ne faut plus rien taire,
O le fâcheux métier que d'être Secrétaire
Auprès d'un Maître Auteur, ſoi-diſant bel eſprit,
Qui du matin au ſoir lit, verſifie, écrit,
Et croit la renommée, avec ſes cent trompettes,
Occupée à prôner ſes frivoles ſornettes.
Tous les jours par cahiers tu mets ſes vers au net,
Et quand tu les lui rends, Dieu ſait le bruit qu'il fait;
D'un ſévere examen le pointilleux ſcrupule
S'étend ſur chaque point & ſur chaque virgule,
Là ſont des E muets qui devraient être ouverts,
Ou c'eſt un mot de moins qui fait clocher un vers:
Puis en recopiant cet immortel ouvrage,
Tu donnes ſon Auteur au Diable à chaque page;
Tel eſt de ton hiſtoire en deux mots le précis.
Mais viens, aprens de moi quels ſont les vrais ſoucis,
Qui de nous eſt lié des plus fortes entraves,
Des Dargets ou des Rois qui ſont les plus eſclaves.
Tu crois par ce début que j'orne mes diſcours
Des paradoxes vains, la honte de nos jours,

Qui

*) *Chirurgien.*

Qui heurtant le bon ſens, aux vérités rebelles,
Débitent des erreurs ſous des formes nouvelles.

Soit paradoxe ou non, c'eſt une vérité,
Qu'on ſent trop malgré ſoi, qu'on tait par vanité.

L'emploi d'un Souverain, Darget, n'eſt pas facile,
Quand il veut gouverner en Roi vraiment habile,
Que ſans ſe rebuter d'un pénible travail,
Il régle en ſes Etats juſqu'au moindre détail.

Là Themis redreſſant ſa balance inégale,
Et réprimant en vain la diſcorde infernale,
Aux loix de l'équité conformant ſes arrêts,
Doit dans un tems donné terminer les procès;
Un hydre renaiſſant, qu'on nomme la chicane,
En aboyant contr'elle éleve un front profane,
Et lorſque dans les fers on veut le captiver,
Il s'échape à l'inſtant, & revient vous braver;
Cet ouvrage eſt pareil à ceux de Pénélope:
Mais qui ne deviendrait à bon droit miſantrope;
Quand ayant terminé cent procès fatiguans,
On voit dans les plaideurs autant de mécontens,
Qui meſurant leurs droits au gré de leurs caprices,
De propos difamans accablent la Juſtice?
Il faut taxer le peuple: il ſubvient aux emplois
Atachés à la Cour, aux Finances, aux Loix;
Ce que donne à l'Etat le fuſeau, la charrue,
Aux Héros, ſes vengeurs, de droit ſe diſtribue;
Et c'eſt à l'équité de régler ces impôts,
Sur les biens des ſujets diférens, inégaux;
Quand le peuple ſe plaint qu'on charge les villages
Le courtiſan prétend qu'on augmente ſes gages;

Et féconds en projets qui bercent leur eſpoir,
Aucun ne veut donner, & tous veulent avoir;
Qu'heureux ſerait le Roi, qui véritable Adepte,
Du grand œuvre un beau jour trouverait la recette;
Plus heureux s'il pouvait, elevant leur raiſon,
Réaliſer l'Etat qu'imagina PLATON!

Mais voici d'autres ſoins, il faut qu'un bras ſévere
Retienne en ſon devoir le fougueux militaire;
Dans ſon libertinage un farouche ſoldat,
Parjure à ſes ſermens, renverſerait l'Etat;
En ſes Prétoriens Rome eut autant de traîtres,
Ils marchandaient l'Empire, & lui donnaient des maîtres;
Il faut que ces lions, pour les combats nourris,
Par Bellone lâchés, ſoient domtés par Thémis;
Mais pour aſſujettir leur fiere indépendance,
Mais pour donner un frein à leur folle licence,
Il nous faut tour à tour employer la rigueur,
L'eſpérance, la crainte, & même la douceur;
Il faut, pour que l'Etat ne perde point ſa gloire,
Au milieu de la paix préparer la victoire,
Afin que tant d'eſprits, unis par le devoir,
Ne forment qu'un ſeul corps, qu'un ſeul chef fait mouvoir.
C'eſt lui dont la raiſon, pour ſervir la patrie,
Guide, excite, modere ou retient leur furie.
„Ah! grace au Ciel, dis-tu, prenant un air aiſé,
„Mon maître en ce diſcours enfin s'eſt épuiſé.
Epuiſé? Moi? Mais oui, DARGET, cette matiere
Pour un homme d'Etat eſt une ample carriere;
Je ne t'ai préſenté que trois points diférens,
Il en eſt plus de mille & tous ſont importans.

Dans

Dans le Gouvernement la sûreté publique
Ne peut se soutenir que par la politique;
En unissant des Rois elle opose à propos
Le pouvoir des amis au pouvoir des rivaux,
Et par les poids égaux d'un prudent équilibre,
Elle maintient l'Europe indépendante & libre;
Tant que la bonne foi parla dans les traités,
Ces utiles liens ont été respectés;
Mais bientôt l'intérêt, corrompant la droiture,
Amena l'artifice & même l'imposture;
La politique alors adopta le soupçon;
L'envie aux noirs serpens, l'afreuse trahison,
Préparerent de loin les jours de la vengeance,
Et de tant de forfaits on fit une science;
Le monde fut peuplé d'illustres scélérats,
Peste du genre humain & fléau des Etats.
La sagesse elle-même adopta ces maximes,
Et devint criminelle en combatant les crimes;
Dans le conseil des Rois on osa les citer,
Tout pacte eut un sens louche & put s'interpréter;
Tout traité fut suspect & devint un problême,
La fraude sur son front posa le diadême;
Des crimes dont le peuple est puni par les loix,
Devinrent des vertus apartenant aux Rois.

Depuis que les forfaits parurent légitimes,
Nous voyons sous nos pas entr'ouvrir des abimes;
Nous sommes entourés de cent pieges tendus,
Comme sur ces glacis, avec art défendus,
Où l'assiégeant timide, en main tenant la sonde,
Avance en éventant les mines à la ronde.

Entre les Souverains il n'eſt que peu d'amis.
Les plus proches voiſins ſont les plus ennemis:
L'un de l'autre en ſecret ils tramcnt la ruine,
Il faut qu'on les obſerve, il faut qu'on les devine,
Et d'un œil pénétrant liſant dans l'avenir,
Il faut y voir le mal que l'on doit prévenir.

Tels ſont les ſoins, DARGET, que la Couronne exige.
Mais à moins que le Ciel ne faſſe un grand prodige,
Lors même que le Prince eſt quitte envers l'Etat,
Le peuple de ſon Roi juge comme un ingrat.

On veut qu'il ſache tout, la guerre, la finance,
L'art de négocier, & la Juriſprudence,
Qu'il ſoit univerſel dans ce vaſte métier,
Dont chaque point demande un homme tout entier;
Celui qui l'ofenſa le trouve trop ſévere,
L'autre le croit trop doux, celui-ci trop colere;
Fait-il la guerre; on dit: „C'eſt un Roi furieux,
„Le Ciel, pour nous punir, l'a fait ambitieux.

S'il ſe maintient en paix: „Ce Monarque ſtupide
„Redoute les dangers, la gloire l'intimide.
S'il gouverne lui ſeul: „C'eſt un Prince jaloux,
„Têtu, capricieux, qui ne ſuit que ſes goûts.
Commet-il de l'Etat le ſoin à ſes Miniſtres:
„Pourquoi tolere-t-il tous leurs complots ſiniſtres?
A-t-il des favoris: „ſon faible fait pitié.
N'en a-t-il point: „ce Prince eſt ſourd à l'amitié.
L'un eſt trop remuant, l'autre craint la fatigue,

L'œco-

L'œconome eſt vilain, le libéral prodigue,
Et le galant ſur-tout paſſe pour débauché.

Tel eſt de notre Etat le portrait ébauché,
Comment joindre, DARGET, tous grands Rois que nous ſommes,
Les vertus qu'ont les Dieux aux faibleſſes des hommes?
L'humanité n'a point tant de perfections:
Si nous voulons des Rois privés de paſſions
Dont la tranquillité ne ſaurait être émue,
Allons, qu'ADAM *) travaille & faſſe une ſtatue.
Et pourquoi ſe flater d'apaiſer ces frondeurs?
CESAR eut ſes jaloux, TITUS eut ſes cenſeurs.

Veux-tu ſavoir pourquoi la cruelle ſatire
S'acharne ſur les Rois, & toujours les déchire?
C'eſt que, par ſon penchant aimant la liberté,
L'homme hait un pouvoir qui n'eſt pas limité;
Et du maître au ſujet la grande diférence
Rabaiſſant ſon orgueil, bleſſe ſon arrogance.
L'un ſe dit en ſecret, „je condamne le Roi.
„Il n'a jamais l'eſprit de penſer comme moi:
Un autre dit tout haut, „ſi j'étais dans ſa place,
„Notre Gouvernement aurait une autre face.
Vois-tu ce peuple abject d'obérés mécontens,
Solliciteurs fâcheux de tous poſtes vacans?
Tous veulent les avoir, on les donne aux plus dignes,
Alors de ſes jaloux les ſatires malignes,
Qui comme autant d'afronts regardent les refus,
Défigurent nos traits, noirciſſent nos vertus.

P 5 De

*) *Sculpteur.*

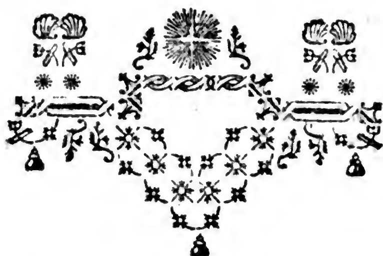
De nouveaux mécontens cette troupe grossie
Epilogue tout haut le cours de notre vie,
Le Ciel même jamais n'a pu les contenter,
Un Roi, faible mortel, pourrait-il s'en flater?
Aimer toujours le bien, le suivre par principe,
Mépriser un vain bruit, dont l'écho se dissipe,
C'est-là notre parti: laissons donc bourdonner
Cet essaim de frelons, sans nous en chagriner,
A ces Juges des Rois si nous osions répondre,
Par le mot de l'énigme on pourrait les confondre;
Ils n'ont vu que de loin ces importans objets.
Ces censeurs pointilleux sont autant de Dargets;
La critique est aisée, & l'art est dificile,
Un Citoyen charmant fait un Roi mal-habile,
Et tous ces Phaétons, si savans dans notre art,
Tomberaient de l'Olympe en guidant notre char.

Ne pense point, Darget, que dangereux Sophiste,
De cent Rois criminels afreux apologiste,
Abusant de ma lyre & du charme des vers,
Je chante des tirans, l'horreur de l'Univers:
Ma muse ose blâmer la funeste conduite
De ces vulgaires Rois sans honneur, sans mérite,
Endormis sur le thrône, ou pleins de vains projets,
Trop mous vers leurs voisins, trop durs vers leurs sujets;
Je vais te crayonner leurs traits d'après nature,
Un tel.... mais mon discours te lasse outre mesure,
Tu brûles, cher Darget, de revoir ta maison,
Où ta femme t'atend pour plus d'une raison;
Je crois ouir gronder ta cuisiniere experte,
Déjà le rôti seche, & la table est couverte,

Tes

Tes ragoûts délicats vont tous ſe refroidir,
Et ton cocher là-bas fouete à nous étourdir.
Dix heures vont ſonner, laſſés de ton abſence,
Tes valets excédés grondent d'impatience.

Pars donc, puiſqu'il le faut, mais conviens avec moi
Que les Grands ne ſont pas plus fortunés que toi.





ÉPITRE XX.

A MON ESPRIT.

ÉCOUTEZ, MON ESPRIT, je ne ſaurais le taire,
Les contes que ſur vous tous les jours j'entends faire,
Vos défauts, vos travers m'ont mis au déſeſpoir,
Quoi! vous étudiez du matin juſqu'au ſoir?
D'un violent deſir ſuivant l'intempérance,
Vous faites le ſavant! Ah! quelle extravagance!
En feuilletant ſans ceſſe un Auteur vermoulu,
Qui laſſa les *Achards*, & qu'aucun Roi n'a lu,
Vous voulez, imitant les HUETS, les SAUMAISES,
Vous remplir le cerveau de leurs doctes fadaiſes?
O Ciel! Un Roi ſavant! Ce mot me fait frémir,
Jamais deſſein plus fou pouvait-il vous venir?
Qu'un Roi ſache arrêter un calcul de finance,
Parapher un traité, ſigner une ordonnance;
C'eſt beaucoup dans le ſiecle où l'on vit aujourdhui,
Peut-on en conſcience exiger plus de lui?

Un Roi doit ſoutenir la majeſté du thrône;
Tout plein de la grandeur dont l'éclat l'environne,
Fier envers ſes voiſins, & toujours dédaigneux,
Il doit vivre d'encens, égal en tout aux Dieux;
Qu'importe le ſavoir? la ſcience parfaite
C'eſt de connaître à fond les loix de l'étiquette,
Cette régle des cours occupe auprès des grands
Ces oiſifs affairés qu'on nomme courtiſans.

Oui,

Oui, marmotez tout bas au Miniſtre en ſilence
Un compliment obſcur dans un jour d'audience,
Soyez chaſſeur outré, forcez-vous à jouer,
Et ſur-tout ſans rougir entendez-vous louer,
Empreſſez-vous au prône, & bâillez au ſpectacle,
Soyez morne au ſouper, ne parlez qu'en oracle,
Et par air de grandeur afectez de l'amour,
Voilà comment un Roi doit ennuyer ſa cour;
Tel était le métier qu'il vous fallait aprendre.

Vos plaiſirs, MON ESPRIT, ont droit de me ſurprendre,
L'étude, qui pour vous a tant de volupté,
Déroge à vos grandeurs, & perd la Royauté;
Je vous dirai bien plus, pour comble de manie,
On vous dit poſſédé de la métromanie;
Oui, vous êtes Poëte en dépit d'Apollon:
Pouvez-vous renier ce poëme bouffon,
Où d'un ſtile mordant bleſſant toute la terre,
Vous critiquez les Cieux au mépris du tonnerre,
Et ſur HOMERE même aiguiſant vos bons mots,
Vous atirez ſur vous l'eſſaim de ſes dévots?
Pouvez-vous ignorer, que ſous diférens titres
On voit courir de vous des Odes, des Epitres,
Où, comme LA NEUVILLE, échaufant vos poumons,
Vous prêchez la vertu par d'ennuyeux ſermons?
Du langage français ignorant les fineſſes,
Vous mettez VAUGELAS & D'OLIVET en pieces;
Ah! ſi BOILEAU vivait, peut-être un beau matin
Votre nom dans ſes vers remplacerait COTIN;
Que la rougeur du moins vous en monte au viſage,
Ayez honte du tems qu'abſorbe un tel ouvrage,

Et

Et ſans vous deſſécher le cerveau vainement,
Quittez du bel eſprit le fol amuſement.

Mais vous me repondez „qu'amant de l'harmonie,
„Tranſporté malgré vous par le Dieu du génie,
„Vous pouvez librement ſuivre votre plaiſir,
„Quand le Roi fatigué vous donne du loiſir;
„Que ſi pour s'amuſer on voit plus d'un grand Prince
„Prendre dans ſes filets les daims de ſa Province;
„Vous charmez vos ennuis par des écrits divers,
„Inondant le papier d'un déluge de vers.

Comment! lorſque d'un cerf précipitant la fuite
Des Princes & des chiens courent à ſa pourſuite,
Et qu'ils font la curée au milieu des marais,
Au lieu d'être afecté par les mêmes atraits,
Vous pourſuivez chez vous une bizarre rime,
Un mot que votre ſens exige & qui l'exprime?

Ah! quel étrange eſprit le Ciel m'a-t-il donné,
Si contraire à nos mœurs, ſi mal morigené,
Qui par bizarrerie à ſa grandeur rébelle
Prétend s'ouvrir tout ſeul une route nouvelle?
Oui, vous me ſoutenez „que s'il fallait toujours
„Vous occuper de riens, grand ouvrage des cours,
„Vous quitteriez plutôt grandeur, ſceptre, patrie,
„Et des Rois empeſés la lourde confrérie.
Enfin vous ajoutez „que vos ſavans écrits
„Mériteraient l'eſtime, au lieu des vains mépris
„D'un peuple plein d'erreur, d'un vulgaire imbécile
„Qui juge en vrai Midas, & prononce en Zoïle.

J'en conviens, MON ESPRIT, mais n'allez pas choquer
Des uſages reçus, qu'on riſque d'ataquer.

Je

Je vous rends ſimplement, ſans être ſatirique,
Tous les bruits que ſur vous répand la voix publique.
On ſe moque ſur-tout du peu de gravité
Dont vous aſſaiſonnez l'auguſte Royauté;
Il eſt ſur vos défauts plus d'un Caton qui veille,
Et j'entends très-ſouvent qu'on ſe dit à l'oreille,
„N'avons-nous pas, amis, un bien plaiſant Conſul?
Mais vous comptez toujours ſuivant votre calcul;
„Ces cenſeurs, dites-vous, ſont aiſés à confondre,
„Et voilà de ma part ce qu'on peut leur répondre:
„Ivre de mes plaiſirs, ai-je comme un ingrat,
„Négligé mes devoirs? ſacrifié l'Etat?
„M'a-t-on vu du public tromper les eſpérances?
„Traîner de longs procès? embrouiller les finances?
„Oublier les traités, pour penſer aux beaux Arts?
„M'a-t-on vû des derniers paraître aux champs de Mars?
„Mais ſi ſur tous ces points j'ai fait briller mon zele,
„Si l'on m'a vu toujours à mes devoirs fidele,
„Du peuple, & du ſoldat prévenir les deſirs,
„Par quelle cruauté fronde-t-on mes plaiſirs?
„Je vois couler mes jours au ſein de l'innocence,
„Enchanté des atraits dont brille l'éloquence,
„J'ai ſu monter ma lyre à diférens accords,
„Chez HORACE, & MARON je puiſe mes tréſors,
„Je ne me flate point de pouvoir les ateindre,
„Mais un peu plus bas qu'eux je n'ai point à me plaindre.

„Eh! quoi! dans ma grandeur, & dans ma Royauté
„Je ne jouirai point du peu de liberté,
„Qu'un berger, conduiſant ſon troupeau pacifique,
„A de chanter le ſoir une chanſon ruſtique,

„Quand

„Quand, l'ombre ayant chaſſé les ardeurs du ſoleil,
„Le plaiſir lui prépare un tranquille ſommeil?
„Achille pourra donc, dans ſon jaloux délire,
„Apaiſer ſon courroux par les ſons de ſa lyre;
„Et moi je ne pourrai, moi ſeul dans l'Univers,
„Adoucir mes travaux par le charme des vers?
„Quoi l'on m'interdira les ſources du Permeſſe?
„Du monde proſterné voyant groſſir la preſſe,
„Je ſerai dans ma niche, au milieu de ma cour,
„Encenſé par des ſots comme le Saint du jour?
„On me rendra martir de la cérémonie?

„Ah! ſecouons le joug de cette tirannie,
„Tant pis ſi le bon ſens paraît hors de ſaiſon,
„Je m'éclaire au flambeau que porte ma raiſon,
„Et bravant des cenſeurs la ſotte fantaiſie,
„Je préfere ſur-tout l'auguſte Poëſie.
„Puiſque j'en ai tant dit, comparons une fois
„Les lauriers d'Apollon, & les lauriers des Rois.

„Nous devons nos tranſports au ſeul Dieu du génie,
„Le hazard, qui préſide au deſtin de la vie,
„Fait au plus grand Héros ſuccéder quelquefois
„Un ſtupide fœtus ſur le thrône des Rois,
„Qui végéte ſans vivre, & des humains l'arbitre,
„N'a pour toute vertu que l'enflure d'un titre;
„Mais les fils d'Apollon s'élevent juſqu'aux Cieux,
„Quand nous oſons parler le langage des Dieux,
„A peine parle-t-il le langage des bêtes;
„Des lauriers toujours verds ont couronné nos têtes.
„Plus d'un Roi par nos chants eſt devenu fameux,
„Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux:
„En vain de notre ſort un Souverain décide,
„Son exil dans le Pont n'avilit point Ovide:

„Qu'un

„Qu'un Prince ſans honneur, ſur le thrône amolli,
„Termine ſa carriere, il eſt mis en oubli;
„Son nom dans un bouquin de génêalogie,
„Pourra ſervir d'époque à la chronologie,
„Ces Rois anéantis reſtent pour toujours morts.
„Mais de nos vers heureux les ſublimes accords,
„Des ſiecles deſtructeurs perçant la nuit obſcure,
„Font paſſer notre nom à la race future,
„Nos durables travaux, victorieux des tems,
„Ont vu des plus grands Rois périr les monumens:
„De la ſuperbe Troie il n'eſt trace légere,
„Quand après trois mille ans nous conſervons HOMERE;
„Depuis que le trépas, redoutable aux humains,
„D'AUGUSTE & de VIRGILE eut tranché les deſtins:
„Laſſé de ces combats, que l'hiſtoire nous vante,
„Aux exploiss du Héros mon ame indiférente
„N'y voit que des hauts faits, qu'ont produit tous les tems,
„Mais VIRGILE me charme, & plaira dans mille ans;
„Il m'émeut, lorſqu'il peint la malheureuſe Troie
„Au fer des Grecs vengeurs, à leurs flammes en proie;
„Il touche par l'amour de la triſte Didon,
„Du bucher funéraire alumant le brandon.
„Quel feu, quand ſur le Styx il fait voguer Enée!
„Il me guide aux enfers, j'y vois la deſtinée
„Des deſcendans d'Anchiſe & du peuple Romain:
„J'évoque avec VIRGILE un nouveau genre humain,
„Du Gange aux bords des mers où le ſoleil expire,
„Je vois l'heureux OCTAVE étendant ſon Empire;
„Des enfans d'Apollon, Héros, ſoyez jaloux,
„CÉSAR fit tout pour lui, VIRGILE tout pour vous.

„Mais du pouvoir des Rois connaiſſons l'origine,
„Penſez-vous qu'élevés par une main divine,
„Leur peuple, leur Etat leur ait été commis,
„Comme un troupeau ſtupide à leurs ordres ſoumis?
„Les crimes éfrontés, l'artifice des traîtres,
„Forcerent les humains à ſe donner des maîtres,
„Thémis arma leur bras de ſon glaive vengeur,
„Pour inſpirer au vice une utile frayeur;
„D'autres en uſurpant un bien illégitime,
„Devinrent Souverains en prodiguant le crime,
„Et paſſent pour Héros chez les ambitieux.
„Notre origine eſt pure, elle nous vient des Cieux,
„Apollon nous plaça vers le haut du Permeſſe,
„C'eſt l'immortalité qui fait notre nobleſſe.

„Ah! ſi jamais les Grands n'avaient fait que des vers,
„Qu'ils auraient épargné de maux à l'Univers!
„César, moins enivré du pouvoir deſpotique,
„Aurait par de beaux vers charmé ſa République,
„On n'aurait point connu ces deux triumvirats.
„Sanguinaires liens d'illuſtres ſcélérats,
„Qui ſur les Grands de Rome exerçaient leur vengeance.
„Si le Héros du Nord, ſi fier de ſa vaillance,
„Moins Roi, moins Souverain que Chevalier errant,
„Au lieu d'être amoureux d'Alexandre le Grand,
„Eût choiſi pour modele Horace ou bien Pindare,
„Il n'eût point imploré le Turc & le Tartare,
„Les muſes de tout tems ont adouci les mœurs;
„Leurs exploits ſont des jeux, leurs armes ſont des fleurs.
„Dans les tranquilles bois, où ces Nymphes habitent,
„Des plaiſirs délicats les charmes les excitent,
„Leurs cœurs ne ſont touchés que par le ſentiment.

Mais

Mais que dis-je? A quoi ſert ce long raiſonnement?
Quel flux impétueux d'éloquence frivole!
Quel inutile abus du don de la parole!
Ce n'eſt pas contre moi que vous devez plaider,
C'eſt l'Univers entier qu'il faut perſuader,
Il ne ſe nourrit point d'une vaine fumée;
Sa critique ſur-tout vivement animée
Rit de vos méchans vers. . „Mais quoi s'ils étaient bons,
„Et s'ils pouvaient charmer, en variant leurs ſons,
„D'ARGENS, ALGAROTTI? Si MAUPERTUIS les loue?
„Si l'HOMERE Français lui-même les avoue?
„Si la poſtérité. . . . Quelles ſont vos erreurs!
Connaiſſez, MON ESPRIT, le poiſon des flateurs,
Leurs ſons plus dangereux que le chant des Sirenes,
Peuvent bien enchanter vos veilles & vos peines,
Mais imitez ULISSE, & ſourd à leur accens,
Rejettez pour jamais un ſi funeſte encens.

Pouvez-vous ignorer qu'un Roi, quoi qu'il propoſe,
Et quoi qu'il entreprenne, excelle en toute choſe?
S'il aime les dangers, les combats, les hazards,
Pour l'élever plus haut on abaiſſera Mars;
S'il eſt fort, auſſi-tôt le flateur ſans ſcrupule
Lui prouve que d'ALCIDE il eſt le ſeul émule;
Son cœur eſt-il d'amour facile à s'enflammer?
C'était pour lui qu'OVIDE avait fait l'art d'aimer,
Lorſqu'à de mauvais vers, comme vous il s'amuſe,
Il rend juſqu'à VOLTAIRE envieux de ſa muſe:
Revenez, MON ESPRIT, de votre aveuglement,
Que l'amour propre enfin le cede au jugement;
Eſt il chez les humains de vertu ſans mêlange?
Rabattons ſans orgueil les trois quarts des louanges,

Que certains beaux eſprits nous donnent à l'excès,
Vous faut-il tant d'encens pour ces faibles ſuccès?
Qu'avec HORACE un jour votre muſe barbare,
Pour vous aprécier, humblement ſe compare,
Alors de vos écrits les défauts dévoilés
Vous feront convenir du peu que vous valez,
Déteſtant de vos vers l'inſipide volume,
Vous remettrez d'abord l'ouvrage ſur l'enclume:
Etudiez ſurtout la docte antiquité,
Plus vous aprocherez de ſon urbanité,
Plus vous aurez de goût pour ſes divins ouvrages,
Et plus vous aurez droit d'atendre des ſufrages.

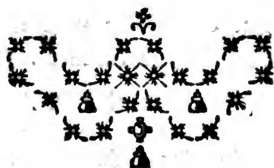
C'eſt-là votre modele, & ces tréſors ouverts
Orneront vos écrits, & plairont dans vos vers;
Mais puiſque je vous vois toujours inébranlable,
Que les vers ont pour vous un charme inconcevable,
Que ne pouvant vous taire, & marmottant tout bas,
Comme cet indiſcret confident de Midas,
Vous contez aux roſeaux mes paſſe-tems frivoles,
Du moins conſolez-moi de vos viſions folles:
Aprenez quelque jour aux Lecteurs indulgens,
Si vous pouvez percer la ſombre nuit des tems,
Ou ſi quelque hazard vous amene au grand monde,
Quel était cet Auteur dont la muſe féconde,
Monta ſur l'Hélicon ſur les pas du plaiſir,
Et compoſa des vers pour charmer ſon loiſir.

Dites

Dites que mon berceau fut environné d'armes,
Que je fus élevé dans le ſein des alarmes,
Dans le milieu des camps ſans faſte, ſans grandeur,
Par un pere, ſévere & rigide cenſeur,
Que je fus écolier des plus grands Capitaines,
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athenes,
Je fus ami des arts plutôt que vrai Savant,
Et que ſans écouter un orgueil décevant,
Et ſimple courtiſan des filles de Mémoire,
Je n'aſpirai jamais à la ſublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourriſſons,
Que ſachant me borner & rabaiſſer mes ſons,
Je me ſuis contenté de peindre ma penſée,
Et de parler raiſon en proſe cadencée.

Dites que j'ai ſubi, bravé l'adverſité,
Mais que parmi les Rois depuis on m'a compté;
Ateſtez hardiment, que la Philoſophie
A dirigé mes pas, & reformé ma vie;
Dites qu'en admirant le ſiſtême des Cieux,
J'ai préféré ma lyre aux arts faſtidieux,
Que ſans haïr ZE'NON j'eſtimais EPICURE,
Et pratiquais les loix de la ſimple nature,
Que je ſus diſtinguer l'homme du Souverain,
Que je fus Roi ſévere & Citoyen humain:
Mais quoi-qu'admirateur de CE'SAR & d'ALCIDE,
J'aurais ſuivi par goût les vertus d'ARISTIDE.

Lorſque la Parque enfin, laſſe de ſes fuſeaux,
Terminera mes jours d'un coup de ſes ciſeaux,
Que ſur ma cendre éteinte aboira la ſatire,
Dites que mépriſant tout ce que pourra dire
Un eſprit irrité, chagrin, mal-fait, tortu,
Trop rigide cenſeur de ma faible vertu,
Sans aimer la louange, inſenſible à tout blâme,
J'ai toujours conſervé le repos de mon ame,
Et que m'abandonnant à la poſtérité,
Elle peut me juger en toute liberté,

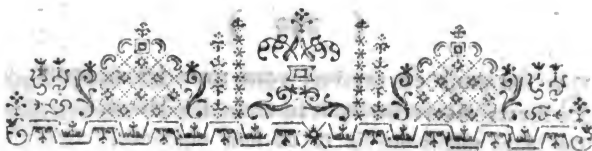


L'ART
DE LA
GUERRE.

POEME.

Unde prius nulli velarunt tempora Musæ.

LUCRET. L. I.



L'ART DE LA GUERRE.

CHANT PREMIER.

Vous, qui tiendrez un jour par le droit de naiſſance,
Le ſceptre de nos Rois, leur glaive, & leur balance,
Vous le ſang des Héros, vous l'eſpoir de l'Etat,
Jeune Prince, écoutez les leçons d'un ſoldat,
Qui formé dans les camps, nourri dans les alarmes,
Vous apelle à la gloire, & vous inſtruit aux armes.

Ces armes, ces chevaux, ces ſoldats, ces canons,
Ne ſoutienent pas ſeuls l'honneur des nations;
Aprenez leur uſage & par quelles maximes,
Un guerrier peut ateindre à des exploits ſublimes:

Que ma muſe en ces vers vous trace les tableaux
De toutes les vertus qui forment les Héros,
De leurs talens acquis & de leur vigilance,
De leur valeur active & de leur prévoyance,
Et par quel art encor un Guerrier éclairé.
De l'art même franchit le terme reſſerré.

Mais ne préſumez pas que dangereux Poëte
Entonnant des combats la funeſte trompette,
Ebloui par la gloire, ivre de ſon erreur,
J'inſpire à votre audace une aveugle fureur.

Je ne vous offre point Attila pour modele,
Je veux un Héros juſte, un Tite, un Marc-Aurele,
Un Trajan, des humains & l'exemple & l'honneur,
Que la vertu couronne ainſi que la valeur.
Tombent tous les lauriers du front de la victoire,
Plutôt que l'injuſtice en terniſſe la gloire.

O bienfaiſante paix, & vous génie heureux,
Qui ſur les Pruſſiens veillez du haut des Cieux,
Détournez de nos champs, des cités, des frontieres,
Ces ravages ſanglans, ces fureurs meurtrieres,
Ces illuſtres fléaux des malheureux humains.
Si mes vœux ſont reçus au temple des deſtins,
Conſentez qu'à jamais ce floriſſant Empire
Goûte ſous votre abri le repos qu'il deſire,
Que ſous leurs toits heureux les laboureurs contens
Recueillent pour eux ſeuls les moiſſons de leurs champs,
Que ſur ſon tribunal Thémis en aſſurance,
Réprime l'injuſtice, & venge l'innocence,
Que nos vaiſſeaux légers, fendant le ſein des eaux,
Ne craignent d'ennemis que les vents & les flots,

Que

Que tenant dans ses mains l'olivier & l'égide,
Minerve sur le thrône à nos conseils préside.

Mais si d'un ennemi l'orgueil ambitieux,
De cette heureuse paix rompt les augustes nœuds,
Rois, peuples, armez-vous, & que le Ciel propice
Soutienne votre cause, & venge la justice.
C'est à toi Dieu terrible, à toi Dieu des combats,
A m'ouvrir la barriere, à conduire mes pas.
Et vous charmantes sœurs, Déesses du Permesse,
Gouvernez de ma voix la sauvage rudesse,
Rendez d'un vieux soldat les champs mélodieux,
Accordez ma trompette au luth harmonieux.
J'entreprends de placer par une heureuse audace,
Le Dieu de la victoire au sommet du Parnasse,
Je veux armer vos fronts de casques menaçans.
Ma main ne peindra point le transport des amans,
Leurs peines, leurs plaisirs, leurs larcins, leurs caresses,
Ni des cœurs des Héros les indignes faiblesses;
Que le chantre du Pont dans ses douces erreurs,
Vante le Dieu charmant, qui causa ses malheurs,
Qu'à ses flateurs accens les graces soient sensibles,
Je ne vous offrirai que des objets terribles;
Vulcain qui sous l'Etna par ses brûlans travaux
Forge, à coups redoublés, les foudres des Héros,
Ces foudres redoutés entre des mains habiles,
Qui tantôt font tomber les fiers remparts des villes,
Tantôt percent les rangs dans l'horreur des combats,
Et font dans tous les tems le destin des Etats.

Je peindrai les effets de cette arme cruelle,
Qu'inventa dans Bayonne une fureur nouvelle,

Qui

Qui du fer & du feu réunissant l'effort,
Aux yeux épouvantés offre une double mort.

Au sein de la mêlée, au milieu du carnage,
On verra des Héros le tranquille courage,
Réparer le désordre, & prompt dans ses desseins
Disposer, ordonner, enchaîner les destins.

Avant que de traiter ces matieres sublimes,
Il faut vous arrêter aux premieres maximes.

Ainsi quand l'aigle enseigne à ses jeunes aiglons,
A diriger leur vol aux champs des Aquilons,
Couverts à peine encor d'une plume nouvelle,
La mere en s'élevant les porte sur son aile.

O! vous jeunes Guerriers, qui brûlant de valeur,
Prêts à vous signaler dans les champs de l'honneur,
Vous arrachez aux bras d'une plaintive mere,
N'allez point vous flater, novices à la guerre,
Que vous débuterez par d'immortels exploits;
Passés, sans en rougir, par les derniers emplois,
Durement exercés dans un travail pénible,
Du fusil menaçant portez le poids terrible,
Rendez votre corps souple à tous les mouvemens,
Que le Dieu des Guerriers enseigne à ses enfans;
Tous fermes dans vos rangs, en silence immobiles,
L'œil fixé sur le chef, à ses ordres dociles,
Atentifs à sa voix, s'il commande, agissez,
En mouvemens égaux à l'instant exercez,
Aprenez à charger vos tubes homicides,
Avancez fiérement à grands pas intrépides,
Sans floter, sans ouvrir & sans rompre vos rangs,
Tirez par pelotons en observant vos tems,

Prompts

Prompts ſans inquiétude, & pleins de vigilance,
Aux poſtes dont ſur vous doit rouler la défenſe,
Atendez le ſignal, & marchez ſans tarder,
Qui ne ſait obéir ne ſaura commander.

Tel ſous LOUIS DE BADE exerçant ſon courage
FINCK (*) de l'art des Héros a fait l'aprentiſſage.

Des troupes qu'on raſſemble en formidables corps,
Les derniers des Soldats compoſent les reſſorts,
Ces reſſorts agiſſans, ces membres de l'armée
D'un mouvement commun la rendent animée.

C'eſt ainſi pour fournir aux ſuperbes jets d'eaux,
Que Verſailles renferme en ſes vaſtes enclos,
Qu'à Marly s'éleva cette immenſe machine,
Qui rend la Seine eſclave, & ſur les airs domine;
Cent pompes, cent reſſorts à la fois agiſſans
Preſſent dans des canaux les flots obéiſſans,
Juſqu'à la moindre roue a ſa tâche marquée,
Qu'une ſoupape cede, ou faible ou détraquée,
La machine s'arrête, & tout l'ordre eſt détruit.

Ainſi dans ces grands corps, que la gloire conduit,
Que tout ſoit animé d'un courage docile,
La valeur qui s'égare eſt ſouvent inutile,
Des mouvemens trop prompts, trop lents, trop incertains
Font tomber les lauriers qu'avoient cueilli vos mains.

Aimez donc ces détails, ils ne ſont pas ſans gloire,
C'eſt-là le premier pas qui mene à la victoire,
Dans des honneurs obſcurs vous ne vieillirez pas,
Soldat, vous aprendrez à régir des Soldats;

Bientôt

(*) *Le Maréchal Fink mort en 1736.*

Bientôt chef éclairé d'une troupe intrépide,
Marchant de grade en grade où le devoir vous guide,
Vous verrez ſous vos loix un bataillon nombreux;
Préſidez à ſa marche & gouvernez ſes feux,
Montrez-lui dans quel ordre un bataillon s'avance,
Charge, tire, recharge, & s'arrête ou s'élance.

Les Pruſſiens nerveux, tous robuſtes & grands,
Vainquent leurs ennemis, combatant ſur trois rangs,
Sur plus de profondeur leurs rivaux, pleins d'audace,
Réſiſtant un moment leur ont cédé la place;
Il faut qu'un bataillon marche d'un pas égal,
Qu'il ne prodigue point ſon tonnere infernal,
Que ſon front hériſſé pointant la bayonnette,
Etonne l'ennemi, le force à la retraite.

Il faut renouveller vos combatans altiers,
La mort aux champs de Mars moiſſonne les Guerriers;
Pour maintenir l'honneur de ces troupes auguſtes,
Choiſiſſez avec ſoin des hommes forts, robuſtes,
Mars veut que ſans quitter leurs rangs & leurs drapeaux,
Ils portent en marchant les plus peſans fardeaux;
Des corps moins vigoureux, vaincus de laſſitude,
N'ateindraient pas la fin d'une campagne rude.
Tels au milieu des bois les chênes ſourcilleux
Afrontent les aſſauts des vents impétueux,
Tandis qu'à leurs côtés le ſoufle de Borée
Renverſe des ſapins la tige reſſerrée.

Tels ſont ces hommes forts, ces robuſtes lions,
Dont il faut repeupler nos braves bataillons.
Si voulant acquérir une gloire certaine,
Vous aſpirez au nom de fameux Capitaine;

Des

Des armes connaiſſez les emplois diférens,
A les bien manier exercez vos talens;
Au combat du Lapithe il faut ſavoir encore
Unir cet art guerrier qu'inventa le Centaure;
Aprenez à domter la fougue des chevaux,
Qu'un nouveau *Pluvinel* vous montre leurs défauts,
Quils ſautent les foſſés au gré de votre audace.

Accoutumez vos reins au poids de la cuiraſſe,
Que votre front preſſé ne ſe plaigne jamais,
Lorſque ſur lui le caſque a ſillonné ſes traits;
La valeur ſans adreſſe eſt tôt ou tard trompée,
Exercez votre bras à manier l'épée;
Cette arme redoutable, & prompte en ſes effets,
Epouvante & détruit les ennemis défaits;
Mars daigne l'aprouver, il veut dans la bataille
Que le fer meurtrier porte des coups de taille.
N'employez point le feu, combatant à cheval,
Son vain bruit ſe diſſipe, & ne fait point de mal;
Parez quand il le faut vos courſiers ſur la croupe,
Aprenez dans les champs à ranger votre troupe;
Serrez vos Cuiraſſiers, & que votre eſcadron,
Des autres peu diſtant, garde le même front.
Faites-vous enſeigner, par un Guerrier habile,
Comme en ces mouvemens ce corps devient agile,
Comment en un clin d'œil, par ſes converſions,
Il prend, quitte, reprend d'autres poſitions,
Se tranſporte ſoudain, ſe forme avec viteſſe,
Dans des terreins divers manœuvre avec ſoupleſſe;
A l'ordre de ſes Chefs atentif & ſoumis,
Sur les ailes des vents fond ſur ſes ennemis,
Et de ſon choc ſerré les pouſſe & les renverſe,
Les pourſuit dans les champs, les force & les diſperſe.

La

La Grece la premiere a planté nos lauriers,
Sparte fut le berceau, l'école des Guerriers,
Là naquîrent jadis l'ordre & la discipline,
La phalange aux Thebains a dû son origine;
MILTIADE, CIMON, sage EPAMINONDAS,
Vous fites des Héros de vos moindres soldats;
L'art supléait au nombre, & l'audace aguerrie,
De l'orgueil des Persans vengea votre patrie,
O jour de Salamine! ô jour de Marathon!
C'est vous qui de la Grece éternisez le nom;
Regardez ce Héros, ce Roi de Macédoine,
Il donne à ses amis ses biens, son patrimoine,
Mais riche en espérance, & fier de ses vertus,
Il fond sur les Persans, il défait DARIUS;
Il subjugua l'Asie, & sa forte phalange
Asservit le Granique, & l'Euphrate, & le Gange.

Des bords de l'Orient le formidable Mars
Dans le Sénat Romain porta ses étendarts;
Ce peuple de Guerriers, amoureux des alarmes,
Aprit de ce Dieu même à manier les armes;
Il combatît long-tems ses belliqueux voisins,
A le favoriser il força les destins;
Hetrusques & Sabins, vaincus par sa vaillance,
Gouvernés par ses loix, accrurent sa puissance:
Fiere de ses exploits l'Aigle des légions
Prit un vol élevé vers d'autres régions;
Rome de ses rivaux imitatrice heureuse,
Tournant contre eux leurs traits, en fut victorieuse;
Ses camps furent changés en d'invincibles forts;
Le Danube les vit, & trembla pour ses bords;
Rome ainsi triompha du Germain, de l'Ibere,

De

De ce peuple farouche habitant d'Angleterre,
De tous les arts des Grecs, des fins Carthaginois,
Des défenseurs du Pont, des grand corps des Gaulois,
Et de tous les Etats qui composaient le monde.

Mais cette discipline, en victoires féconde,
Qui les fit arriver au point de la grandeur,
Sous les derniers Césars n'était plus en vigueur;
Alors les Goths, les Huns, les vagabonds Gépides,
Moins guerriers que brigands, & de pillage avides,
Ravagerent l'Empire en proie à leurs fureurs,
Vainement le Romain chercha des défenseurs,
Et ce puissant Etat, touchant à sa ruine,
Regretta, mais trop tard, l'antique discipline.

Cet art qui se perdit, après un long déclin,
Sortit de son tombeau sous le grand CHARLES-QUINT;
Sous ce Guerrier fameux la Castille aguerrie
Fit craindre aux nations sa brave Infanterie;
L'ordre l'avait soumise à sa sévere loi,
Mais sa gloire périt dans les champs de Rocroi.

Alors d'un joug honteux rejettant l'insolence,
Exercé par MAURICE à venger son ofense,
Aprenant à combatre, aprenant à servir,
Le Batave fut libre en sachant obéir,
Et l'exemple imposant de ce grand Capitaine
Dévelopa bientôt les talens de TURENNE;
Il aprit aux Français le grand art des Héros,
LOUIS, ce sage Roi, seconda ses travaux;
Le militaire alors eut ses loix & sa regle:
Mais LOUIS dans sa cour méconnut un jeune Aigle,
Fils tendrement chéri de Bellone & de Mars,
EUGENE, le soutien du thrône des Césars.

Sous ce ſavant Guerrier Dessaw, dans ſon jeune âge,
Fit de l'art des combats le dur aprentiſſage,
Et les Dieux protecteurs des camps Autrichiens,
Devinrent avec lui les Dieux des Pruſſiens.

Voilà comme en tout tems l'art que je vous enſeigne,
A ſoutenu les Rois, a maintenu leur regne,
Et ſi la diſcipline en eſt le fondement,
Si ſa force ſoutient ce vaſte bâtiment,
Jugez de ſa grandeur & de ſon importance,
On ne peut l'acquérir que par l'experience;
Malheur aux aprentifs dont les ſens égarés
Veulent, ſans s'apliquer, franchir tous les degrés.

Tel était Phaéton, ce jeune téméraire,
A lui prêter ſon char il contraignit ſon pere,
Sans qu'il ſût gouverner des courſiers ſi fougueux,
Sans ſavoir le chemin qu'ils tenaient dans les Cieux;
Du char de la lumiere il prit en mains les rênes,
Parcourant égaré des routes incertaines,
La foudre le frapa, du vaſte champ des airs
Son corps précipité s'abima dans les mers.

Téméraires, craignez le ſort qui vous menace,
Phaéton périt ſeul par ſa funeſte audace,
Si vous guidez trop tôt le char brillant de Mars,
Songez que tout l'Etat doit courir vos hazards.



L'ART

L'ART
DE LA GUERRE.

CHANT SECOND.

Quand sur cet Univers la discorde fatale
Se déchaîne des bords de la rive infernale,
Que ses cris furieux excitent ses serpens,
Qu'elle secoue en l'air ses flambeaux dévorans,
Et sur les toits des Rois répand leurs étincelles;
Alors envénimant leurs funestes querelles,
La vanité, l'envie, & l'animosité
Chassent de leurs Conseils la paix, & l'équité;
La vengeance à leurs yeux offre sa douce amorce,
Et tous leurs démêlés se vuident par la force.

Par ses premiers succès le monstre encouragé,
Avide encor du sang, dont il est regorgé,
Invoque par ses cris le démon de la guerre,
Et les fléaux cruels qui désolent la terre.

Alors s'ouvrent par-tout les magasins de Mars,
Les tonnerres d'airain garnissent les remparts,
L'acier battu gémit sur la pesante enclume,
Et l'air est infecté de soufre & de bitume,
Ces immenses Cités, où les heureux sujets
Jouissaient des plaisirs, des arts, & de la paix,

Sont pleines de ſoldats, de machines & d'armes,
Ces Guerriers raſſemblés reſpirent les alarmes,
La trompette guerriere éclate dans les airs,
On n'atend pour agir que la fin des hivers.

La ſaiſon des plaiſirs, où le Dieu de Cythere
Fait reſpirer l'amour à la nature entiere,
Où les mortels en paix ſe livrent à ſes feux,
N'offre que des dangers aux cœurs audacieux,
Mais la gloire a caché ces périls à leur vue.
Dès que l'air s'adoucit, que la neige fondue
Tombe en flots argentés de la cime des monts,
Et ſerpente en ruiſſeaux à travers les valons,
Que les prés émaillés par des fleurs diférentes
Préſentent aux troupeaux leurs pâtures naiſſantes,
Que les bleds verdoyans embelliſſent nos champs;
Dès que Flore aux humains annonce le Printems,
Ces Guerriers préparés contre des coups ſiniſtres,
Des vengeances des Rois redoutables Miniſtres,
Volent pour s'aſſembler dans les champs de l'honneur,
Et tout pleins du deſir de marquer leur valeur,
Quittent l'abri du toit pour la toile légere,
Leurs voiſins éfrayés apréhendent la guerre,
Et de leurs laboureurs les champs abandonnés,
Par des bras étrangers vont être moiſſonnés.

Vers un lieu déſigné cette troupe guerriere
S'aſſemble pour camper ſur un front de bandiere.

Si-tôt qu'on a choiſi les lieux des campemens,
On voit tracer, bâtir, & croître, en peu de tems,
Places, maiſons, palais de cette ville immenſe,
L'élite de l'Etat y tient ſa réſidence,

Le

Le travail y préside, il éleve ces toits
Sans l'aide du ciment, des pierres, ni du bois,
Tout soldat est maçon, cet architecte habile
Fait, transporte, & refait cette Cité mobile.

Il faut beaucoup d'acquit, de l'art, & des talens,
Pour choisir son terrein, & pour prendre ses camps,
Cette utile science est sur-tout estimée.

Voulez-vous par vos soins assurer votre armée?
Formez-vous le coup d'œil sur des signes certains,
Faites un bon emploi des diférens terreins;
Ici vous rencontrez des hauteurs éscarpées,
Là des valons, des champs, ou des terres coupées,
Dans des occasions & des tems diférens,
Ils vous serviront tous à soutenir vos camps,
D'eux dépend votre sort quand le combat s'aprête.

Vos troupes sont un corps dont vous êtes la tête,
Il faut penser pour lui, ranimer son effort,
Agir quand il repose, & veiller lorsqu'il dort;
En vous tous ces Guerriers placent leur confiance,
Leurs destins sont commis à votre prévoyance,
Répondez à leurs vœux par votre habileté,
Le Soldat de vous seul atend sa sûreté:
Si vous voulez tenter la fortune incertaine,
Avide de combats campez-vous dans la plaine,
Rien n'y peut empêcher vos divers mouvemens;
Placez pour sûreté des corps sur vos devans,
N'éloignez pas les camps des bois & des rivieres,
Couvrez de son abri les Villes nourricieres.
Il faut que votre corps, sur deux lignes rangé,
Occupe son terrein avec art ménagé;

L'infanterie au centre, & sur-tout sur les ailes
Placez de vos Dragons les cohortes nouvelles;
Ceux qui par pelotons élancent le trépas,
Font le corps de bataille, & vos coursiers ses bras;
Des deux côtés sans gêne ils doivent les étendre;
Atentifs aux moyens qu'ils ont pour se défendre,
Au lieu qui leur est propre assignez chaque corps,
Dans un terrein contraire ils perdent leurs efforts.

Ces centaures vaillans, dont la course légere
Fait sous leurs pieds adraits disparaître la terre,
Et souleve dans l'air des nuages poudreux,
Ne sauraient s'élancer dans des lieux montagneux.

Les terreins sont égaux pour vôtre Infanterie,
Montagnes, défilés, bois, collines, prairie,
Elle franchit la plaine à grands pas menaçans,
Escalade les monts & les retranchemens,
Elle ataque ou défend, avec même avantage,
Tous les postes divers où le combat s'engage.

Tel que dans le Printems un nuage orageux
Gronde, & vomit soudain de ses flancs ténébreux
Les éclairs menaçans, & la grêle, & la foudre,
Renverse les épis, & les réduit en poudre.

Tels ces braves Guerriers par des gerbes de feu
Terrassent l'ennemi qui s'abbat devant eux.

Si votre expérience est déjà consommée,
Vous saurez apuyer les flancs de votre armée,
Un bois, une riviere, un village, un marais,
Par leurs dificultés en défendent l'accès,
Votre ennemi confus respectera ces bornes.

Le taureau ſe confie en ſes ſuperbes cornes,
Il terraſſe les ours, les lions, les chevaux,
Fiérement atentif à leurs bruſques aſſauts,
Il marche dans l'arene, il s'élance, il s'arrête,
Il refuſe les flancs & préſente ſa tête;
Gravez dans votre eſprit ce principe important,
Qui cache ſa faibleſſe eſt un Guerrier prudent:
Le Héros d'Ilion, illuſtré par la fable,
ACHILLE au talon près était invulnérable,
Vous l'êtes ſans vos flancs, donnez-leur un appui,
Ou vous pourrez par eux ſuccomber comme lui.

Le ſort peut relever vos faibles adverſaires,
Si les événemens vous deviennent contraires,
Si leur troupe groſſit par des ſecours nombreux,
Quittez des champs ouverts les poſtes hazardeux,
Vous ſupléerez au nombre, & par votre ſcience
Vous choiſirez des camps propres pour la défenſe,
Dans d'épaiſſes forêts, ſur le ſommet des monts,
Ou derriere un torrent placez vos bataillons.

Ce n'eſt pas encor tout; qu'une route inconnue,
Pour ſortir de ce poſte, ouvre une libre iſſue,
Alors maître abſolu de tous vos mouvemens,
Vous enchaînez le ſort & les événemens,
L'ennemi, que votre art a ſu rendre immobile,
Conſumera ſans fruit ſon audace inutile.

Aprenez à préſent comme il faut dans ces camps,
Selon les loix de Mars ranger les combatans,
Soutenez par le feu la ligne de défenſe,
Et de vos bataillons rempliſſez la diſtance
Par vos foudres d'airain, dont les coups menaçans
Impriment l'épouvante au cœur des aſſaillans.

Derriere ces volcans, d'où part la flamme ardente,
Placez des Cuirassiers la cohorte brillante,
Si vos rivaux de gloire, animés par l'honneur,
Percent par votre ligne & forcent sa valeur,
Ebranlez vos coursiers, que la tranchante épée
Du sang des ennemis aussitôt soit trempée.

Ainsi par l'art du chef le docile terrein
Contre un danger pressant prête un secours certain,
Ainsi l'habileté corrige la fortune,
Mais la prudence est rare, & l'audace est commune,
VARRON fut un Soldat, FABIUS un Héros.

Tel s'élevant aux Cieux le sommet de l'Athos
Voit le fougueux Borée assembler les nuages,
Il entend à ses pieds éclater les orages,
Son front toujours serein, où se brisent les vents,
Méprise le tonnerre & ses bruits impuissans.

Tel du haut de son camp bravant le sort contraire,
Un Héros de sang froid voit son fier adversaire,
Epuiser contre lui sa frivole fureur.

Si le Dieu des combats vous marque sa faveur,
Si du génie en vous brillent les étincelles,
Vous trouverez par-tout des forts, des citadelles,
Que les mains des mortels n'ont jamais travaillés,
Postes que la nature a seule ainsi taillés;
L'ignorant voit ces lieux, mais c'est sans les connaître,
Le sage les saisit, ce sont des coups de maître.

Ainsi dans un lieu fort le fier LÉONIDAS
Se défendit long-tems avec peu de Soldats,
Un monde de Persans, aussi fiers qu'inhabiles,

Se

Se virent arrêtés au pas des Thermopyles,
La Grece par son art sut confondre XERCES
Dans le rapide cours de ses brillans succès.

Ainsi se disputant la victoire & l'Empire,
Transportant les hazards d'Ausonie en Epire,
Le Héros du Sénat, l'idole des Romains
Du fils d'Anchise un tems balança les destins.

Monts de Dyrrachium, où Rome était campée,
Vous forçates CÉSAR à respecter POMPÉE!
Sans risquer de combat, maître de la hauteur
Le Sénat triomphait, POMPÉE était vainqueur;
Mais trop facile aux vœux d'une jeunesse ardente,
Lasse de ses travaux, valeureuse, imprudente,
A peine quitta-t-il son poste avantageux,
Que Mars lui fit sentir des destins rigoureux
Dans ce jour décisif, dans ce combat unique,
Où CÉSAR soumit Rome au pouvoir despotique.

Vous MONTECUCULLI, l'égal de ce Romain,
Vous, sage défenseur de l'Empire & du Rhin,
Qui tintes par vos camps, en savant Capitaine,
La fortune en suspens entre vous & TURENNE,
Mes vers oubliraient-ils vos immortels exploits?
Ah! Mars pour les chanter ranimerait ma voix.
Venez, jeunes Guerriers, admirez sa campagne,
Où ses marches, ses camps sauverent l'Allemagne,
Où se montrant toujours dans des postes nouveaux,
Il contint les Français, & brava leurs travaux;
Mais ne présumez pas qu'il se tint immobile,
Quoiqu'un camp vous paraisse une superbe ville,
La Guerre veut souvent d'autres positions,
Il faut sur l'ennemi régler ses actions,

Le prévenir par-tout, occuper un paſſage,
Marcher rapidement, ſaiſir ſon avantage,
Se retirer ſans perte, avancer à propos,
Et toujours l'occuper par des deſſeins nouveaux.

Quand par ordre du chef le vieux camp s'abandonne,
Tous les corps ſéparés, ſe mettant en colonne,
Forment en s'avançant quatre corps diférens,
L'infanterie au centre, & les courſiers aux flancs,
Sous leurs pieds dans les airs s'éleve la pouſſiere,
L'ennemi, qui de loin voit leur troupe guerriere
En replis tortueux couvrir les vaſtes champs,
Comme aux bords Africains ces énormes ſerpens,
Tout armés & couverts d'une écaille brillante;
A cet aſpect terrible il frémit d'épouvante,
Et croit voir devant lui s'avancer le trépas.

Quand vous marchez en ordre, & prêt pour les combats,
Afin qu'avec plaiſir Bellone vous regarde,
Pouſſez devant l'armée une forte avant-garde,
Ne l'abandonez pas, ſachez la ſoutenir,
Ou l'ennemi trop prompt pourrait vous en punir.

Semblable à ce fanal qui précéda Moyse,
Ce corps vous garantit contre toute ſurpriſe.
Il eſt plus d'un moyen pour tranſporter les camps,
S'il faut vous ébranler en tournant par vos flancs,
Qu'à la droite ou qu'ailleurs le beſoin vous apelle,
Vos deux lignes alors marchent en parallele.

Le ſort peut quelquefois abaiſſer les vainqueurs,
Condé s'eſt vu battu, Turenne eut des malheurs,

Alors

Alors il faut céder à ce destin contraire,
On peut en reculant tromper son adversaire,
C'est là que l'art du chef doit se faire admirer,
Si sans confusion il sait se retirer.
Son bagage escorté part, & prévient sa perte,
Par un corps qui la suit son armée est couverte,
Et tandis qu'il garnit le fier sommet des monts,
Ses guerriers rassurés traversent les valons,
Ce Héros gagne ainsi, sans que son nom s'expose,
Un poste avantageux où sa troupe repose.

En passant les forêts, & les monts des Germains,
VARUS négligea trop le soin de ses Romains,
Il oublia de l'art les régles salutaires,
Ses camps étaient peu surs, ses marches téméraires,
Il guida ses soldats en d'afreux défilés,
Où par ARMINIUS ils furent accablés.
Frapé de leur destin le pacifique AUGUSTE
S'écria dans l'effort d'une douleur si juste,
„O *Varus! ô Varus!* rends-moi mes légions;
S'il eût vu les Romains dans leurs positions,
Il aurait plutôt dit, „Général incapable,
„Occupe les hauteurs d'où l'ennemi t'accable."

Voilà quels sont de l'art les principes certains,
Pour mouvoir de grands Corps, & choisir des terreins;
De l'ordre dans les camps, une marche bien faite,
Un poste avantageux, une belle retraite,
Décident du destin des Rois & des Etats.
Vous illustres Guerriers, guides de nos soldats,
Aprenez par mes vers les loix de la Tactique,
Et par leur théorie allez à la pratique,
Si vous voulez passer sous un arc triomphal,
Campez en FABIUS, marchez comme ANNIBAL.



L'ART,

L'ART DE LA GUERRE.

CHANT TROISIEME.

Vous avez parcouru les arcenaux de Mars,
C'eſt peu d'être enrôlé ſous ſes fiers étendarts,
C'eſt peu que d'un ſoldat le courage s'eſtime,
Si maître de ſon art il ne tend au ſublime.

Suivez-moi dans ſon temple, obſervez, pénétrez
Ses miſteres divins, de la foule ignorés;
Loin des ſentiers batus, où rampe le vulgaire,
D'un pas ſage & hardi marchez au ſanctuaire.

Voyez-vous ces chemins raboteux, reſſerrés,
Teints du ſang des Héros, d'abimes entourés?
Sur ce rocher ſanglant, voyez-vous dans la nue
De ce Palais ſacré la ſuperbe étendue?
Son faîte eſt dans l'Olympe, au delà du ſoleil,
Où des Dieux immortels s'aſſemble le conſeil,
Ses fondemens d'airain touchent au noir Tartare.

Alecton, la diſcorde avec la mort barbare,
Les gardes redoutés de ces lieux éfrayans,
Lançent en vain ſur vous des regards foudroyans,
La gloire vous raſſure & ſa voix vous apelle,
La gloire ouvre le temple, avancez avec elle,

Je

Je vois les chaſtes ſœurs dans ces parvis ſacrés,
Leurs utiles travaux n'y ſont point ignorés;
Un compas à la main j'aperçois *Uranie*,
Qui meſurant la terre & ſa forme aplatie,
Nous dépeint en petit, par ſes crayons diſerts,
Les diférens Etats que contient l'Univers,
Chaque point ſur la terre a ſon ordre & ſa place.
D'un hémiſphere à l'autre elle a marqué la trace,
SANSON avec VAUBAN, ſes dignes favoris,
Des novices guerriers cultivent les eſprits,
Elle leur montre à tous, dans des cartes guerrieres,
Les pays, les cités, les monts, & les rivieres,
Les forts que l'on doit prendre, & ceux qu'on doit laiſſer,
Les chemins reconnus qu'un corps peut traverſer.

Plus loin c'eſt *Calliope*, en careſſant la gloire,
Des Rois & des Héros elle conte l'hiſtoire,
Ses jeunes auditeurs, atentifs à ſa voix,
S'échaufent au récit de leurs nobles exploits,
Et la Muſe, en traitant des matieres ſi hautes,
Leur montre à profiter des ſuccès & des fautes.

Voyez-vous la Morale à l'air majeſtueux,
Qui chaſſe du parvis les cœurs préſomptueux?
Elle enſeigne aux Guerriers, d'un ton de voix ſévere,
Les devoirs de l'honneur & d'un mérite auſtere,
Condamne l'intérêt, & la férocité,
Dans le ſein des horreurs prêche l'humanité,
Etoufe dans ſes mains les ſerpens de l'envie,
Et veut pour l'Etat ſeul qu'on prodigue ſa vie.

Apre-

Aprochons-nous, Bellonne, un glaive dans la main,
Fait tourner sur ses gonds cette porte d'airain,
Qui cache pour jamais à tout Guerrier vulgaire
Les secrets que le Dieu renferme au Sanctuaire,
Connus des favoris qu'il place à ses côtés.

Dans le fond de ce temple, entouré de clartés,
Sur un trône éclatant de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des ailes du génie,
Paraît le Dieu terrible en toute sa splendeur:
On voit auprès de lui l'intrépide valeur,
Le tranquille sang froid qui sans crainte s'expose,
Le vigilant travail qui jamais ne repose,
La ruse à l'œil malin qui, féconde en détours,
Par ses déguisemens se fournit des secours,
Qui prend dans le besoin une forme empruntée,
S'échape, & reparaît comme un autre Protée:
L'imagination aux yeux étincellans,
Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ses flancs,
Avec rapidité conçoit, forme, dessine
Mille brillans projets, que Pallas examine.
Plus loin les yeux baissés, & le maintien discret,
On voit l'impénétrable & fidele secret,
Son doigt mistérieux repose sur sa bouche,
Ce confident de Mars sait tout ce qui le touche.
Le thrône est entouré de lauriers éternels,
Qu'il présente lui-même aux demi-Dieux mortels,
A ses vrais favoris, qui dignes de leur gloire,
Aux efforts du génie ont soumis la victoire.
Couronnes des Héros, c'est vous dont les appas
Entraînent les Guerriers dans l'horreur des combats,
Les autres passions sont pour vous étoufées.
Dans ce temple brillant, décoré de trophées,

Où

Où Mars règle à son gré le sort du genre humain,
Placés dans l'entre deux des colonnes d'airain,
On peut des fils du Dieu distinguer les statues,
Foulant les nations que leurs mains ont vaincues.

Là sont ces deux Héros, tant de fois comparés,
Montés au premier rang par diférens degrés,
Le vainqueur des Persans, le vainqueur de Pompée,
La terre de leur nom est encore occupée.
Là paraît MILTIADE, ALCIBIADE, CIMON,
PAUL EMILE, QUINTUS, FABIUS, SCIPION,
Plus loin, le grand HENRI, CONDE', VILLARS, TURENNE,
Là MONTECUCULLI, DE BADE, ANHALT, EUGENE,
L'heureux GUSTAVE ADOLPHE, & le GRAND ELECTEUR

Là sorttant fraîchement de la main du sculpteur,
On voit une statue élégante & nouvelle,
Son front est ombragé d'une palme immortelle,
C'est ce fameux SAXON, le Héros des Français,
Que la mort dans son lit abattit de ses traits.

Venez jeunes Guerriers, voici l'Expérience,
Par d'immenses travaux elle acquit la science,
Son front est ombragé de cheveux blanchissans,
Ses membres recourbés sentent le poids des ans,
Son corps cicatrisé, tout couvert de blessures,
Du tems qui nous détruit afronte les injures;
Présente à tous les faits, présente à tous les lieux,
Elle instruit les esprits de ce qu'ont vu ses yeux.

Elle

Elle vous fera voir dans la guerre Punique,
Par quel coup SCIPION ſauva Rome en Afrique,
A Carthage efrayée atirant ANNIBAL,
Le força de combatre en ſon pays natal;
Un Général vulgaire, un moins vaſte génie,
Satisfait d'accourir aux champs de l'Auſonie,
Peut-être eût défendu ſon pays ravagé,
Il eût ſauvé l'Etat, mais ne l'eût point vengé.

La diſcorde, en troublant la maîtreſſe du monde,
Dans les divers partis en Héros fut féconde;
Voyez SERTORIUS, qu'on ne peut accabler,
Avancer à propos, quelquefois reculer,
Aſſuré par l'appui des rochers d'Ibérie,
Arrêter des Romains la valeur aguerrie.
Tant un génie heureux qui poſſede ſon art
Du deſtin de la guerre écarte le hazard!
Un Guerrier plus ardent, moins ſage, & moins habile,
De l'âpreté des monts quittant le ſûr aſile,
Eût cherché ſes rivaux, qui dans leur camp nombreux
Amenaient la fortune, & POMPÉ'E avec eux.

Ici le grand CONDE', fils chéri de Bellone,
De la France étonnée aſſure la couronne,
Il falloit arrêter, par des coups éclatans,
D'un heureux ennemi les ſuccès trop conſtans.
Dans ce jour déciſif pour l'Eſpagne & la France,
L'audace du Héros fit plus que la prudence,
Un chef plus circonſpect, & moins entreprenant
N'aurait point hazardé ce combat important;
L'Eſpagnol enhardi par le Français timide,
Vers Paris eût pouſſé ſa fortune rapide.

Voyez

Voyez du fond du Nord, où regnent les hivers,
Cette flotte étrangere avancer sur nos mers,
Elle porte Gustave & le sort de l'Empire:
Des Germains divisés la discorde l'atire,
La prudence le guide, & Mars est avec lui;
Des peuples oprimés trop dangereux appui!
Il vient, il est armé contre la tirannie
Dont Vienne menaçait la fiere Germanie,
Gustave s'établit sur les bords de la mer,
Où Stralsund lui présente un port toujours ouvert.
Là, soit que le destin protege son audace,
Ou que du sort jaloux il sente la disgrace,
Il est sûr des secours qu'arment ses défenseurs,
Pour servir sa fortune ou venger ses malheurs.
Il marche en conquérant, le bonheur l'accompagne,
Il parcourt, il délivre, il domte l'Allemagne,
Il remet dans leurs droits cent Princes outragés,
Protecteur redoutable à ceux qu'il a vengés,
A ses desseins secrets il fait servir sa gloire.
Si la parque fatale au sein de la victoire,
N'eût arrêté sa course, & tranché son destin,
L'Empire aurait nourri deux maîtres dans son sein.
Là, regardez Eugène, & sa marche hardie,
Quand l'Empire des Lys tenait la Lombardie;
Les Alpes au Héros préparent le chemin,
Il les franchit, il vole, il délivre Turin;
Marsin, qui défendait une trop vaste enceinte,
Vit par-tout son armée à la fuite contrainte,
Et par ce seul exploit le rapide vainqueur,
Rend la triste Italie à son faible Empereur.

Suivez ce grand Eugène aux champs de la Hongrie,
Du Danube en sa marche il longe la prairie,

Il aſſiege Belgrade, & voit les Muſulmans
A leur tour l'aſſiéger dans ſes retranchemens;
Il pouſſe ſes travaux, il reſſerre la place,
Du Viſir téméraire il mépriſe l'audace,
Il le laiſſe avancer par un travail nouveau,
Il lui laiſſe le tems de paſſer un ruiſſeau,
Alors ſans balancer ce fils de Mars s'élance,
Sur eux ſes Cuiraſſiers fondent en aſſurance,
Tout fuit devant ſes pas, le Turc plein de frayeur,
Cede le champ de gloire & Belgrade au vainqueur.

Sortez de l'Eliſée, ombre illuſtre & chérie,
Quittez pour nous des Cieux l'immortelle patrie,
D'un regard paternel voyez vos deſcendans,
De l'art, qui vous fit vaincre, inſtruiſez vos enfans:
Enfans de ce Héros, je vous donne pour maitres,
Non des Guerriers obſcurs, mais vos propres Ancêtres.

ELECTEUR généreux, c'eſt donc vous que je vois?
Vos peuples ſont encor tout pleins de vos exploits,
C'eſt à leurs cris touchans, c'eſt à leur voix plaintive,
Que du Rhin tout ſanglant abandonnant la rive,
L'Elbe vous vit ſoudain voler à leur ſecours.

L'Etat était en proie aux tigres, aux vautours,
Les fiers enfans des Goths ravageaient nos contrées,
Ils brûlaient nos cités au pillage livrées,
WRANGEL, fier d'un ſuccès qui n'avait rien couté,
S'endort dans ſon triomphe avec ſécurité;
La foudre le réveille au bord du précipice,
Un Dieu vengeur paraît, un Dieu pour nous propice:
Venir, voir, triompher fut l'ouvrage d'un jour,
Le Suedois conſterné par ce ſubit retour,

Sur-

Surpris dans ſes quartiers par ce nouvel Alcide,
Veut en vain s'opoſer à ſa courſe rapide.
O champs de Fehrbelin, témoins de ſes hauts faits,
Vous vîtes les Suédois ataqués & défaits.

Tel jadis du Très-haut exerçant la vengeance,
D'un peuple dans ſes camps puniſſant l'arrogance,
L'Ange exterminateur frapa les Philiſtins.

Tel, & plus grand encore en ſes heureux deſtins,
GUILLAUME dans ce jour, au-deſſus de ſa gloire,
Exerce la clémence au ſein de la victoire:
Il pardonne à HOMBOURG, dont l'imprudente ardeur
Engagea le combat ſéduit par la valeur;
Il fait grace aux captifs, à ces bandes altieres,
De l'Etat déſolé cruels incendiaires;
Mais s'il fait pardonner à ceux qu'il peut punir,
Des bords qu'ils ravageaient ardent à les bannir,
Il fait fuir devant lui leur troupe épouvantée
Vers les flots de la mer qui l'avaient aportée.

Ces exploits ſont ſuivis par des exploits nouveaux,
La Pruſſe à ſon ſecours apelle ce Héros,
Les rigueurs de l'hiver, les flots couverts de glace,
Au lieu de l'arrêter, ſecondent ſon audace,
Et Thétis, étonnée au bruit de ces récits,
Voit tranſporter des camps ſur ſes flots endurcis;
Il vient, & ſon nom ſeul, qui répand l'épouvante,
Confond des ennemis la fureur inſolente,
Il vient, il eſt vainqueur, tout fuit devant ſes pas,
Et ſans même combatre il venge ſes Etats.

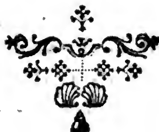
Ce Héros, qui jouit d'une gloire immortelle,
Doit, Nourriſſon de Mars, vous ſervir de modele,

Sans cesse étudiez, comme cet ELECTEUR,
Les diférens pays où vous guide l'honneur;
Digérer vos projets c'est remplir votre atente,
L'imagination souvent est imprudente,
Ne comptez jamais seul, & sachez suposer
Tout ce que l'ennemi pourra vous oposer;
Vos desseins sont manqués si par votre prudence
Vous n'avez point pourvu pour votre subsistance.

Ce Roi, qui des destins éprouva les excès,
N'eût point perdu le fruit de neuf ans de succès,
Si dans des champs déserts conduisant son armée
Le Czar ne l'eut batue, afaiblie, afamée.

Que le foudre, en secret enfermé dans les airs,
Sur l'ennemi surpris tombe avec les éclairs;
Toujours prêt, toujours prompt, mais jamais téméraire,
Croyez que rien n'est fait, tant qu'il vous reste à faire,
Et ne soyez content de vos plus beaux succès,
Qu'autant qu'un plein effet répond à vos projets.

Ainsi, lorsque de DIEU la sagesse profonde
Du ténébreux cahos eut arraché le monde,
Il trouva l'Univers par son soufle animé,
Conforme au grand dessein qu'il en avait formé.



L'ART

L'ART
DE LA GUERRE.

CHANT QUATRIEME.

LORSQU'AU siecle de fer, siecle où naquit le vice,
L'audace du plus fort tenait lieu de justice,
Contre de fiers voisins, au pillage excités,
On entoura de murs les naissantes cités:
Bientôt pour asservir des citoyens rebelles,
L'autorité des Rois bâtit des citadelles,
On éleva des forts & des remparts nouveaux;
Sur la cime des monts, aux confluans des eaux
D'ouvrages menaçans on ceignit les frontieres.

Tel que du double rang de ses dents carnassieres,
Le lion rugissant présente avec fierté
Le terrible apareil au Maure épouvanté;
Tel d'un puissant Etat la frontiere assurée,
Bravant des ennemis la fureur conjurée,
Ralentit leur ardeur par ses puissans remparts.

La Guerre en tous les tems fut le premier des arts;
Ainsi que ses progrès cet art eut son enfance:
La Grece & l'Ausonie, assurant leur puissance,
N'avaient imaginé de plus puissans secours,
Que l'épaisseur des murs, & la hauteur des tours.

De ces lieux élevés ils défendaient les breches,
En employant la fronde ou décochant des fleches,
Des pierres écrasaient les Soldats assaillans.
Lorsqu'on serrait de près ces défenseurs vaillans,
Lorsqu'on battait un mur par des beliers terribles,
De bitume & de poix les masses combustibles
Tombaient sur la machine, & des traits meurtriers
Perçaient les assaillans malgré leurs boucliers;
Souvent les Généraux, lassés d'efforts stériles,
Quittaient pleins de dépit ces travaux inutiles.

Je ne vous parle point de ce siege fameux,
Qui fit périr Priam & ses fils malheureux,
J'honore d'Ilion la poétique cendre,
Et ces combats livrés sur les bords du Scamandre;
Mais ce sujet si beau, par Virgile chanté,
Oterait à mes vers leur mâle gravité.

Voyez Rome occupée à prendre Syracuse,
Et METELLE employer la valeur & la ruse,
Pour emporter ces murs à force de travaux;
Là, voyez ARCHIMEDE éluder ces assauts,
De la ville & des tours réparer les ruines,
Arrêter les Romains & brûler leurs machines.

Marseille de ses forts, jusqu'alors indomtés,
Repoussa de CE'SAR les assauts répétés;
Lassé de ces longueurs, mais sûr de sa fortune,
CE'SAR soumit Marseille à l'aide de Neptune.
Les sieges des Romains, tous longs & meurtriers,
Suspendaient les destins des plus fameux Guerriers.

Long-

Long-tems après CésAr, le démon de la Guerre
Des mains de Jupiter arracha le tonnerre,
Tout changea dans cet art par ces foudres nouveaux,
L'airain vomit en l'air des globes infernaux,
Qui s'élevant aux Cieux par une courbe immense,
Redoublent, en tombant, de poids, de véhémence,
Abiment les cités, s'envolent en éclats,
Et de leur flanc cruel élancent le trépas.

Bientôt de ces remparts le canon homicide,
Avec un bruit afreux, & d'un essor rapide,
Au même instant que l'œil peut voir partir l'éclair,
Ateignit l'ennemi d'une masse de fer;
Dans les murs des cités le boulet formidable,
Rend à coups redoublés la breche praticable.

Ces miracles de l'art, à nos jours réservés,
Par le Dieu des combats aux sieges aprouvés,
Se font par le charbon, le soufre, & le salpêtre.

Depuis que ce secret chez nous s'est fait connaître,
L'industrie inventive, abondante en secours,
Défendit les cités sans élever des tours,
Par des dificultés bien plus ingénieuses,
On évita l'effet de ces foudres afreuses.

Vous célebre Vauban, favori du Dieu Mars,
Vous le sublime auteur des modernes remparts,
Que votre ombre aparaisse à nos Guerriers novices,
Montrez-leur par quels soins, & par quels artifices
Vous avez assuré les places des Français,
Contre les bras Germains, & les canons Anglais,
Comment votre savoir, par des routes nouvelles,
A su multiplier les défenses cruelles.

Ces ouvrages rasans, enterrés, protégés,
Ne sont des feux lointains jamais endommagés,
Munis de contre-forts à certaines distances,
Ils sont environnés par des fossés immenses,
Les bastions voisins flanquent les bastions,
Ils tournent vers leur gorge en forme d'orillons,
Au milieu des fossés, & devant les courtines,
Je vois des ravelins chargés de couleuvrines;
Ces ouvrages coupés par sa savante main,
Par un nouveau rempart disputent le terrein,
Autour de ces travaux, dans un plus vaste espace,
L'envelope s'éleve, elle couvre la place,
Devant sont des fossés, là le chemin couvert,
La palissade enfin, qui montre un front altier,
Et ce glacis sanglant, que défend le courage,
Théatre des combats, théatre du carnage.
Que d'utiles travaux, de secours étonnans,
L'homme a tirés des arts soumis à ses talens!
Qui ne dirait à voir les remparts de la France,
Que tout est épuisé dans l'art de la défense?

Non, ne le pensez pas, voyez ces souterreins,
Tout l'enfer s'associe aux fureurs des humains;
Ces glacis sous vos pas contiennent des abimes,
Le salpêtre & la flamme atendent leurs victimes,
Ils partent de la terre, ils couvrent les remparts
D'armes, de sang, de morts, & de membres épars.

Malgré tant de travaux, tant de traits redoutables,
Les places de nos jours ne sont point imprenables.
Cet art ingénieux, soutien des défenseurs,
Par des secours égaux arme les agresseurs.

L'ataque

L'ataque a ſa méthode, un chef expert & ſage,
A travers les périls s'ouvre un libre paſſage;
Il entoure les forts par ſes Guerriers nombreux;
S'il craint des ennemis les projets hazardeux,
S'il craint qu'un Général entreprenant, habile,
Oſât forcer ſon camp, & ſecourir la ville,
La terre ſe remue, & tous ſes combatans,
En creuſant des foſſés, font leurs retranchemens;
Ceux que Mars a doués de qualités inſignes,
Dans un terrein étroit ont reſſerré leurs lignes:
Un foſſé ſans ſoldats ne défend pas ſes bords;
Il faut aux ennemis opoſer des efforts,
Et ménager de plus une forte réſerve.

Afin que l'ennemi jamais ne vous énerve,
Muniſſez-vous toujours de vivres abondans,
Et mépriſez alors l'effort des aſſaillans.

Etudiez le faible & le fort de la place,
Et contr'elle tournez vos ſoins & votre audace,
Formez votre dépôt, avancez pas à pas,
Le niveau dans la main, la regle & le compas:
Aprochez par détours au pied des citadelles,
Et creuſez dans les champs de longues paralleles,
Il faut que ces travaux, avec art dirigés,
N'ofrent point d'ouverture au feu des aſſiegés;
L'airain vomit alors ſon redoutable foudre,
Bientôt les boulevarts tombent réduits en poudre,
Le tonnerre des forts, qui s'élançait ſur vous,
Eſt réduit au ſilence & reſpecte vos coups;
Dans ſon chemin couvert, l'ennemi ſans azile
Cede aux bonds d'un boulet qui de côté l'enfile.

Mais vous voilà placé ſur ce glacis trompeur,
Dont les volcans cachés impriment la terreur.
Dans ces perfides lieux ſervez-vous de la ſonde,
Découvrez, éventez les mines à la ronde;
Craignez d'un ſang trop vif le tranſport imprudent;
Ménagez vos ſoldats, hâtez-vous lentement.
Terminez avant tout la guerre ſouterraine,
Que le mineur caché fouille & perce avec peine,
Que la ſape en avant, par des chemins précis,
Vous mene en ſûreté ſur le pied du glacis,
Pour ne point hazarder l'honneur d'une brigade,
Commandez vos aſſauts près de la paliſſade,
Alors, maître abſolu de ce ſanglant terrein,
Qu'on y mene d'abord ces tonnerres d'airain,
Par leurs coups redoublés les murailles s'éboulent,
A l'aide du ſapeur les boulevarts s'écroulent,
On comble les foſſés à force de travaux,
Et les aſſauts cruels ſuccedent aux aſſauts.

Souvent dans ces combats les Guerriers pleins d'audace,
Pourſuivant les fuyards, ont emporté la place.
Ainſi, par un effort avec art dirigé,
L'impétueux Français, au combat engagé,
Au pouvoir de Louis fit tomber Valencienne.

Obſervez le ſoldat, il faut qu'on le retienne,
Les tigres, les lions ſont plus humains que lui,
Quand il ſuit furieux le ſoldat qui l'a fui,
Si vous ne gouvernez ſa cruauté mutine,
Avide de pillage, ardent, ſans diſcipline,
Porté par ſes fureurs au comble des excès,
Vous le verrez ſouillé de meurtres, de forfaits.

Tout

Tout Général cruel, qui pille, qui ravage,
Qui permet les excès, qui ſoufre le carnage,
Eût-il même conquis les plus vaſtes terreins,
Voit ſes plus beaux lauriers ſe flétrir dans ſes mains.
La voix de l'Univers, contre lui réunie,
Oubliant ſes exploits, maudit ſa tirannie.

Tilli, qui combatit pour l'aigle des Céſars,
De l'éclat de ſon nom remplit les champs de Mars;
Mais un nuage ſombre en obſcurcit la gloire,
Son nom fut éfacé du temple de Mémoire,
De Magdebourg ſanglant les lamentables voix
Eterniſent ſa honte, & non pas ſes exploits.

Guerriers, retracez-vous cette éfroyable image,
Si ma main vous dépeint ces meurtres, ce carnage,
C'eſt pour vous inſpirer l'horreur de ces forfaits.

On porte aux habitans des paroles de paix,
Leur foi par cet eſpoir fut promptemenr ſéduite,
Sous le trompeur appas d'une treve hipocrite
Tilli les endormit dans les bras du repos:
Morphée avait ſur eux répandu ſes pavots,
Sur ce puiſſant rempart qui l'avait défendue.
La garde mollement ſur l'herbe eſt étendue;
D'autres pour leurs maiſons abandonnent leurs forts:
Un fantôme éclatant, ſorti des ſombres bords,
De l'olive de paix leur préſente la tige,
On l'embraſſe, on accourt, enfin tout ſe néglige

Tout dort, mais Tilli veille, il diſpoſe ſes corps,
Il précede l'aurore, il s'aproche des forts,

Sur

Sur ces puiſſans remparts, privés de leur défenſe,
L'Autrichien cruel monte ſans réſiſtance;
Ah! peuple malheureux, qu'un fantôme éblouit,
La trahiſon aproche, elle vient, la paix fuit,
La mort, l'afreuſe mort, paraît dans ces ténebres
Et couvre la cité de ſes ailes funebres,
La rage enſanglantée, & ſes ſombres fureurs,
Des glaives infernaux vont armer les vainqueurs,
La nature en frémit & le Ciel en colere
Fait en vain dans les airs éclater ſon tonnerre.

Rien n'arrête TILLI, les ſoldats éfrénés,
A la licence, au meurtre, au crime abandonnés,
Ardens, impétueux, frapent, pillent, égorgent,
Du ſang des citoyens ces triſtes murs regorgent.

TILLI, tranquille, & fier de ſes afreux ſuccès,
Conduit leur cruauté, préſide à leurs forfaits;
Ils forcent les maiſons, ils enfoncent les temples,
Le moins féroce même imite ces exemples;
Celui qui leur réſiſte, & celui qui les fuit,
Ne ſauraient éviter le fer qui le pourſuit;
Près de ſa mere en pleurs, l'enfant à la mammelle,
Egorgé ſur ſon ſein tombe & meurt avec elle,
En défendant ſon fils le pere infortuné
Expire ſans venger ce fils aſſaſſiné;
On ne voit en tous lieux que des objets horribles,
Ces monſtres furieux, aux plaintes inflexibles,
Dans un azile ſaint, inutile en ces tems,
Maſſacrent ſans remords trois cens vieillards tremblans.

On dit, pour échaper au fer de ces impies,
Que de jeunes beautés, par la honte enhardies,
Cherchant

Cherchant dans le trépas un barbare ſecours,
Dans l'Elbe enſanglanté terminerent leurs jours.

Mais quel ſpectacle afreux vient s'offrir à ma vue?
Où courez-vous, cruels! Quelle rage inconnue?
Monſtres, où portez-vous ces torches, ces flambeaux?
Vous êtes des démons & non pas des Héros.

Déjà ſur le palais la flamme ſe déploie,
Malheureuſe cité, tu péris comme Troie.
L'embraſement s'accroît, il gagne en peu de tems,
Il s'éleve en tous lieux d'horribles hurlemens
De ceux que l'on égorge, ou que le feu dévore;
O crimes! ô fureurs, que la nature abhorre!

Tels qu'on peint de l'enfer les tourmens & les feux,
Ce théatre d'horreur, ces goufres ténébreux,
Où du plus faible eſpoir les ſources ſont taries,
Les malheureux humains, en proie à des furies,
Aux ſuplices divers à jamais condamnés,
De flammes, de bourreaux, d'horreur environnés,
Tels, & plus éfrayans, dans ces momens funeſtes,
Parurent, Magdebourg, tes déplorables reſtes,
Plus d'habitans, de murs, de temples, ni d'abris,
La flamme dans les airs éclairait tes débris.

Et de cette cité, jadis ſi floriſſante,
Que les arts & la paix rendirent ſi brillante,
Après l'afreux malheur, en cette nuit ſoufert,
De cette ville immenſe il reſtait un déſert,
Où le ſoldat cruel, fatigué du carnage,
S'aplaudiſſait encor du meurtre & du pillage,

Et

Et l'Elbe, en s'enfuyant de ces lieux déteſtés.
Couvrait de corps ſanglans ſes bords épouvantés.

Tilli fut-il heureux en prenant cette ville?
La flamme le priva d'une conquête utile;
Magdebourg n'était plus qu'un tombeau plein d'horreur,
Qui mettant au grand jour l'excès de ſa fureur,
En lui repréſentant tant d'images funeſtes,
Semblait le menacer des vengeances céleſtes.



L'ART

DE LA GUERRE.

CHANT CINQUIEME.

PALLAS, qui vous apelle au champ de la victoire,
Qui par tous les chemins vous conduit à la gloire,
Qui forme des Héros pour toutes les faiſons,
Vous marque par mes vers ſes prudentes leçons,
Pour que dans vos quartiers, à la fin des alarmes,
Vous ſachiez conſerver tout l'honneur de vos armes.

Lorſque le froid hiver, aux cheveux blanchiſſans,
Des cavernes d'Eole a déchaîné les vents,
Que le fougueux Borée, ennemi du Zéphire,
Sur Pomone & Cérès vient uſurper l'empire,
Que les arbres couverts de glaçons, de frimats,
Des feuilles & des fruits ont perdu les apas,
Que les fleuves gelés demeurent immobiles,
Que les troupeaux nombreux quittent les prés ſtériles;
Lors enfin que les camps, étendus ſur les monts,
Reſſentent les rigueurs des rudes aquilons;
Les guerriers ſont contraints d'abandonner leurs tentes,
Ils ſuſpendent un tems leurs courſes triomphantes;
Malgré toute l'ardeur dont ils ſont animés,
Les chefs des deux partis, par l'hiver déſarmés,
De l'abri des maiſons recherchent les aziles,
Et leurs corps ſéparés s'enferment dans les villes.

Il

Il faut que le ſoldat, aux travaux conſacré,
Goûte pendant l'hiver un repos aſſuré,
La fatigue à la fin l'afaiblit & l'épuiſe,
L'art peut le garantir contre toute ſurpriſe.

Il faut que de gros corps, tout prêts à s'ébranler,
Contiennent l'ennemi, qui voudrait vous troubler,
Que des poſtes divers la garde vigilante
Couvre tout votre front d'une chaîne puiſſante,
Paſſages, défilés, bois, chemins importans,
Se garniſſent d'abord par des détachemens,
Sous les ordres du chef, un prudent Capitaine
Garde cette frontiere, & préſide à la chaîne.
Les âgiles Dragons, les rapides Huſſards
Obſervent l'ennemi, préviennent les hazards,
L'inquiétent ſans ceſſe, & leur avis fidele
De ſa moindre démarche aporte la nouvelle,
Par leurs ſoins répétés ſes deſſeins reconnus,
Sont ſoudain découverts, & ſoudain prévenus.

Quand ſur tous les détails, qu'exige la défenſe,
Vous aurez conſulté les loix de la prudence,
Quand vous aurez fini ces pénibles travaux,
Vous en verrez bientôt renaître de nouveaux.
Que du froid Orion l'influence ſévere
Procure aux combatans une paix paſſagere,
Leur chef judicieux loin de reſter oiſif,
Dans les bras du repos peut ſe montrer actif.

C'eſt peu dans vos quartiers d'aſſurer votre armée,
De la tenir en ordre, à la gloire animée:
Il vous faut remplacer ces ſoldats généreux
Que la mort a ravis à vos drapeaux heureux:

La

La victoire a coûté; ces ombres immortelles
Veulent des successeurs, & des cœurs dignes d'elles,
Dans de nouveaux soldats cherchez un prompt secours.

Le vulgaire imbécille à vil prix vend ses jours,
Ainsi que le poisson, de nourriture avide,
Est pris par le pêcheur à l'hameçon perfide
De même par l'apas d'un métal suborneur,
On tire de son champ l'indigent laboureur;
Du Roi qu'il va servir il ignore l'outrage,
Mais bientôt de la troupe, où son destin l'engage,
La fiere discipline, & le courage altier
Font un brave soldat d'un paysan grossier.

Souvent dans l'action le nombre seu décide,
Votre force peut rendre un ennemi timide,
Rassemblez avec soin de rapides coursiers,
Il faut qu'ils soient choisis, ainsi que vos Guerriers,
Dans la fleur de leurs ans, vigoureux, & dociles.

Préparez avec soin tous ces amas utiles,
Que Céres à vos soins s'empresse à présenter;
L'art de vaincre est perdu sans l'art de subsister.

Ce camp, ce peuple entier à votre loi fidele,
Par une maladie à la longue mortelle,
Se sent deux fois par jour vivement assaillir,
S'il manque de secours, on le voit défaillir,
Les fils de Galien y perdraient leur science,
Il faut pour les guérir maintenir l'abondance;
Ou, si vous négligez ces devoirs importans,
Vous verrez arriver au milieu de vos camps,
Du fond de ses rochers, & de son antre aride,
Ce monstre décharné, la faim pâle & livide;

Il amene avec lui les maux contagieux,
Le découragement, les cris ſéditieux,
La faibleſſe, la peur, la miſere éfroyable,
Le ſombre déſeſpoir, la mort inexorable,
Et dans ce camp déſert, peuplé par des mourans,
Combatrez-vous tout ſeul des ennemis puiſſans?

Prévenez ce malheur arrangés-vous d'avance,
Dans vos camps par vos ſoins amenez l'abondance,
Et préparez ainſi, dans les bras du repos,
Pour vos futurs exploits des triomphes nouveaux.

Tandis que s'arrangeant pour la naiſſante année
Le chef par ſes travaux régle ſa deſtinée,
L'Officier généreux, tranquille en ſes quartiers,
Dans le ſein de la paix joint le mirte aux lauriers;
Sa fidele moitié, pleine d'impatience,
Oublie entre ſes bras les malheurs de l'abſence.
O jours! ô doux momens, par la crainte achetés,
Après tant de ſoupirs, que l'amour a coûtés,
Quel plaiſir de revoir, à l'abri des alarmes,
L'époux qui fit couler, & qui tarit ces larmes,
D'entendre ſes exploits, de déſarmer ſes bras,
Les vengeurs de leur Roi, la gloire des combats,
D'atendrir ce grand cœur aux dangers inſenſible
De baiſer tendrement cette bouche terrible,
Qui hâtait des Soldats le redoutable effort,
Qui par ſes fiers accens précipitait la mort.

Tandis que ſur le ſein de ſa fidele amante
Se panche du Héros la tête triomphante,
Béniſſans ſes exploits, joyeux de ſon retour,
On voit autour de lui les fruits de ſon amour;

L'un

L'un baise avec transport ses mains victorieuses,
Et brûle de remplir ces routes épineuses
Où les sages Guerriers se rendent immortels;
L'autre serre en ses bras les genoux paternels:
De ces faibles enfans les naïves caresses
A ce pere chéri prodiguent leurs tendresses,
Ils tiennent en jouant, dans leurs débiles mains,
Ce fer trempé de sang, ce fer craint des humains,
Son casque menaçant, sa terrible cuirasse,
Bientôt des pas du pere ils vont suivre la trace.

Le Dieu du tendre hymen donne à ces vrais amans
Ces biens purs & parfaits, ces doux ravissemens
Qui naissent de l'estime, où le cœur participe,
Dont l'amour réciproque est le constant principe;
Agrémens inconnus, dans la fleur de leurs jours,
A tous les partisans des frivoles amours:
De ces chastes liens écartant la molesse,
Ce généreux amant est tendre sans faiblesse,
Son cœur ne connaît point la molle volupté,
Et quand le devoir parle, il est seul écouté.

Dans ces chastes plaisirs, dans cette jouissance,
Compagne du devoir & de la tempérance,
Son corps robuste & sain n'est jamais abattu,
Son amour innocent anime sa vertu,
On le verra bientôt, plein d'une ardeur nouvelle,
Accourir dans ces champs où la gloire l'apelle.

Avant que les hivers finissent leurs rigueurs,
Avant le doux retour de la saison des fleurs,
Aux postes avancés les Généraux s'empressent,
Ils forment leurs projets, les camps se reconnaissent,

Les éleves d'Euclide arpentent les terreins,
Pour rassembler les corps désignent les chemins.
Le chef toujours actif veille sur leur ouvrage,
Il en donne le plan, il en fait l'avantage,
S'il pense à l'avenir, il n'est pas moins prudent
A pourvoir aux besoins qu'exige le présent;
La mere des succès, la sage méfiance
Dans ses travaux divers soutient sa vigilance,
Elle vient l'éveiller au moment qu'il s'endort,
A ses sens fatigués donne un nouvel essor,
Souvent elle lui dit, „Craignez votre adversaire,
„Pesez tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il peut faire,
„Ayez chez l'ennemi, dans ses camps, en tous lieux,
„Autour du Général, des oreilles, des yeux,
„Qui l'observent par-tout, qui percent ses misteres,
„Qui sachent ses desseins, ses projets militaires,
„Et n'épargnez jamais, pour des avis certains,
„Ce métal corrupteur qui séduit les humains:
„Jugez en étranger de vos plans, de vous même,
„A vos arrangemens donnez un soin extrême;
„Croyez-vous vos quartiers en pleine sûreté?
„Sur ces monts fondez-vous votre sécurité?
„Croyez vous que le corps, qui tient cetre riviere,
„Qui défendant son bord garde votre frontiere,
„N'est point dans le péril de se voir insulter?
„Sur vos positions n'allez point vous flater;
„Ces monts audacieux, dont la terrible chaîne
„Servait de boulevard à la fierté Romaine,
„Ces monts dont on craignait le passage fatal,
„Ne purent arrêter les progrès d'ANNIBAL;
„Soldat laborieux, il vainquit ces obstacles,
„L'audace des Héros opere des miracles,

„Il

„Il arrive, il deſcend par de nouveaux chemins,
„Etonne, ataque, & bat les Généraux Romains.

VENDOME s'aſſurait ſur l'appui des montagnes
Qui bordent des Lombards les fertiles campagnes,
Quand ſuivant des chemins inconnus juſqu'alors,
EUGENE de l'Adige oſa franchir les bords,
Et, non moins vigilant que hardi Capitaine,
Briſa le joug honteux qu'au Pô donna la Seine.
Remarquez ces torrens dans ces triſtes ſaiſons,
Le froid les a changés en des ponts de glaçons,
L'ennemi quelque jour plein d'une noble audace,
Pour forcer vos quartiers en franchira l'eſpace,
Alors ſurpris, confus, ſéparé, conſterné,
Malgré vous dans la fuite avec honte entraîné,
Un ſeul moment fatal à vous, à votre armée,
Ravira vos ſuccès & votre renommée.

Rien de plus dangereux qu'un quartier enlevé,
Ce n'eſt point pour le mal qui vous eſt arrivé,
Mais votre troupe, alors interdite & rebelle,
Perd ſon reſpect pour vous, ſa confiance en elle,
L'abatement ſuccede au deſir des combas,
Tout eſt découragé, le Chef & les Soldats,
Cet échec après ſoi traîne de longues ſuites,
Et l'ennemi vous perd s'il hâte ſes pourſuites.

BOURNONVILLE battu, mais fier de ſes renforts,
Du Rhin majeſtueux paſſa les larges bords,
Devant lui les Français, ſous les loix de TURENNE,
Gagnaient en reculant les monts de la Lorraine,
Sans conſulter ſon art, ſans craindre des revers,
Le Germain ſe ſépare avant les froids hivers,
Il diviſe ſes corps, il cantonne en Alſace,
Il hâte par ſes mains le ſort qui le menace;

Tandis qu'il est flaté par la sécurité,
Que l'aigle des Césars s'endort en sûreté,
TURENNE se rassemble au revers des montagnes,
Il les passe, il paraît, il fond dans les campagnes,
Tombe sur BOURNONVILLE, enleve ses quartiers,
De ses Soldats épars il fait des prisonniers,
Et force le Germain, par cette rude épreuve,
A passer en courant vers l'autre bord du fleuve.

L'Hiver peut procurer de rapides succès,
La saison du repos peut hâter vos progrès;
Qu'assemblé par l'audace & par la vigilance,
Vers des corps séparés un corps nombreux s'avance,
Dès qu'il les a surpris, l'ennemi confondu
Le rend victorieux sans avoir combatu;
Que la rapidité se joigne à la conduite,
Dissipez l'ennemi, précipitez sa fuite,
Nos fastes vous diront qu'en tous lieux, en tout tems
Le destin seconda les chefs entreprenans.

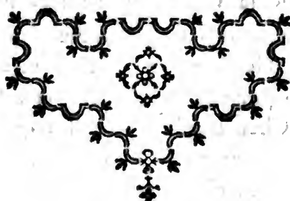
Tel parut aux Saxons ce Conquérant rapide,
Qui couvrait STANISLAS de sa puissante égide;
Lorsque s'abandonnant à ses tendres desirs,
AUGUSTE de Vénus partageait les plaisirs,
Avec le tendre cœur de sa jeune maîtresse,
Se couronnait de pampre & rempli d'alégresse,
Oubliait son devoir, la Pologne, & son camp, *)
L'Alexandre du Nord l'assaillit à l'instant,
Des fêtes de Bacchus il trouble les misteres,
Les Bacchantes, l'amour, les Guerriers mercénaires,

Tout

*) *Affaire de Pintchoff.*

Tout fuit devant ſes pas, & le Saxon chaſſé
Conſent qu'Abdalonime au thrône ſoit placé.

Telle des régions, où gronde le tonnerre,
Quand l'aigle dans ſon vol aperçoit ſur la terre
Des montagnes, des bois les jeunes habitans,
Sans crainte des dangers, dans la campagne errans,
Elle tombe ſur eux, jette des cris de joie,
Et dans ſon nid ſanglant elle emporte ſa proie.



L'ART
DE LA GUERRE.

CHANT SIXIEME.

LE DIEU de la victoire a daigné, par ma voix,
Enseigner de son art les rigoureuses loix,
Du métier des Héros on a vu l'origine,
Le choix des campemens, l'ordre, la discipline,
Comment un Chef habile assure ses quartiers,
Et brise les remparts sous ses coups meurtriers;
Par de plus grands objets terminons cet ouvrage,
Des batailles traçons la redoutable image;
Montrons sur cette mer, si prompte à s'irriter,
Les dangers, les écueils, l'art de les éviter,
Je vous guide au combat, troupe illustre & guerriere.

Voilà ce champ fameux, voilà cette carriere
Où tant de Généraux ont trop tôt succombé,
Où GUILLAUME bronchait, où MARSIN est tombé,
Où d'autres, essouflés, sans force & sans ressource,
N'ateignirent jamais le terme de leur course.

Là s'abatit POMPÉE, ici finit PYRRHUS,
Là périt ANNIBAL, MITHRIDATE, CRASSUS,
Des vestiges sanglans de leurs funestes pertes,
De leurs tristes débris les plaines sont couvertes.

Mais

Mais dans ces mêmes champs, courant avec plus d'art,
On a vu triompher ALEXANDRE CÉSAR,
L'impétueux CONDÉ, le ſublime TURENNE,
GUSTAVE, LUXEMBOURG, VILLARS, MAURICE,
EUGENE.

O vous jeunes Guerriers, touchés de leurs hauts faits,
Craignez de votre ardeur les tranſports indiſcrets;
Dans le nombre d'amans qui courtiſent la gloire
Très-peu ſont couronnés des mains de la victoire;
Tel à ſes grands exploits en joignit de nouveaux,
Qui perdit en un jour le fruit de ſes travaux.

Tel parut le vengeur de la funeſte Troie,
Contre cent Rois ligués ſa valeur ſe déploie,
Diomede eſt vaincu, les Grecs ſont accablés,
Ajax fuit en courroux, ſes vaiſſeaux ſont brûlés,
Hector combat Patrocle, il lui prend cette lance
Qui du fils de Pélée exerçoit la vengeance:
Mais le ſort l'abandonne après tant de bonheur,
Le Troyen dans Achille a trouvé ſon vainqueur.
Du fier rival du Czar voyez la deſtinée,
Favorable neuf ans, neuf ans infortunée.

Si d'auſſi grands Héros, dans les combats experts,
Ont terni leurs exploits par de honteux revers,
S'ils ſont enfin tombés au fond des précipices,
Qu'oſez-vous eſpérer, dans l'art de Mars novices,
Dans nos camps par Bellone à peine encor ſevrés,
Sur les devoirs d'un Chef faiblement éclairés?

Mais malgré mes conſeils, dans votre ardeur premiere,
Comme un courſier fougueux, lâché dans la carriere,
Vous

Vous brûlez de courir & de vous ſignaler,
Craignez un fol orgueil qui peut vous aveugler,
Craignez votre amour propre & ſes douces amorces,
Eprouvez avant tout vos talens & vos forces,
Et ne prenez jamais des vœux ambitieux
Pour l'effort du génie en vous victorieux.

En vain poſſédez-vous la force d'un Athlete,
Qui dans Londres combat au bruit de la trompette;
Admiré par le peuple, aplaudi par les ſots,
Et de ſes bras nerveux terraſſant ſes rivaux;
Quand vous reſſembleriez à ces fils de la terre,
A ces rivaux des Dieux, qui leur firent la guerre,
Qui pour braver l'Olympe, en leur rébellion,
Souleverent l'Oſſa ſur le mont Pélion;
Quand du Dieu des combats vous auriez le courage,
Ne vous atendez point à gagner mon ſufrage;
Taille, force, valeur, tout eſt inſufiſant,
Minerve exige plus d'un Général prudent.

Il faut que ſon eſprit, guidé par la ſageſſe,
Soit vif ſans s'égarer, & prudent ſans faibleſſe,
Qu'il agiſſe à propos, que maître des ſoldats,
Il les faſſe mouvoir dans l'horreur des combats,
Au déſordre à l'inſtant qu'il porte un prompt remede,
Et ranime le corps qui s'épuiſe ou qui cede;
Qu'en Guerrier prévoyant il prépare de loin
Tous les ſecours divers dont l'armée a beſoin;
Qu'en reſſources fécond, toujours infatigable
Par ſa faute jamais le deſtin ne l'accable.

Formez-vous donc l'eſprit, ſur-tout le jugement,
Atendez tout de vous, rien de l'événement,

Soyez

Soyez lent au Confeil, c'eft-là qu'on délibere,
Mais lorfqu'il faut agir parraiffez téméraire,
Et n'engagez jamais fans de fortes raifons
Ces combats où la mort fait d'afreufes moiffons.

Les forces de l'Etat font en votre puiffance,
Des foldats généreux vous guidez la vaillance;
Prompts pour exécuter l'ordre du Général,
Ils volent aux dangers dès le premier fignal;
Dès que vous commandez, leur cohorte aguerrie
Fond fur vos ennemis, comme un tigre en furie
Tombe fur un lion, lui déchire le flanc,
Le terraffe, l'abat, s'abreuve de fon fang.

Le lendemain, grand Dieu! fur ces champs de bataille,
Regardez ces mourans, ces triftes funérailles,
Et parmi ces ruiffeaux du fang des ennemis,
Voyez couler le fang de vos meilleurs amis.
Voyez dans le tombeau ces Guerriers magnanimes,
De votre ambition malheureufes victimes,
Leurs parens éplorés, leurs époufes en deuil,
Qui dans votre triomphe abhorrent votre orguëil.
Ah! plutôt que fouiller vos mains de tant de crimes,
Plutôt que vous parer d'honneurs illégitimes,
Périffent à jamais les cruels monumens,
Moins dus à vos exploits qu'à vos égaremens,
Qui voudrait à ce prix gagner la renommée?

En pere bienfaifant conduifez votre armée,
Dans vos moindres foldats croyez voir vos enfans,
Ils aiment leurs pafteurs, & non pas leurs tirans;

Leurs

Leurs jours ſont à l'Etat, leur bonheur eſt le nôtre,
Avare de leur ſang ſacrifiez le vôtre.
Tant que Mars le permet il faut les ménager;
Quand le bien de l'Etat les apelle au danger,
Lorſqu'entre vos drapeaux, & ceux de l'adverſaire
Il faut ſavoir fixer le deſtin de la guerre,
Alors ſans balancer, ſans chercher de détours,
Diſpoſez, ataquez, & prodiguez leurs jours;
C'eſt-là qu'ils feront voir leur ardeur valeureuſe,
Et qu'ils ſauront périr d'une mort généreuſe.

Un ſage Général, dont Bellone eſt l'appui,
Combat quand il le faut & jamais malgré lui,
Rempli de prévoyance, & ſûr de ſa cohorte,
Il pare tous les coups que l'ennemi lui porte;
S'il penſe en Général, il s'expoſe en ſoldat,
Loin de le recevoir, il donne le combat,
Le ſort des aſſaillans eſt toujours favorable.

L'effort du fier bélier, par ſon choc redoutable,
S'ouvre un libre paſſage, & renverſe les tours
D'où l'aſſiégé tremblant croit défendre ſes jours:
Le mur long-tems battu cede au poids qui l'enfonce.

Ataquez donc toujours, Bellone vous annonce
Des deſtins fortunés, des exploits éclatans,
Tandis que vos Guerriers ſeront les aſſaillans.
Si malgré tous vos ſoins la fortune légere
Paſſe de vos drapeaux à ceux de l'adverſaire,
Opoſez aux revers un front toujours ſerein,
Par votre habileté corrigés le deſtin;
Des Guerriers abatus ranimez le courage,
Montrez-vous ferme & grand tant que dure l'orage:
Comme

Comme une ſombre nuit, par ſon obſcurité,
Des feux du firmament releve la clarté,
De même vos malheurs, autant que la victoire,
Par votre fermeté vous couvriront de gloire;
Ne déſeſpérez point, ſûr des ſecours de l'art,
La ſageſſe toujours triomphe du hazard.

Si VILLARS fut forcé de ſe battre en retraite,
Denain de Malplaquet éfaça la défaite;
Souvent un ſeul moment répare un long malheur,
De vaincu qu'il était VILLARS devint vainqueur.

On gagne les combats de diverſes manieres,
Ceux, connus ſous le nom d'afaires régulieres,
Nous offrent des deux parts des efforts généraux.

Des poſtes retranchés, des hauteurs, des ruiſſeaux
D'afaires de détail ſont les ſanglans théatres,
Le terrein bien choiſi les rend opiniatres.

Voyez- vous dans ces champs en bon ordre avancer
Ces deux corps au combat tout prêts à s'élancer,
Leur front, qui s'élargit, s'étend & ſe déploie?
L'un dans l'inſtant formé va fondre ſur ſa proie:
Ces eſcadrons ſerrés, d'un cours impétueux,
Volent à l'ennemi qui s'enfuit devant eux:
Dans d'épais tourbillons de ſoufre & de pouſſiere
On voit briller de loin la lame meurtriere,
Ils preſſent les fuyards par leurs coups diſſipés,
Du ſang des ennemis leurs glaives ſont trempés.

Ici l'Infanterie, ayant perdu ſes ailes,
Redoute des vainqueurs les ataques cruelles,

Cent tonnerres d'airain élancent le trépas,
Les corps victorieux s'avancent à grands pas,
Sur leur front menaçant brille la bayonette,
L'ennemi consterné médite sa retraite,
Des bataillons altiers l'ataquent dans le flanc,
Il craint, il cede, il fuit, la terre boit son sang,
Des tubes meurtriers part la poudre enflammée,
Ils lancent le trépas sur la troupe alarmée,
Qui s'enfuit dans les champs en pelotons épars,
Sans ordre, sans conseil, sans chef, sans étendarts,
Loin de calmer la peur qu'aux vaincus il inspire,
Loin de faire un pont d'or au chef qui se retire,
Le parti triomphant saisit l'occasion,
Il poursuit chaudement le gain de l'action,
Il veut en ce jour même achever son ouvrage.
Ainsi le grand EUGENE, à ce fameux village *)
Où TALLARD & MARSIN s'étaient très-mal postés,
D'un effort général donna de tous côtés,
Il enfonça leur centre, il coupa leur armée,
Blenheim vit des Français l'audace désarmée,
Quel nombre de captifs sur ce sanglant terrein!
L'ennemi des Césars fuit jusqu'au bord du Rhin.

Ainsi près d'Almansa quand les lys triompherent,
Que les lions Bretons à leurs efforts céderent,
Au thrône de Castille, au thrône d'Arragon
BARWICK par ses exploits plaça l'heureux BOURBON.

Voici d'autres combats, là sur cette colline
Dont le sommet au loin sur la plaine domine,
Voyez-vous étendus ces bataillons altiers?
La poussiere de loin s'éleve dans les airs,

L'en-

*) *Horstet.*

L'ennemi marche; il vient, il ſe forme, il ſe range,
Il place ſur un front ſa puiſſante phalange,
Son terrein ſe refuſe aux efforts des courſiers,
Derriere ſa bataille il met ſes cuiraſſiers,
Le chef s'avance ſeul, il doit tout reconnaître,
Il peut vaincre en ce jour par un coup d'œil de maître,
S'il fait des lieux, des tems un choix prémédité,
S'il prend ſon ennemi par ſon faible côté;
De ſa droite s'avance un corps d'infanterie,
Elle franchit les monts malgré l'artillerie.
Dans ſon poſte ataqué, renverſé, confondu,
L'ennemi ſe débande & s'enfuit éperdu,
Le déſordre eſt par-tout, le vainqueur en profite,
Les cuiraſſiers oiſifs volent à la pourſuite.

Ainſi le grand CONDE' fut vainqueur à Fribourg,
Ainſi devant ſon Roi, dans un auſſi grand jour,
On vit près de Laufelt le valeureux MAURICE,
En offrant à Pluton le ſanglant ſacrifice
Des Bretons, des Germains, des Bataves fuyards,
Sur le haut de leurs monts planter ſes étendarts.

Tel eſt de nos combats l'ingénieux ſyſtême,
Tous les camps retranchés ſont ataqués de même,
Souvent leurs boulevarts, ſans prudence tracés,
Ont de faibles appuis, ou de mauvais foſſés,
La moitié des ſoldats tient des lieux inutiles,
Cloués à leurs terreins ils reſtent immobiles,
Tandis que l'ennemi fait manœuvrer ſes corps,
Et peut en liberté diriger ſes efforts.

Rien n'arrête un Héros, quand Bellone le guide,
Si dans un camp choiſi ſon ennemi timide,

Des maux qu'il a souferts encore épouvanté,
Craint l'effort dangereux du bras qui l'a domté,
Et se fait du terrein un invincible azile,
Ce Héros le contraint, par sa manœuvre habile,
A donner ces combats qu'il avait évités;
Il marche à ce dessein vers les grandes cités,
Il donne à l'ennemi plus d'une jalousie,
Il se prépare, il feint, il tourne, il se replie,
Il paraît menacer trois villes à la fois,
Elles sont dans l'atente & craignent toutes trois;
Tandis qu'en tous les cœurs la terreur est semée,
De son triste adversaire il afame l'armée,
Des lieux qui l'ont nourrie il coupe les secours,
Et la force au combat pour prolonger ses jours;
Il faut vaincre ou périr, il n'est plus de retraite.

Le faon ne quitte point la biche qui l'alaite,
Un Chef risquera tout plutôt qu'abandonner
Ses dépôts abondans, qu'il voit environner.

Lorsque, pour se soustraire à votre diligence,
Votre ennemi d'un fleuve implore l'assistance,
Et croit vous arrêter par ses rapides flots,
Imitez d'Annibal le plan & les travaux;
Du Rhône les Romains occupaient le rivage,
Il feint, marche plus bas, & se fraye un passage,
Il fait joindre la ruse avec l'activité,
Et trompe le Consul, qui le croit arrêté.
Soutien de mes Rivaux, digne appui de ta Reine,
Charles, d'un ennemi, sourd aux cris de la haine,
Reçois l'éloge pur, l'hommage mérité,
Je le dois à ton nom comme à la vérité.

Ces

Ces flots majeſtueux, cette riviere immenſe
Qui ſépare à jamais l'Empire de la France,
Ces ennemis nombreux qui défendaient ſes bords,
S'opoſerent en vain à tes nobles efforts;
Qu'atendez-vous, Guerriers, d'un ſage Capitaine?
Rhin, ennemi, dangers, rien n'arrête LORRAINE,
CHARLES en quatre corps ſépare ſes Soldats,
A l'endroit où COIGNY ne s'y préparait pas;
Son pont conſtruit ſoudain ſeconde ſon audace,
Il ſurprend les Français, il pénetre en Alſace.

Oublierai-je, LOUIS, le grand jour de Tolhus,
Ces Bataves poſtés, ataqués, & vaincus,
Tes Guerriers dans le Rhin, ſous tes yeux, à la nage
Gagner en combatant l'autre bord du rivage?

C'eſt à de tels exploits que Mars daigne aplaudir,
Un noble enthouſiaſme y peut ſeul réuſſir.

Si votre cœur aſpire à la ſublime gloire,
Sachez vaincre, & ſur-tout uſer de la victoire;
Le plus grand des Romains par ſes ſuccès divers,
Le jour qu'à ſon pouvoir il ſoumit l'Univers,
Sauva ſes ennemis dans les champs de Pharſale.

Voyez à Fontenoy LOUIS, dont l'ame égale,
Douce dans ſes ſuccès, ſoulage les vaincus,
C'eſt un Dieu bienfaiſant dont ils ſont ſecourus;
Ils baiſent en pleurant la main qui les déſarme,
Sa valeur les ſoumit, ſa clémence les charme;
Dans le ſein des fureurs la bonté trouve lieu,
Si vaincre eſt d'un Héros, pardonner eſt d'un Dieu.

Suivez,

Suivez, jeunes Guerriers, ces illuftres modeles,
Alors la renommée, en étendant fes ailes,
Mêlant à ces récits vos noms & vos combats,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.

A ce bruit la vertu, du haut de l'Empirée,
Retrouvant des Héros dignes du tems d'Aftrée,
Retrouvant des Guerriers remplis d'humanité,
Viendra pour vous guider à l'immortalité.

Dans ce temple facré, bâti pour l'innocence,
Les vertus des mortels trouvent leur récompenfe:
Là font tous les efprits dont les favans travaux
Enrichirent l'Etat, trouvant des arts nouveaux;
Là font tous les bons Rois, les Magiftrats auguftes,
Très peu de Conquérans, mais tous les Guerriers juftes.

Si vous prenez un jour un vol fi généreux,
Si vous vous élevez jufqu'au faite des Cieux;
Souvenez-vous au moins qu'une Mufe guerriere
Vous ouvrant des Héros la fameufe barriere,
Excitant vos travaux du gefte & de la voix,
Par l'apas des vertus a hâté vos exploits.

F I N.

